

LES MYTHES DU CHRISTIANISME

André Gaillard

SOMMAIRE

Avertissement-----	4
INTRODUCTION-----	5

I. LES MYTHES DES ORIGINES DANS LE CHRISTIANISME

I. LES HÉRITAGES JUIF ET GRÉCO-ROMAIN-----	13
A) L'HÉRITAGE JUIF - Les mythes hébreux :	
- la Création	
- le Paradis Terrestre	
- le Péché Originel	
B) L'HÉRITAGE GRÉCO-ROMAIN	
- la formation du monde	
- l'âge d'Or d'autrefois	
- le Mal dans le monde	
II. L'ÉVOLUTION DES IDÉES � PROPOS DU PARADIS TERRESTRE-----	25
Une croyance quasi-unanime jusqu'au XVIII� siècle	
Le caractère historique de la Genèse est mis en cause	
III. L'ÉVOLUTION DES IDÉES SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL-----	32
Le Péché Originel socle du Christianisme	
Le Péché Originel au centre de la culture occidentale	
La contestation du Péché Originel	
IV. LE CONTENU DES MYTHES JUDÉO-CHRÉTIENS DES ORIGINES-----	39
La « lettre » des récits mythiques	
Les « valeurs » induites par le Christianisme	

II. LES MYTHES SPÉCIFIQUES DU CHRISTIANISME

V. LA RÉDEMPTION DANS LES ÉCRITS DU NOUVEAU TESTAMENT-----	50
La conception miraculeuse de Jésus	
La Résurrection	
L'Ascension	
Les manifestations terrestres du Saint-Esprit	
VI. LA RÉDEMPTION et ses éléments constitutifs-----	54
Le sacrifice, base et cœur de la Rédemption	
« �v�nements » et « concept » constitutifs du mythe	
- l'Incarnation	
- la Résurrection	
- l'Ascension	
- la Trinité	

Les mythes mariaux

Le Christianisme : un « monothéisme altéré » ou
un « polythéisme atténué »

VII. LES SOURCES GRÉCO-LATINES DES MYTHES CHRÉTIENS----- 71

Les « religions à mystères »

L'apport des philosophes grecs

L'interaction du monde païen et du Christianisme

La synthèse chrétienne

VIII. L'UNIVERS DE LA MYTHOLOGIE CHRÉTIENNE----- 77

Le panthéon chrétien :

- les Anges et les Démon

- la Vierge Marie

- les Saints et les Damnés

La géographie de l'au-delà :

- le Ciel et l'Enfer

- le Purgatoire

- les Limbes

Les miracles et les prodiges au sein du Christianisme

IX. LE CULTE ET LES RITES SACRÉS PORTEURS DES MYTHES----- 92

Les Bénédiction

Les Sacrements :

- le Baptême

- l'Eucharistie : du rite au mythe

La Messe

Le Culte des Saints

X. LES CONCEPTIONS MYTHIQUES DE L'AVENIR----- 103

Le Paradis eschatologique personnel

Le Messianisme judéo-chrétien

Le Messianisme laïc des temps modernes

Le rêve mythique de l'Unité

XI. DE QUELQUES « VALEURS » INDUITES PAR LES MYTHES CHRÉTIENS----- 117

La conception dualiste de l'univers et de l'homme

L'amour et le Christianisme

La souffrance rédemptrice

La culpabilité

XII. L'INTERPRÉTATION SYMBOLIQUE : processus de
rationalisation et/ou de moralisation des mythes----- 143

L'héritage grec

L'héritage juif

Le processus interprétatif au sein du Christianisme
et l'évolution théologique actuelle

XIII. L'ÉVOLUTION DES MYTHES DANS LE CHRISTIANISME ROMAIN----- 149

De la théologie chrétienne à la mythologie ou les deux stades des mythes

La vision anthropocentrique du phénomène religieux :

l'homme créateur des mythes et du divin
Les chrétiens d'aujourd'hui face à la mutation du Christianisme

CONCLUSION-----	163
Bibliographie-----	165

Avertissement

Issu d'une petite communauté qui s'est constituée à l'occasion de la mort de Jésus de Nazareth, le christianisme représente un vaste ensemble d'Églises et de mouvements se différenciant par une interprétation particulière de l'événement fondateur et dont les destinées dans le temps et l'espace ont été fort diverses. C'est dire que cette étude intéressant essentiellement le christianisme romain ou catholicisme – étude dans laquelle le terme « christianisme » désigne souvent et arbitrairement cette communauté précise – peut donner à penser que toutes les autres communautés chrétiennes ne seraient que des branches secondaires issues du tronc principal de l'arbre et, à ce titre, des rameaux hérétiques, dissidents, sectaires ou négligeables...

Bien entendu, je ne fais pas mienne cette pensée.

Par ailleurs, les expressions « Ancien Testament » et « Nouveau Testament », fréquemment utilisées dans le texte ne sont que des expressions désignant traditionnellement les deux parties conjointes de la Bible chrétienne. Leur simple utilisation, notamment celle d'« Ancien Testament » pour nommer la partie des Écritures commune au judaïsme et au christianisme, porte donc par elle-même une pensée biaisée. Dans une perspective strictement judaïque, en effet, il ne saurait y avoir d'Ancien Testament par référence à un Nouveau Testament qui serait l'achèvement du premier. En l'occurrence, la difficulté de langage ne peut jamais être levée totalement : les expressions d'« Ancien Testament » et « Bible » désignant les mêmes livres seront employées l'une et l'autre en fonction du contexte.

INTRODUCTION

À la base de toute civilisation il y a des mythes. « *Ces choses n'eurent jamais lieu, mais elles demeurent...* », dit Sallustius dans *Des dieux et du monde*. C'est ainsi que, par l'intermédiaire du Christianisme qui l'a profondément marquée, la civilisation occidentale, tout au moins celle des temps historiques, repose sur deux piliers mythologiques fondamentaux : le pilier grec et le pilier juif.

Selon les apparences, les dieux de l'Olympe semblent *dormir dans leur linceul de pourpre*. Pourtant, une certaine présence du paganisme gréco-romain plane toujours sur l'Occident. En opposition radicale à la pensée eschatologique chrétienne, pensée dédaigneuse du monde d'ici-bas et tournée vers l'au-delà, la pensée païenne qui tend à établir le bonheur sur la terre n'a cessé de cheminer dans notre univers. Malgré les obstacles, cette pensée, à la manière d'une rivière souterraine, a réussi discrètement à se frayer un chemin. Prométhée, Œdipe, Antigone, Narcisse, Orphée, Sisyphe... ont inspiré et inspirent toujours les écrivains. Renan¹ dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* écrit : « *Quand je vis l'Acropole j'eus la révélation du divin* », Nietzsche communie avec les mythes de la Grèce et de Rome. Plus près de nous, Montherlant exalte les vertus de la *païennité*. Et de nos jours encore l'attrance pour cette pensée reste vive dans les pays latins. Pauwels² ne déclare-t-il pas : « *Je crois au retour d'un paganisme spirituel* ».

Mais le Christianisme, en héritant avant tout des grands mythes cosmogoniques du Judaïsme, en créant ses propres mythes et en les diffusant sur tous les continents avec une énergie et une efficacité remarquables, a manifestement éclipsé depuis deux mille ans la mythologie païenne gréco-latine. Or voici qu'il subit depuis quelques dizaines d'années un déclin spectaculaire. Pourquoi cet effondrement brutal alors qu'il avait su résister victorieusement depuis ses origines à de multiples oppositions ou dissidences et, depuis plusieurs siècles, aux données de la science ?

Des mythes en général

Si les mots *mythique* et *mythologie* (du grec *muthos* - fable) apparaissent dès le XV^e siècle dans les textes français, le mot *mythe* est relativement récent. C'est seulement dans son édition de 1803 que le Dictionnaire de l'Académie précise que le *mythe* représente un trait de l'histoire des temps héroïques. La mythologie, quant à elle, ne se rapporte qu'aux récits fabuleux de l'Antiquité païenne.

Pour Littré, en 1873, la mythologie n'est encore que l'histoire des personnages divins du polythéisme.

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que certains dictionnaires prennent en compte un fait essentiel : les mythes ne s'appliquent pas seulement à l'Antiquité méditerranéenne mais à tous les peuples, à toutes les civilisations, à toutes les religions. Le Larousse précise ainsi que le mythe est un récit légendaire mettant en scène des dieux et comportant une signification symbolique. Pour Mircea Éliade³ le mythe constitue une histoire sacrée, histoire concernant les actes des Êtres surnaturels, et considérée comme vraie par une communauté de *croyants*. De plus, le mythe peut représenter le fondement d'une existence, d'un comportement, d'une conception du monde, d'une certaine philosophie. Il exprime et enseigne indirectement des règles de vie, des interdits, des sentiments. Il fait en outre l'objet de rites cérémoniels qui l'actualisent et le réactivent.

¹ *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann-Lévy, 1953.

² *Entretiens avec J. Biès*, Retz, 1979.

³ *Dictionnaire des religions*, Plon, 1990.

Cette dernière conception est tout à fait satisfaisante. D'une part, elle admet d'autres mythes que ceux qui se rapportent aux Origines ; d'autre part elle intègre bien le fait que la *vérité* et le *sacré* sont deux notions intimement liées dans la population *croyante* qui adhère au mythe.

Pour aller à l'essentiel, nous dirons que, dans son acception moderne qui marque une rupture avec l'Histoire, le mythe est un récit légendaire, fabuleux, merveilleux, fantastique, n'ayant rien de vraisemblable mais qui est porteur de sens, disons même d'une vérité. Ainsi que l'écrit Paul Valéry⁴ : « *Il n'est de discours si obscur, de raconter si bizarre, de propos si incohérent à quoi nous ne puissions donner un sens* ». « *Le mythe est véridique*, écrit de son côté Paul Veyne⁵, *mais au sens figuré ; il n'est pas vérité historique mêlée de mensonges : il est un haut enseignement philosophique entièrement vrai, à condition qu'au lieu de le prendre à la lettre on y voie une allégorie* ». Pour Claude Lévi-Strauss, « *le mythe est un langage* ».

Le mythe se rapporte donc à un événement donnant lieu à une croyance ou à une certaine vérité qui engendre des *valeurs* dont la pérennité est manifeste au sein d'une population déterminée. Même lorsque la *réalité* devient légende et que la *croyance* initiale disparaît, les *valeurs* du mythe sont capables de vivre et d'évoluer pour leur propre compte en suscitant un intérêt perpétuellement renouvelé. Comme l'écrit Debray⁶ : « *Ce n'est pas parce que Dieu est mort, qu'est morte la théologie instinctive et inconsciente qui nous pousse à placer au départ de toute histoire une origine, puis un processus ; un Créateur, puis des créatures ; une Essence, puis des phénomènes ; une Fin idéale puis des moyens subordonnés* ».

Parler des mythes, c'est en effet avoir présent à l'esprit que les *histoires* qu'ils comportent imprègnent toute une société et ce souvent à l'insu de ses membres : « *La mythologie d'un peuple*, écrit Schelling⁷, *naît en même temps que sa conscience individuelle, grâce à laquelle il est tel peuple, et non tel autre* ». C'est dire que le mythe ne concerne pas seulement les croyants d'un certain territoire mais toute la société vivant à leur contact. Le qualificatif de *chrétienne* volontiers attribué à la civilisation occidentale témoigne bien de cette profonde imprégnation par les mythes judéo-chrétiens. Se transmettant de génération en génération à la façon d'un phénomène héréditaire aux racines largement méconnues, perpétués par les traditions ou imposés par les contraintes communautaires, certains mythes ont ainsi traversé les millénaires, réalisant un conditionnement extrêmement efficace des sociétés humaines et un subtil modelage des civilisations et des cultures. Comment n'être pas subjugué de leur importance en mesurant la place tenue jusqu'à nos jours par ceux que les Hébreux et les Grecs ont élaborés il y a près de trois millénaires ?

Présents dans toutes les civilisations à la recherche d'une certaine sagesse, les mythes, *qui disent quelque chose à quelqu'un sur quelque chose* sont en effet des récits *signifiants*. Fruits d'une pure imagination ou élaborés à partir de données d'expérience, voire parfois d'une certaine matière historique, ils traduisent, sous une forme concrète et avec un certain souci pédagogique, des intuitions et des idées. Du moins en ce qui concerne les mythes des Origines, on constate qu'ils répondent toujours aux grandes questions et interrogations que les hommes se sont posées et se posent encore sur eux-mêmes et sur l'univers qui les entoure (la formation du monde, l'origine des hommes, la souffrance, la mort, les inégalités...). Ils apportent une *révélation* sur ce qui est caché. Ce ne sont donc pas des récits purement fantaisistes ou extravagants comme le sont contes et fables : ils traduisent une recherche de sens et proposent une explication conforme aux données de l'époque... Expression d'une pensée encore confuse, primitive, irrationnelle, voire grossière, ils sont la manifestation privilégiée d'une vie intellectuelle intense. Par l'imagination dont elle témoigne, la formation

⁴ *Petite lettre sur les mythes*, Variétés II, 1930.

⁵ *Les Grecs ont-ils cru en leurs mythes*, Seuil, 1983.

⁶ *Le pouvoir intellectuel en France*, Ramsay, 1979.

⁷ Cité par M. C. Chaliol-Gilet, *Schelling*, Arch. de Phil., 1995, 58, 123

des mythes représente sans nul doute l'amorce de la pensée philosophique que les Grecs illustreront avec l'éclat que nous connaissons. Ne leur revient-il pas à la fois l'élaboration de la pensée logique et l'invention de mythes grossiers ? Il y a là un processus a priori paradoxal mais en fait remarquable de continuité, processus dans lequel les chevauchements, les interpénétrations, les convergences entre mythologie et théologie d'une part, entre poésie et philosophie d'autre part, sont habituels.

À ce propos, on peut voir que chaque catégorie de croyants est portée à croire à la seule vérité de sa foi et à reléguer avec un certain dédain les diverses croyances d'autrui dans le domaine de la mythologie. Les doctrines théologiques développées dans le monde gréco-romain ne sont-elles pas devenues *fausses croyances*, *superstitions* et *mythologie* après l'avènement et le triomphe du Christianisme ? Il apparaît qu'il n'y a de mythes que ceux des autres : toute théologie, science du surnaturel révélé, n'est théologie que pour les adeptes et les théologiens d'une religion déterminée. Une théologie étrangère est toujours mythologie.

En effet, le terme de *théologie* créé par les Grecs - en un temps où l'objectif et le subjectif, le réel et le fictif, le vrai et le faux, étaient encore confondus - désignait le discours sur les dieux et les héros. Avec l'évolution de la pensée conceptuelle conduisant du *mythos* au *logos*, une distinction s'est imposée entre le discours rationnel sur Dieu - discours qui devient au sens strict *théologie* - et le discours fondé sur des données particulières à telle ou telle religion, données révélées qui vont, quant à elles, entrer dans le cadre de la *mythologie*.

Comme il est dit plus haut, le terme de *mythes* s'applique à des événements porteurs de sens, c'est-à-dire à des événements privilégiés inscrits dans la mémoire collective et dont l'importance culturelle s'est révélée avec le temps. Car il va de soi qu'on ne peut qualifier de mythes tous les événements imaginaires et non-vraisemblables ayant revêtu quelque signification, mais seulement les plus notables d'entre eux, cette appréciation relevant forcément d'un certain arbitraire. C'est ainsi que, à côté des mythes proprement dits, beaucoup plus nombreux sont les événements que l'on qualifiera simplement d'*événements mythiques*, soit qu'ils n'engendrent qu'une *valeur* culturelle modeste, soit qu'ils fassent partie intégrante d'un événement majeur qui va, quant à lui, être qualifié de mythe.

Un mythe comporte en somme deux éléments : un événement et une fonction :

- **l'événement** est remarquable par le crédit qu'on lui accorde et l'adhésion qu'il fait naître. Tributaire de la notion même de *vérité*, son statut évolue avec le temps : dans une première phase, que l'on peut qualifier de *théologique*, il est considéré par la majorité des contemporains concernés comme *de foi* ; dans une seconde phase, il devient légendaire au sens moderne : c'est la phase *mythologique* proprement dite

- **la fonction** est celle de signifier, d'expliquer, de symboliser, de donner du sens, de servir d'exemple, de justifier une croyance, un comportement, une pratique, une fête, une organisation sociale... Cette fonction, elle aussi, est appelée à revêtir dans les esprits des perspectives distinctes. La première est religieuse, la suivante, artistique et culturelle.

À côté de la *lettre*, transmise par voie orale ou écrite et commune à tous, il faut donc reconnaître les *valeurs induites* d'ordre spirituel ou génératrices d'action, valeurs qui vont être particulières et fort diverses.

Classiquement, les mythes se rapportent aux récits des Origines, récits anonymes et établis dans un passé indéterminé - *in illo tempore* - de l'Antiquité grecque. Pour reprendre une expression de Sallustius, il s'agit toujours de mythes *théologiques*. Ils donnent accès, en un temps primordial, à un monde surnaturel avec ses divers personnages (dieux ou non-dieux), ses lieux, ses événements...

À ces mythes théologiques du Commencement sont souvent associés, dans les mêmes traditions, des mythes de la Fin. Ce sont les mythes dits *eschatologiques*. Ils concernent les

événements divins imaginés pour la fin de l'Histoire. Ce sont habituellement des mythes de restauration reproduisant d'une certaine manière les mythes des Origines.

Telle est la vision qui a prévalu jusqu'ici en Occident concernant le champ de la mythologie. Cette vision qui peut être dite classique, situe donc la mythologie hors des frontières spirituelles du Judéo-christianisme. Or, en cette fin de XX^e siècle qui a profondément renouvelé l'étude des mythes, une telle vision essentiellement tributaire de la pensée judéo-chrétienne dominante apparaît terriblement partielle et déficiente. En effet, comme le veut une définition citée plus haut, le terme de *mythologie* ne saurait s'appliquer seulement à la *théologie* des religions polythéistes de l'Antiquité païenne mais aussi à celle des religions monothéistes, religion ancienne comme le Judaïsme ou religions plus récentes comme le Christianisme ou l'Islam. Il est manifeste en effet que ces dernières sont en continuité intellectuelle parfaite avec les religions antérieures : elles ont conservé dans leur doctrine nombre de données mythologiques de l'Antiquité judaïque et grecque et elles ont greffé leurs propres événements mythiques sur ces mêmes traditions. La différence fondamentale entre ces deux mythologies va résider uniquement dans le fait que les événements fondateurs des religions modernes vont comporter, outre des éléments imaginaires, des éléments d'ordre historique. Parallèlement, les récits de ces événements, qu'ils soient transmis par voie orale ou par voie écrite, ne sont plus totalement anonymes comme l'étaient les précédents : certains de leurs auteurs sont connus et situés dans le temps et l'espace.

C'est bien entendu cette conception associant mythologies anciennes et modernes que nous suivrons ici en remarquant d'emblée que le caractère mythique d'un événement se reconnaît, certes par l'analyse de ses éléments constitutifs, mais aussi par les interprétations et les interrogations multiples auxquelles il donne lieu au sein des populations concernées par le mythe. Nous verrons d'ailleurs qu'il s'agit là d'une caractéristique spécifique du mythe, caractéristique qu'illustre avec éclat l'immense littérature chrétienne.

Dans cette même perspective, il convient de remarquer que l'événement mythique est destiné, avec le temps, à changer de statut dans les esprits : à un certain stade de son évolution, il passe du réel au fictif, du religieux au profane, du théologique au culturel. Ce faisant, il génère une fécondité nouvelle.

À côté de ces mythes *véritables* ou *théologiques* mettant obligatoirement en jeu un surmonde, cet élément capital de la psychologie religieuse, l'Histoire, fait notable, a vu naître des mythes d'une tout autre nature : les mythes dits *prophétiques*. Ici, le caractère *mythique* témoigne essentiellement d'une conception de l'avenir particulièrement optimiste sinon utopique. Les faits et entreprises qui sont imaginés comme devant survenir dans le Futur restent toujours *sur terre* : nous ne sommes plus dans le monde surnaturel que toute *vraie* mythologie suppose. Néanmoins, ces mythes élaborés tout au long de l'Histoire nous retiendront aussi : ils restent inspirés et édifiés en référence directe aux mythes *théologiques* du Judéo-Christianisme et leur importance culturelle s'est révélée considérable jusqu'à nos jours.

Pour parler des mythes, nous allons largement utiliser la notion (et donc le terme) de *valeurs*. Contrairement à l'acception la plus courante suivant laquelle une *valeur* est obligatoirement positive, cette notion ne comporte dans notre esprit aucune appréciation, aucun jugement quant au caractère positif ou négatif et ceci dans quelque perspective que ce soit : perspective morale (valeur bonne ou mauvaise), politique (*valeur* efficace ou non), intellectuelle (*valeur* géniale ou nulle). La notion et le terme de *valeur* sont neutres. Car nous savons bien que dans toute histoire humaine le *bon* et le *mauvais*, l'*heureux* et le *malheureux*, le *juste* et l'*injuste*, l'*actif* et le *passif* sont toujours intimement liés et qu'ils s'apprécient en fonction des personnes et des cultures concernées.

Les *valeurs* sont en somme des données que l'imagination, l'intuition, le raisonnement, l'interprétation des hommes créent ou retiennent à partir du récit d'événements fondateurs. Témoin du caractère mythique de ces événements, les *créations* dans l'ordre philosophique, moral ou comportemental, les principes ou critères d'action, les imaginaires engendrés seront donc extrêmement variables suivant les communautés qui ont hérité du mythe comme d'un capital de civilisation les imprégnant au plus profond d'elles-mêmes, modelant leurs modes de pensée et les téléguidant souvent à leur insu.

Si les *valeurs* découlent des événements mythiques fondateurs, on peut dire aussi que ces *valeurs* structurantes contribuent réciproquement à rendre vrais et crédibles les événements dont elles sont issues.

À l'exception peut être de ceux du Bouddhisme, les mythes ont en effet servi de creuset culturel à toutes les civilisations. C'est d'ailleurs de l'universalité de la croyance aux dieux que les philosophes grecs avaient développé l'idée d'une religion naturelle reconnaissant, comme la cause du tout, une instance supérieure, singulière ou plurielle, vision théocentrique du phénomène religieux qui devait rester sans rivale en Occident jusqu'aux Lumières du XVIII^e siècle.

Le Christianisme et sa mythologie

Comme toute religion, le Christianisme comporte bien entendu une métaphysique avec ses rites sacrés et une morale. Toutefois, si l'on veut résumer plus précisément son contenu, on peut dire de lui qu'il véhicule deux systèmes de pensée distincts. L'un est représenté par l'enseignement de Jésus de Nazareth - personnage considéré comme réel par la plupart des historiens - dont la naissance a été retenue comme le début d'une nouvelle ère. L'autre est constitué de données théo-mythologiques dont l'élaboration a débuté autour de la personne de Jésus à l'occasion de sa mort vers l'année 30. La première spiritualité se situe dans le domaine du profane, la seconde, radicalement différente et d'une tout autre nature, introduit dans le domaine mystérieux et fascinant du sacré où trône le divin.

Or pour l'essentiel ces deux spiritualités distinctes, édifiées à partir des deux personnalités historique et mythique rassemblées en Jésus-Christ, nous sont parvenues par les mêmes documents, c'est-à-dire le *Nouveau Testament*, ensemble d'écrits (évangiles et lettres) datant de la seconde moitié du I^{er} siècle et émanant des mêmes auteurs. C'est dire que les spiritualités en question y sont intimement imbriquées, les auteurs ayant simultanément réalisé une œuvre de chroniqueurs de la vie de Jésus et une œuvre de créateurs de données et représentations mythologiques. Il s'ensuit qu'il est le plus souvent impossible, en face de ces documents, de séparer de façon précise les deux types d'éléments constitutifs : ceux qui rapportent l'œuvre de Jésus en tant que Maître spirituel du peuple juif d'une part, ceux qui traduisent l'œuvre spécifique des auteurs d'autre part. Certes les écrits juifs contemporains du *Nouveau Testament* sont d'une aide précieuse pour juger de la judéité de Jésus, mais il est clair que sa pensée apparaît comme voilée, voire déformée, par les autres éléments de la doctrine nouvelle s'élaborant alors. De toute façon, dans la perspective qui est la nôtre, à savoir les mythes du Christianisme et non la personnalité et l'enseignement de Jésus, les incertitudes pouvant persister apparaissent relativement accessoires.

Dans un premier temps, nous examinerons les principaux mythes hébreux hérités par le Christianisme et intégrés par lui. Ces mythes fondamentaux conjoints que l'on peut qualifier de judéo-chrétiens, et qui représentent véritablement le noyau originaire du Christianisme, sont *la Création, le Paradis Terrestre et le Péché Originel*. Ils apportent une réponse à l'interrogation essentielle concernant l'origine du monde et de l'humanité : avec eux nous sommes dans la mythologie que l'on peut qualifier de traditionnelle.

Que la *lettre* des récits mythiques soit commune au Judaïsme et au Christianisme ne signifie pas que ces récits aient la même valeur culturelle pour les deux communautés. Ainsi en est-il, notamment, avec le P    Originel. Pour les juifs ce mythe débouche simplement sur une certaine philosophie du Mal, pour les chrétiens il ne constitue rien de moins que le mythe inspirateur de leur propre religion : le Christianisme. C'est que, comme il est dit plus haut, la diversité des interprétations et des *valeurs* peut, en effet, être consid   e comme un caractère très particulier, pour ne pas dire spécifique, du récit mythique.

Dans un second temps, nous verrons comment s'élabore la mythologie chrétienne proprement dite à partir de sa double matrice culturelle.  difi  e d'abord par quelques disciples de Jésus, elle a été complétée, au cours des siècles et jusqu'à une période récente, par les lettrés chrétiens, les Pères de l'  glise et les Conciles.

Le mythe cardinal du Christianisme qui le résume presque à lui seul, dont les prémices constitutives sont apparues historiquement très tôt mais dont l'élaboration complète a demandé de nombreux siècles, est la *Rédemption* par le sacrifice d'un Homme-Dieu. Ce mythe héroïque vient comme une réponse au mythe hébreu du P     Originel, p     ayant si gravement offensé Dieu qu'une telle offense appelait un sacrifice infini, la victime de ce sacrifice ne pouvant être que divine.

Le mythe de la Rédemption, qui va donc prendre le relais du mythe hébreu tout en s'inspirant largement des mythes de la culture gréco-romaine fortement implantée en Palestine, comporte lui-même plusieurs épisodes. Ce sont *l'Incarnation* de l'Homme-Dieu (conception et naissance de Jésus à partir d'une Vierge-Mère fécondée par un dieu), *la Résurrection* (événement traduisant la mort transitoire de Jésus-Christ) et *l'Ascension* (événement qui marque la fin de son séjour sur terre et son départ vers le monde surnaturel).

Ces trois *événements* constitutifs du mythe de la Rédemption qui se sont greffés sur des événements d'ordre historique vont de pair avec une certaine conception de Dieu : *la Trinité*. Selon ce *mystère*, Dieu est unique tout en comportant trois personnes égales : le Père, le Fils, future victime du sacrifice rédempteur et le Saint-Esprit. *Événements* et *concept* ont été élaborés parallèlement : on peut dire qu'ils font partie du même mythe même si chacun de ces éléments, compte tenu de ses implications culturelles, puisse être considéré à juste titre comme un mythe à part entière.

Ces mythes christiques édifiés sur la personne de Jésus par l'organisation chrétienne en ont généré deux autres au cours des siècles : *le mythe eucharistique* et celui de *Marie la Vierge-Mère*. Nous verrons que ce dernier comporte lui-même deux *événements* majeurs : *la Conception virginale* et *l'Assomption* et un développement théorique, *l'Immaculée Conception*.

Enfin, à l'instar de nombreuses traditions mythologiques, celle du Christianisme inclura ou inspirera des mythes de type *eschatologique* et *prophétique*. Ces derniers surtout marqueront particulièrement les mentalités occidentales au cours du XX^e siècle.

Ainsi se dessine, avec son double enracinement juif et gréco-latin et dans une remarquable continuité spirituelle, la théo-mythologie du Christianisme, monument grandiose dont les éléments ne manquent pas de cohérence par leur enchaînement, même si, à l'image de ces temples et de ces antiques cathédrales dont la construction a demandé des siècles, la structure n'en est pas homogène. Cette étude se veut être une synthèse vue à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, étude aussi objective que possible, à propos d'un sujet au traitement fort délicat. Avec le Christianisme nous avons la chance exceptionnelle, grâce à de nombreux documents écrits, d'assister pendant deux millénaires à la formation et à l'évolution d'une mythologie des temps historiques au développement particulièrement riche. Par son niveau moral cette vaste construction mythique contraste de façon saisissante avec beaucoup d'autres traditions, mais elle reste néanmoins classique par bien des aspects. Inspiratrice de choix, de comportements et de coutumes, forgeuse de mentalités et de destins, fondatrice de structures marquantes des nations occidentales, elle constitue manifestement, avec ses conséquences heureuses et malheureuses, un élément majeur de notre civilisation.

PREMIÈRE PARTIE

**LES MYTHES DES ORIGINES
DANS LE CHRISTIANISME**

CHAPITRE PREMIER

LES HÉRITAGES JUIF et GRÉCO-ROMAIN

Multiples sont les récits des *commencements*. Toutes les religions, toutes les cultures, tous les continents en ont élaboré pour tenter de répondre à l'interrogation fondamentale des hommes concernant leurs origines. C'est à partir de la tradition juive et, dans une moindre mesure, de la tradition gréco-romaine que le Christianisme, quant à lui, a édifié sa propre conception. Dans l'un et l'autre héritage, trois mythes sont fondamentaux. Le premier est relatif à la formation du monde et des hommes, le second décrit l'état primitif de ce monde habituellement vu comme parfait, enfin le troisième tend à expliquer comment cette perfection a pu laisser place au *Mal*.

A - L'HÉRITAGE JUIF : LES MYTHES HÉBREUX *et leurs sources moyen-orientales*

LA CRÉATION

Le mythe de la Création élaboré par les Hébreux, et repris intégralement par le Christianisme qui va en faire le premier élément de sa Révélation, repose sur deux récits de la *Genèse*. Le premier récit que l'on date de la fin du VI^e siècle avant J.C. est dit *sacerdotal* car attribué à un prêtre juif écrivant après l'exil à Babylone. Dieu est préexistant à l'univers sur lequel il va régner. Après avoir organisé le *Chaos* initial il fait apparaître les êtres qu'il crée dans le cadre d'une semaine se terminant par le shabbat.

Lorsque Dieu commença la création du Ciel et de la Terre, la terre était déserte et vide, et les ténèbres à la surface de l'abîme ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux, et Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres il l'appela « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Dieu fit le firmament et il sépara les eaux inférieures au firmament d'avec les eaux supérieures. Il en fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

Dieu dit : « Que les eaux inférieures s'amassent en un seul lieu et que le continent paraisse » Il en fut ainsi. Dieu appela « terre » le continent : il appela « mer » l'amas des eaux. Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre se couvre de verdure, d'herbe qui rende féconde sa semence, d'arbres fruitiers qui, selon leur espèce, portent sur terre des fruits ayant en eux-mêmes leur semence ! » Il en fut ainsi. La terre produisit de la verdure, de l'herbe qui rend féconde sa semence selon leur espèce, des arbres qui portent des fruits ayant en eux-mêmes leur semence selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : troisième jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit, qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années, et qu'ils servent de luminaires au firmament du ciel pour illuminer la terre. » Il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour présider au jour, le petit luminaire pour présider à la nuit, et les étoiles. Dieu les établit dans le firmament du ciel pour illuminer la terre, pour présider au jour et à la nuit et séparer la lumière des ténèbres. Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : quatrième jour.

Dieu dit : « Que les eaux grouillent de bestioles vivantes et que l'oiseau vole au-dessus de la terre face au firmament du ciel. » Dieu créa les monstres marins, tous les êtres vivants et remuants selon leur espèce, dont grouillèrent les eaux, et tout oiseau ailé selon son espèce. Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit en disant : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez les eaux dans les mers, et que l'oiseau prolifère sur la terre ! » Il y eut un soir, il y eut un matin : cinquième jour.

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, petites bêtes, et bêtes sauvages selon leur espèce » Il en fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et toutes les petites bêtes du sol selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! »

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa.

Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et toute bête qui remue sur la terre ! »

Dieu dit : « Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence ; ce sera votre nourriture. À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante. » Il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.

Le ciel, la terre et tous leurs éléments furent achevés. Dieu acheva au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, il arrêta au septième jour toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action. Telle est la naissance du ciel et de la terre, lors de leur création. (Gen. 1,1-31 ; 2, 1-4).

Le second récit diffère du premier par sa forme, son contenu mais aussi par sa datation. Plus ancien, il date vraisemblablement du IX^e siècle avant J.C.. Ici, Dieu (Yahvé) modèle le premier homme (Adam) avec la glaise, il façonne ensuite les animaux puis la femme (Eve) à partir d'une des côtes de l'homme. Il met *la main à la pâte* contrairement au dieu spiritualisé du document sacerdotal.

Le jour où le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le Seigneur Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ; mais un flux montait de la terre et irriguait toute la surface du sol. Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. (Gen. 2, 5-7)

Le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une aide qui lui soit accordée. » Le Seigneur Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau du ciel qu'il amena à l'homme pour voir comment il les désignerait. Tout ce que désigna l'homme avait pour nom « être vivant » ; l'homme désigna par leur nom tout bétail, tout oiseau du ciel et toute bête des champs, mais pour lui-même, l'homme ne trouva pas l'aide qui lui soit accordée. Le Seigneur Dieu fit tomber dans une torpeur l'homme, qui s'endormit ; il prit l'une de ses côtes et referma les chairs à sa place. Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. (Gen 2, 18-22)

À noter que certaines différences dans les récits bibliques ont entraîné bien des discussions de la part des exégètes. Dans le premier récit on trouve, par exemple, la formulation « *homme et femme Il les créa* » (texte qui fonde l'égalité des sexes), tandis que dans le second il est dit que l'homme et la femme ont été créés à deux moments distincts et successifs : l'homme d'abord puis la femme tirée de l'homme. On sait que le thème de ce dernier texte établissant - à l'instar des mythes de nombreuses civilisations - une dépendance sinon une infériorité de la femme par rapport à l'homme sera largement repris par Saint Paul dans le *Nouveau Testament* et, à sa suite, par le Christianisme. Nous négligerons ces différences : elles n'apportent que des éléments négligeables dans notre perspective.

Les conceptions moyen-orientales ont contribué à la formation du mythe hébreu de la Création.

Les Hébreux ayant séjourné d'abord en Égypte, puis en Mésopotamie lors de leur exil au VII^e siècle avant notre ère, les traditions cosmologiques de ces pays ont manifestement influencé leurs conceptions des origines du monde.

Dans l'Égypte ancienne la cosmogonie débute avec l'apparition du dieu créateur au-dessus des Eaux Primordiales, avec l'émergence de la Terre, de la Lumière, de la Vie et de la Conscience. C'est alors qu'est intronisé Horus considéré comme le dieu royal par excellence et qui devint par la suite le pharaon lui-même. La création des êtres vivants est présentée de diverses façons. Certains textes parlent du Serpent primitif, d'un Œuf primordial contenant l'*Oiseau de lumière*. Quant à l'éminence terrestre initiale, elle est parfois décrite comme la

Montagne cosmique sur laquelle monte le pharaon pour rencontrer le Dieu-soleil. Ce pharaon était considéré lui-même comme un dieu incarné et immortel.

Au XIV^e siècle avant J.C. il semble bien que la réforme suscitée par Akhenaton ait engagé l'Égypte sur la voie du monothéisme, par l'éviction d'Amon et de tous les autres dieux en faveur d'Aton. En témoigne ce récit dans lequel Aton, identifié au disque solaire, est présenté comme le dieu suprême et la source universelle de vie : « *Tu as créé la Terre, quand tu étais seul. Tu as fait le ciel lointain afin de t'élever là-haut et de regarder tout ce que tu as fait ! Combien diverses sont tes œuvres ! Elles sont cachées devant les hommes, ô seul Dieu en dehors de qui il n'est nul autre Dieu. C'est Aton qui a créé tous les pays, et les hommes et les femmes, et a mis chacun à sa propre place, en prenant soin de ses besoins. Le monde subsiste par toi !* ».

Sont chantés alors le miracle de l'aube, la beauté des arbres, des fleurs, des oiseaux, des poissons. Et la prière contenue dans le sarcophage d'Akhenaton contenait ces lignes : « *Je vais respirer la douce haleine de ta bouche. Chaque jour, je vais contempler ta beauté. Donne-moi tes mains chargées de ton esprit, afin que je le reçoive et que je vive par lui. Crie mon nom tout au long de l'éternité : il ne manquera jamais à ton appel !* »

Le monothéisme d'Akhenaton fut controversé jusqu'à une date récente, mais il semble bien que l'énigme ait été résolue récemment par l'hypothèse très séduisante de Messod et Roger Sabbah montrant, dans *Les secrets de l'Exode*⁸, que le peuple hébreu, celui dont on n'a retrouvé aucune trace en Égypte ancienne, n'est autre que la peuple égyptien d'Akhet-Aton (la capitale du pharaon Akhenaton), peuple exilé en Canaan par le futur pharaon Aï, pour cause de monothéisme.

Dans les religions mésopotamiennes (ou assyro-babyloniennes) les textes sont assez épars. Dans le *Poème du Supersage* (du XVII^e siècle avant notre ère) il est dit que le dieu Enki ordonne l'immolation d'un dieu dont la chair et le sang sont mélangés avec de l'argile. De ce mélange naît l'homme primitif qui partage ainsi la substance divine. Une relation intime s'établit donc entre l'homme et la divinité, relation qui n'existe pas dans la tradition cosmogonique judéo-chrétienne.

Le *Poème de la Création*, poème de la fin du second millénaire, narre les origines du monde lorsque Marduk, le roi des dieux dont la parole est créatrice, assume le rôle de démiurge. Il parle de la lumière, du firmament, de la terre, des luminaires. Il se termine par la création de l'homme.

Certaines traditions évoquent la mer primordiale présentée comme la matrice ayant engendré le Ciel et la Terre, tandis que d'autres décrivent l'ordre cosmique troublé à la fois par le Grand Serpent menaçant de réduire le monde au chaos et par les crimes et erreurs des hommes. Toutefois, l'expiation de ces fautes par des rites divers permet une régénération perpétuelle du monde à la fête du Nouvel An. La loi de l'éternel retour, commune à de nombreuses cultures, est ici très présente.

Il ne fait donc aucun doute que le peuple d'Israël ait été tributaire également de la tradition cosmogonique suméro-babylonienne dans laquelle il fut immergé lors de l'exil et qu'il en a récupéré des éléments notables. Dans la *Genèse* le texte sacerdotal écrit au retour de déportation relève manifestement de cette tradition. Il faut noter toutefois que le texte hébreu reste très original. D'une part, il décrit longuement, comme nous l'avons vu, la création des hommes et des animaux alors que l'on ne trouve en Mésopotamie que fort peu de données relatives à ce sujet. D'autre part ce texte revêt une dimension morale incomparable. Dans les récits babyloniens, nous dit Jean Bottéro⁹, « *les luttes divines sont fréquentes, tous les vices des hommes sont les mobiles constants des décisions des dieux* ». Ces éléments ne sont pas présents dans les textes bibliques relatant le drame cosmique de la Création.

⁸ *Les secrets de l'Exode*, Éd. J. C. Godefroid, 1999.

⁹ *Naissance de Dieu*, Gallimard, 1986.

LE PARADIS TERRESTRE

Le mythe hébreu dans le livre de la Genèse

Le Seigneur Dieu planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Le Seigneur Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur.

Un fleuve sortait d'Éden pour irriguer le jardin ; de là il se partageait pour former quatre bras. L'un d'eux s'appelait Pishôn ; c'est lui qui entoure tout le pays de Hawila où se trouve l'or - et l'or de ce pays est bon - ainsi que le bdellium et la pierre d'onyx. Le deuxième fleuve s'appelait Guihôn ; c'est lui qui entoure tout le pays de Koush. Le troisième fleuve s'appelait Tigre : il coule à l'orient d'Assour. Le quatrième fleuve, c'était l'Euphrate.

Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour cultiver le sol et le garder. Le Seigneur Dieu prescrivit à l'homme : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir » (Gen. 2, 8-17).

D'autres textes de la Bible viennent compléter ultérieurement ce récit avec ses données géographiques. Dans Ésaïe il est dit à propos de Sion que « le Seigneur rend son désert pareil à un Éden et sa steppe pareille à un Jardin du Seigneur ; on y retrouvera enthousiasme et jubilation, action de grâces et son de la musique ». (Is 51, 3). Ézéchiél annonçant la chute du roi de Tyr parle aussi du jardin de Dieu : Tu étais en Éden, dans le jardin de Dieu entouré de murs en pierres précieuses : sardoine, topaze et jaspe, chrysolithe, béryl et onyx, lazulite, escarboucle et émeraude ; et l'or dont sont ouvragés les tambourins et les flûtes fut préparé le jour de ta création. Tu étais un chérubin étincelant, le protecteur que j'avais établi ; tu étais sur la montagne sainte de Dieu, tu allais et venais au milieu des charbons ardents. Ta conduite fut parfaite depuis le jour de ta création jusqu'à ce qu'on découvre en toi la perversité. (Ez 28, 13-15)

À ces données de la bible juive, on peut ajouter le témoignage de Flavius Josèphe, historien juif du I^{er} siècle de notre ère. Dans son *Histoire ancienne des Juifs*, il considère bien que les principaux fleuves du monde, le Gange, l'Euphrate, le Tigre et le Nil naissent au Paradis Terrestre.

Dans les autres traditions moyen-orientales, les notions de perfection et de béatitude des commencements sont également très présentes. Elles ont sans doute contribué aussi à l'élaboration du mythe hébreu.

Dans l'Égypte ancienne, cette époque heureuse était appelée Tep zepi, *La Première Foix*. Commencée avec l'apparition du dieu créateur au-dessus des Eaux Primordiales, elle constituait l'Âge d'Or de la perfection absolue. Ni mort, ni maladie ne survenait au cours de ce temps merveilleux désigné comme *le temps de Rê*.

En ce qui concerne les traditions mésopotamiennes, certains textes gravés il y a près de 4000 ans en caractères cunéiformes et rapportés par Kramer¹⁰ évoquent le règne d'abondance et de paix que connaissait l'humanité avant d'être déchue : « Autrefois, il fut un temps où il n'y avait pas de serpent, il n'y avait pas de scorpion. Il n'y avait pas de hyène, il n'y avait pas de lion. Il n'y avait pas de chien sauvage ni de loup. Il n'y avait pas de peur ni de terreur. L'homme était sans rival ». Dans le Poème de Gilgamesh, « le vrai Paradis est Dilmum, pays où n'existe ni maladie, ni mort et où ni le lion ni le loup n'emporte l'agneau ».

Dans l'Avesta iranien, on parle aussi d'un jardin merveilleux situé sur une haute montagne avec des arbres magiques - notamment l'arbre de vie - et une eau abondante apportant la fertilité à toute la terre dans un printemps perpétuel. Yima, premier homme, est le souverain de ce paradis. Créé mortel contrairement à Adam, il tentera, à l'instar de Prométhée, de dérober aux dieux l'immortalité.

Si l'on remarque que dans les religions de l'Inde, où le temps est conçu comme cyclique, l'âge d'or doit revenir périodiquement, si l'on note aussi qu'il en est de même en Grèce, on peut voir que de nombreuses civilisations ont cru à un paradis primordial, royaume de bonheur et de paix dans l'absence de contraintes et de conflits.

¹⁰ L'Histoire commence à Sumer, Arthaud.

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Le mythe hébreu dans le livre de la Genèse

Dans l'Éden,

Le Seigneur Dieu prescrivit à l'homme : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur, car du jour où tu en mangeras, tu devras mourir. » (Gen. 2, 16-17)

Or le serpent était le plus astucieux des bêtes des champs que le Seigneur Dieu avait faites. Il dit à la femme : « Vraiment ! Dieu vous a dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin » ? La femme répondit au serpent : Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir » Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur ».

La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes.

Or ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin au souffle du jour. L'homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu au milieu des arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu ? » Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais nu, et je me suis caché » « Qui t'a révélé, dit-il, que tu étais nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais prescrit de ne pas manger ? » L'homme répondit : « La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé » Le Seigneur dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ! » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée et j'ai mangé » (Gen. 3, 1-13) Il dit à la femme : « Je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances ; c'est péniblement que tu enfanteras des fils. Tu seras avide de ton homme et lui te dominera ». Il dit à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie, il fera germer pour toi l'épine et le chardon et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras ».

L'homme appela sa femme du nom d'Eve - c'est-à-dire la Vivante - car c'est elle qui a été la mère de tout vivant. Dieu lui dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du malheur. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais ! »

Le Seigneur Dieu l'expulsa du jardin d'Éden pour cultiver le sol d'où il avait été pris. Ayant chassé l'homme, il posta les Chérubins à l'Orient du jardin d'Éden avec la flamme de l'épée foudroyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. (Gen. 3, 16-23)

Les autres traditions du Moyen-Orient expliquant le Mal dans le monde ne contiennent aucun récit analogue à celui de la Bible. Néanmoins, le mythe judéo-chrétien y plonge manifestement ses racines.

En Égypte ancienne, l'Âge d'Or cesse lorsque les forces démoniaques entraînent rage, bruit et désordre. « Toutefois, précise Mircea Eliade, cette époque fabuleuse n'a pas été reléguée parmi les reliques d'un passé définitivement révolu : les rites, poursuivant la dérouté des démons maléfiques, doivent restaurer la perfection initiale ».

*Dans un poème sumérien¹¹, il est dit que : « Jamais un enfant sans péché n'est sorti d'une femme », affirmation qui semble sous-entendre le caractère héréditaire d'une faute initiale. De même en est-il dans *Le Poème de la Création*. Une lutte ayant opposé les jeunes dieux aux dieux primordiaux, les hommes, innocents mais créés avec le sang de Kingou le chef des monstres, furent victimes d'une impureté physique héréditaire.*

Ainsi se présentent les données fondamentales de la Bible hébraïque concernant les mythes de la Création, du Paradis Terrestre et du Péché Originel avec leurs sources moyen-

¹¹ Kramer, *Op. cit.*.

orientales et mésopotamiennes. Ces mythes, qui vont être confrontés, comme nous allons le voir, à ceux du monde gréco-romain, le Christianisme va les faire siens. Sur eux il va édifier sa doctrine...

B - L'HÉRITAGE GRÉCO-LATIN CONCERNANT LES ORIGINES

Modelé d'abord par ses origines juives, le Christianisme en s'implantant dans le monde gréco-romain va en subir aussi l'influence.

LA FORMATION DU MONDE

Deux conceptions radicalement opposées s'affrontent. Pour Hésiode, dans sa *Théogonie*, à l'origine de toutes choses règne le Chaos, *situation* inorganisée, vide et obscure, à partir duquel par étapes successives vont s'ordonner et se distinguer le Cosmos et ses éléments constitutifs avec un principe d'union nommé Amour. Le mouvement formateur évolutif et complexe aboutit à Zeus souverain de l'Univers. C'est du *non-être* initial que se forme progressivement l'*être* suivant un processus de complexification tendant à la spiritualisation. « *Vint l'Esprit qui mit tout en ordre dans le Chaos initial* ».

Ce courant de pensée implique l'idée d'une heureuse évolution. Avec le temps on passe du désordre, des ténèbres, de la confusion, de l'inconscience à l'ordre, à la lumière, à l'organisation, à la conscience, voire à la divinisation. Chaque étape est un progrès. Elle résulte d'une laborieuse élaboration et d'une entreprise rationnelle. Le monde et l'homme ne sont pas le produit d'une création originelle mais la résultante, en même temps que la promesse, d'un perfectionnement continu.

Dans l'Orphisme¹², mouvement philosophico-religieux apparu vers le VII^e siècle avant notre ère, on voit, au contraire, comme dans d'autres traditions, un *Æuf* primordial à l'origine de tout. C'est le symbole de la vie, l'image du vivant parfait possédant d'emblée toute la plénitude de l'Être. Par la suite, l'histoire du monde va être constituée de dégradations successives aboutissant au non-être de l'existence individuelle.

Au lieu d'être considérée comme un progrès, la formation du monde et de l'homme est donc, ici, vue comme une régression, une dégénérescence due à l'éclatement de l'*Æuf* et à la dispersion de ses éléments constitutifs. L'Unité et la plénitude originelles se sont évanouies à jamais tandis qu'apparaissaient désordre et violence. Ce courant de pensée foncièrement pessimiste porte l'idée d'un *paradis perdu* : la perfection de l'homme et du monde n'est pas dans un *avant* mais dans un *arrière*.

Ces deux conceptions seront critiquées l'une et l'autre par Parménide pour qui « *l'Être ne peut ni provenir du Non-Être ni engendrer du Non-Être* ».

De toute façon, l'idée de *création* fut pendant longtemps étrangère à la philosophie grecque. Pour Xénophane¹³ : « *le monde est inengendré, éternel, incorruptible* ». Pour Démocrite¹⁴, il en est de même : « *Ce monde-ci, le même pour tous les êtres, aucun des dieux ni des hommes ne l'a créé ; mais il a toujours été et il est, et il sera un feu toujours vivant s'allumant et s'éteignant avec mesure* ». Il n'y a pas d'architecte de l'univers. C'est seulement avec Platon dans le *Timée* qu'apparaît un démiurge, à la source d'un cosmos composé d'un monde céleste incorruptible et d'un monde sublunaire soumis à la corruption (à l'exception de la partie rationnelle de l'âme humaine). Ce démiurge est bon : il crée le monde par sa mansuétude.

Quant à Aristote, il développera l'idée d'un Premier moteur immobile, *moteur sans être mû*, éternel et intelligent, source d'un mouvement circulaire, mouvement parfait entre tous. De lui procède non pas la création mais l'impulsion de deux mondes : un monde sublunaire, monde *en devenir* ou *en puissance*, où règnent l'imperfection, le hasard, le désordre et le

¹² M. Detienne, « Orphisme » in *Enc. Universalis*.

¹³ *Les penseurs avant Socrate*, Garnier-Flammarion.

¹⁴ *Ibid.*

changement, et un monde supralunaire parfait, entièrement *formé* ou en *acte* : c'est l'éther, qui est divin. On sait que Saint Thomas d'Aquin et, à sa suite, le Christianisme s'inspireront largement de la philosophie d'Aristote.

En ce qui concerne la constitution du monde, un seul élément était primitivement considéré à la base de toutes choses. Pour Thalès il s'agissait de l'eau, pour Anaximène de l'air. Quant aux éléments complexes : les êtres vivants, l'homme, le divin indifférencié et non individualisé, ils étaient vus comme sortant tous de l'élément primordial.

Plus tard Empédocle rejeta la théorie précédente du monisme. Il considéra, quant à lui, qu'il y avait quatre substances primitives : l'eau, le feu, la terre et l'air, éléments qui furent bientôt considérés comme des dieux. Fait notable, cette donnée des quatre éléments à la base de toutes les choses matérielles traversa les siècles : elle subsista jusqu'au XVIII^e siècle.

On peut dire que, dans l'hellénisme, Dieu ne précède pas la création et qu'il est toujours considéré comme faisant partie du monde ou bien comme le monde lui-même. L'opposition entre le monde et Dieu sera un élément propre à la pensée juive et à la pensée chrétienne.

Issue de la philosophie des Grecs, une autre donnée revêtue d'une importance particulière est le principe d'une continuité évolutive entre la matière et la vie d'abord, entre les différentes formes de vie ensuite. On sait que cette conception, fondamentalement opposée à celle émanant du mythe de la *Genèse* et, de ce fait, restée étrangère à la plupart des esprits occidentaux jusqu'au XX^e siècle, s'est révélée tout à fait juste. Voici comment elle est présentée dans un texte de Diodore de Sicile, texte remarquable non pas par les détails mais par la vue globale dont il témoigne. Écrit peu de temps avant l'ère chrétienne il reflète vraisemblablement, dit Jean-François Revel¹⁵, les idées de philosophes plus anciens : « *Au début la terre était boueuse et souple... Sous l'action de la chaleur du soleil, quelques-uns des éléments humides commencèrent à enfler et la terre se boursoufla en maints endroits. À ces endroits, se formèrent des fermentations encloses dans de fines membranes, phénomène que l'on peut encore observer dans les marais et les eaux stagnantes quand une rapide élévation de la température de l'air survient d'un seul coup sur la terre encore froide. Ainsi, sous l'action de la chaleur, les éléments humides commencèrent à produire la vie. Les embryons ainsi formés tirèrent leur nourriture la nuit de la brume qui tombait de l'air environnant, cependant que dans la journée la chaleur du soleil leur donnait de la solidité. Au terme de ce stade, quand les embryons eurent acquis leur plein développement, quand les membranes sèches eurent éclaté, toutes sortes d'êtres vivants en sortirent. De ceux-ci, ceux qui avaient reçu le plus de chaleur s'élevèrent dans les régions supérieures et devinrent les oiseaux ; ceux dans la composition desquels entraient une plus grande proportion de terre formèrent la classe des animaux rampants et autres bêtes de terre ferme ; ceux qui contenaient davantage d'humidité rejoignirent l'élément auquel ils étaient apparentés et devinrent ce que nous appelons les poissons. Mais l'action persistante du soleil et du vent durcit toujours davantage la terre jusqu'à ce qu'elle ne fût plus capable de produire des êtres vivants de grandes dimensions ; alors ces êtres se reproduisirent par union sexuelle entre eux* ».

Cette conception géniale suivant laquelle il y a continuité entre la matière et la vie est bien entendu opposée à la doctrine chrétienne.

L'ÂGE D'OR D'AUTREFOIS¹⁶

Fait notable, ce séjour imaginé par les penseurs gréco-romains, séjour où règnent la paix, l'abondance, la longévité voire l'immortalité, est étrangement semblable à celui conçu par les Hébreux. Trois thèmes, isolés ou confondus, reviennent très souvent dans les écrits pour donner une image paradisiaque de ce séjour : ***l'Âge d'Or, les Champs-Élysées, les Iles Fortunées (ou Bienheureuses)***. Ils vont conforter l'héritage hébraïque du Christianisme,

¹⁵ *Histoire de la philosophie occidentale*, Nil éditions, 1994.

¹⁶ La plupart des citations concernant l'Âge d'Or sont extraites de l'ouvrage de Jean Delumeau – *Une histoire du paradis*, Fayard, 1992, 15-21.

d'autant plus que certains lettrés chrétiens (tels que Saint Justin, Tertullien...) vont volontiers *christianiser* les éléments païens, soit en considérant que les auteurs gréco-romains avaient plagié les récits hébraïques, soit en attribuant à ces récits une autre intention que celle de leurs auteurs.

Le thème de l'Âge d'Or

Pour Hésiode, dans *Les Travaux et les Jours* : « D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable ne pesait pas sur eux ; mais, bras et jarrets toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourants, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante récolte et, dans la joie et la paix, ils vivaient de leurs champs au milieu de biens sans nombre ».

Platon évoque dans *Le politique* le règne bienheureux de Cronos pendant lequel « les hommes avaient à profusion les fruits des arbres et de toute végétation généreuse, et les récoltaient sans culture sur une terre qui les leur offrait d'elle-même. Sans vêtement, sans lit, ils vivaient le plus souvent à l'air libre, car les saisons leur étaient si tempérées qu'ils n'en pouvaient souffrir, et leurs couches étaient molles dans l'herbe qui naissait de la terre ».

Le thème de l'Âge d'Or est également très répandu dans la littérature latine. Pour Ovide dans *Les Métamorphoses* : « En ce temps-là, l'homme pratiquait de lui-même la bonne foi et la vertu... Sans avoir besoin de soldats, les nations passaient au sein de la paix une vie de doux loisirs. La terre aussi, libre de redevances sans être violée par le hoyau ni blessée par la charrue, donnait tout d'elle-même ; jouissant des aliments qu'elle produisait sans contrainte, les hommes cueillaient les fruits de l'arbousier, les fraises des montagnes, les cornouilles, les mûres qui pendent aux ronces épineuses et les glands tombés de l'arbre de Jupiter (le chêne) aux larges ramures. Le printemps était éternel et les paisibles zéphyr caressaient de leurs tièdes haleines les fleurs nées sans semence. Bientôt après, le sol que nul n'avait labouré se couvrait de moissons, les champs, sans culture, jaunissaient sous les lourds épis, alors que les fleuves de nectar coulaient çà et là et que l'yverse au vert feuillage distillait le miel blond ».

Les Champs-Élysées

C'est la seconde représentation du paradis originel. Dans *l'Odyssée* (au chant IV) Protée annonce à Ménélas : « Aux Champs-Élysées, tout au bout de la terre, les dieux t'emmèneront chez le blond Radhamante, là où la plus douce vie est offerte aux humains, là où sans neige, sans grand hiver et toujours sans pluie, on ne perçoit que zéphyr dont les risées sifflantes montent de l'océan pour rafraîchir les humains ».

Les Iles Fortunées ou Bienheureuses

Au chant VII de *l'Odyssée*, avec le jardin d'Alkinoos interprété par Saint Justin, nous avons un exemple de cette *christianisation* des éléments païens signalée plus haut. « C'est un verger clos dont les hautes ramures, poiriers, grenadiers et pommiers aux fruits d'or, puissants oliviers et figuiers domestiques, portent leurs fruits sans se lasser ni s'arrêter, hiver comme été, toute l'année ; l'haleine du zéphir qui souffle sans relâche fait bourgeonner les uns et les autres ».

Dans son *Exhortation aux Grecs*, Saint Justin considère qu'Homère a décrit ainsi le *Paradis Terrestre*. En l'occurrence, il s'agit d'un manifeste détournement de sens qui vient conforter la pensée chrétienne.

Hésiode, quant à lui, place *au-delà du couchant* le jardin des Hespérides, ces nymphes-filles de la nuit, qui « veillent sur les beaux fruits d'or et les arbres qui les portent ».

Horace évoque les *Iles Fortunées* que Jupiter a réservé à une « race pieuse », « îles où la terre produit, sans labour, pour l'homme ; où toujours, la vigne fleurit sans qu'on l'émonde, où bourgeonne le rameau d'un olivier qui jamais ne trompe ; où la figue brune décore un arbre qui est le sien ; où le miel coule du creux de l'yverse. L'ours n'y rugit point le soir autour des bergeries ; le sol profond n'y est point gonflé de vipères... l'humide Eurys n'y ronge point les champs sous ses torrents de pluie... les grosses semences ne sont point brûlées sous les mottes desséchées... nulle maladie n'y attaque le bétail, nul astre n'y consume les troupeaux de ses ardeurs effrénées ».

Virgile dans *l'Énéide* parle, lui aussi, des espaces riants aux aimables prairies, des bois fortunés, des *demeures bienheureuses* où parvient Énée... « Avant Jupiter, écrit-il aussi, dans les *Géorgiques*¹⁷, point de cultivateur qui travaillât les champs ; il eût même été sacrilège de placer des bornes ou de diviser la campagne par une limite : on mettait en commun les récoltes, et la terre produisait tout d'elle-même, avec plus de libéralité, sans être sollicitée ».

Plus tard, à ce tableau idyllique Plutarque ajoutera même un trait original : « Au temps de Saturne, il n'y avait ni maître, ni esclave, les hommes se regardant égaux et frères ».

Certes, on peut remarquer que plusieurs philosophes grecs du V^e siècle avant notre ère n'ont point eu cette conception d'un paradis originel. Pour Eschyle, il n'y a jamais eu d'âge d'or primitif. Bien au contraire, les premiers hommes ignorants vivaient dans des grottes obscures, sans armes, exposés à tous les maux et tous les dangers. Au thème de la chute et de la décadence, Eschyle substitue celui de progrès matériel et moral. Il l'attribue à son héros Prométhée qui, en luttant contre la loi établie, donne à l'homme le secret du feu et la connaissance des arts. Ce thème du Titan enchaîné, emblème de la conscience appelée sans cesse à se dépasser, ne sera pas retenu par le Christianisme. D'ailleurs, il ne sera guère repris qu'à la Renaissance puis, par la suite, au XIX^e siècle avec l'irruption dans les esprits de la notion de progrès.

Démocrite ne conçoit pas non plus les temps anciens comme un âge heureux qui aurait cessé en raison de quelque faute des hommes. Pour lui, il faut plutôt évoquer un *âge de fer* dont nous sommes sortis grâce à notre travail et notre intelligence.

Ces voix divergentes furent exceptionnelles : on peut dire qu'au début de notre ère tous les éléments du mythe étaient présents pour que le Christianisme naissant puisse les intégrer dans sa doctrine.

¹⁷ Virgile, *Géorgiques*, Les belles Lettres, 1963.

LE MAL DANS LE MONDE

À l'instar de bien des peuples, les Grecs ont eux aussi élaboré leurs fables pour expliquer les maux dont sont affligés les hommes. C'est, dans une de ses versions, l'histoire de Pandore, cette jeune fille comblée par Jupiter de tous les dons : beauté, charme, habileté... à qui est confiée un coffret avec l'interdiction de l'ouvrir. Pandore, arrivée parmi les humains, ne peut s'empêcher de satisfaire sa curiosité. Elle soulève le couvercle et sur l'humanité tout entière s'abat la malédiction avec les peines, les souffrances, la maladie et la mort, mettant ainsi fin à l'âge d'or.

Hésiode au VIII^e siècle avant notre ère, frappé par la dureté du monde, avait une explication : si des innocents souffraient c'est qu'ils expiaient des fautes commises dans des vies antérieures...

Un texte assez obscur d'Anaximandre, au VI^e siècle avant notre ère, est conçu ainsi : « *L'origine des choses est l'infini ; elles tendent à retourner là d'où elles viennent. Mais elles doivent subir une peine et un châtement pour une iniquité commise dans l'ordre du temps* ». Il y aurait donc eu une faute primordiale. Cette faute reste indéterminée mais c'est elle qui serait à la base de la condition misérable des hommes.

C'est dans l'Orphisme, courant de pensée encore très présent dans le monde gréco-romain à la naissance du Christianisme, que l'on trouve un mythe assez voisin du mythe judéo-chrétien du *Péché Originel* avec une faute inaugurale de l'humanité. Là aussi il s'agit d'expliquer à la fois comment les premiers hommes sont apparus dans un monde initialement parfait et comment ils ont pu déchoir, tout en portant en eux quelque chose de divin. Ce mythe de l'Orphisme met en jeu le meurtre du jeune Dionysos par les Titans. Ces Titans, fils de la Terre et du Ciel, sont foudroyés par Zeus pour ce meurtre. De leurs cendres vont naître les humains avec, d'une part leur corps tendu vers le mal, corrompu et mortel, d'autre part leur âme divine enfermée dans ce corps. Le rapprochement des mots grecs *sôma* et *sêma*, le premier désignant le corps et l'autre le tombeau, serait, semble-t-il, un jeu de mots d'origine orphique. De cette donnée que l'on retrouve chez Platon et selon laquelle « *l'âme humaine a subi une sorte de chute dans le corps physique* », il résultera l'importance d'un ascétisme rigoureux destiné à libérer l'âme de sa prison et à acquérir droit de cité dans l'autre monde. Ce souci de purification et ce rejet du *monde* destinés à atténuer les conséquences d'une faute primordiale interviendront sans nul doute dans la pensée chrétienne. Ils feront de l'Orphisme - dont la doctrine à tendance monothéiste comportait aussi l'immortalité de l'âme - un passage entre le paganisme et le Christianisme.

Il reste que l'idée d'une faute initiale à la base des maux de l'humanité est demeurée néanmoins très marginale dans le monde gréco-romain. Pour Virgile¹⁸, par exemple, la dure condition humaine, loin d'être la conséquence d'une faute ancestrale, a même été voulue par Jupiter comme source de progrès. « *C'est Jupiter qui donna aux noirs serpents leur venin malfaisant, qui commanda aux loups de rapiner et à la mer de se soulever, qui dépouilla les feuilles de leur miel, cacha le feu, et arrêta les ruisseaux de vin qui couraient çà et là, pour que le besoin créât à force d'essais les différents arts, qu'il cherchât petit à petit dans les sillons la plantule du blé, et qu'il fit jaillir des veines du caillou le feu qu'elles recèlent. Alors, pour la première fois, les fleuves sentirent les troncs creusés des aulnes ; alors le navigateur dénombra et dénomma les étoiles [...] Alors on imagina de prendre les bêtes sauvages avec des lacs, de les tromper avec de la glu, et de cerner avec une meute les grands halliers. [...] Alors parurent les différents arts. Un travail acharné vint à bout de tout, ainsi que le besoin pressant dans une dure condition* ».

En résumé, si les diverses conceptions de l'antique société gréco-latine à propos des Origines ont pu contribuer à affermir la pensée chrétienne, on peut considérer néanmoins que celle-ci a été avant tout tributaire des mythes bibliques et notamment de

¹⁸ *Op. cit.*

celui qui explique l'apparition du Mal dans le monde. Face à ce « problème », et face à la Chute Originelle qui en est responsable, cette pensée va aboutir avec Saint Paul à la doctrine du Rédempteur, doctrine originale qui engendrera le Christianisme. Mais, comme cela est banal en matière de mythes, à partir d'événements communs, Judaïsme et Christianisme vont diverger quant à leurs interprétations : les deux cultures juive et chrétienne seront profondément différentes et source d'un perpétuel antagonisme.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉVOLUTION DES IDÉES EN OCCIDENT À PROPOS DU PARADIS TERRESTRE¹⁹

UNE CROYANCE QUASI-UNANIME JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE

Pendant plus d'un millénaire et demi, l'existence du Paradis Terrestre ne fit aucun doute chez la quasi-totalité des Occidentaux. Comment aurait-il pu en être autrement pour eux, alors qu'ils possédaient les écrits parfaitement concordants de la Bible et des auteurs grecs et latins ? Les sceptiques furent très rares. Les textes en témoignant sont multiples ; seule la localisation de ce paradis fait vraiment l'objet de discussions.

Pour certains auteurs ce lieu de bonheur est situé sur un sommet inaccessible, pour d'autres au-delà d'un océan infranchissable. Souvent entouré d'un mur de feu s'élevant jusqu'au ciel, d'une barrière de ténèbres ou d'un désert rempli de serpents et de bêtes féroces, il est souvent gardé par un chérubin armé d'une épée...

Ce paradis est désormais interdit aux hommes, mais il n'a pas été supprimé pour autant : si on le cherche, il doit pouvoir être repéré, tout au moins par ses vestiges. Cette croyance en la persistance du Paradis Terrestre dans un lieu inconnu va inciter bien des hommes audacieux, notamment des navigateurs du XVI^e siècle, à partir à sa recherche.

Examinons quelques descriptions de ce paradis... Faites par toute une pléiade d'auteurs, elles associent de façon variable les données de la Genèse et celles de la tradition gréco-romaine.

Parmi ces auteurs, Saint Basile au IV^e siècle, dans ses neuf homélies réunies sous le nom d'*Hexameron*, décrit longuement le paradis et toutes les merveilles de la création : « Ici, il n'y avait pas de tempête, pas d'orage, pas de grêle, pas de glace hivernale, pas de sécheresse automnale. L'été ne fanait pas les fleurs et les fruits venaient à maturité. C'était une terre fertile où coulaient le lait et le miel et qui, arrosée par une eau abondante, produisait toutes sortes de fruits comestibles d'une suprême douceur. Les prés étaient toujours fleuris et la rose sans épine. Avant la Chute, dans le jardin, tout était bonheur, immortalité, couleur et parfum ».

Saint Augustin, au début du V^e siècle, a hésité sur sa position. Dans un premier stade, à l'instar de Saint Ambroise quelque temps auparavant, il opte pour « une réalité à la fois matérielle et spirituelle », mais secondairement il se rétracte et affirme résolument le paradis, réalité historique. « Maintenant, dit-il, Dieu a permis que, en regardant et en considérant les textes de plus près, j'estime, non sans raison, qu'ils ont été écrits au sens propre et non au sens allégorique ».

Au XII^e siècle, pour Pierre Lombard, comme pour beaucoup d'écrivains, le Paradis Terrestre subsiste en Orient. Épargné par le Déluge du fait de sa situation en altitude, il est séparé de nous par des terres et des mers.

Alexandre, un juif de la même époque, témoigne lui aussi à sa manière, dans son *Iter ad paradisum*, de cette persistance du paradis. Parti avec ses compagnons à la recherche de ce lieu béni et arrivé le long d'une grande muraille urbaine bordant le Gange, il aperçoit une petite fenêtre d'où un vieillard leur annonce que cette cité est celle des bienheureux... Pour lui,

¹⁹ Beaucoup de citations de ce chapitre sont tirées de l'ouvrage de Jean Delumeau : *Une histoire du paradis*, Fayard, 1992.

le Paradis Terrestre est toujours *actuel*, même si l'accès ne peut en être forcé par aucun être humain.

Saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, arrive aussi à une claire conviction : *« Ce qui est dit du paradis, dans l'Écriture, se présente à la façon d'un récit historique ; or dans toutes les choses que l'Écriture rapporte de cette façon, il faut prendre comme fondement l'authenticité de l'histoire. C'est sur elle qu'il faut bâtir les interprétations spirituelles »*.

Dante, à la même période, place le Paradis Terrestre au sommet d'une montagne...

La position de Saint Augustin et de Saint Thomas d'Aquin, les deux Pères de l'Église les plus prestigieux et les plus influents de la chrétienté d'alors, a bien entendu pesé extrêmement lourd dans la transmission de la croyance. Ainsi, jusqu'au XVIII^e siècle, les chrétiens (y compris les protestants à partir de la Réforme) et les juifs ne doutèrent pas du caractère historique du récit biblique concernant l'Éden, ce merveilleux jardin décrit avec tant de précisions.

Seuls quelques sceptiques mirent en doute la réalité historique du Paradis Terrestre pour n'en faire qu'une réalité spirituelle.

Au I^{er} siècle, Philon, un juif de la diaspora, affirme sans ambages que croire à un paradis *« fait de vignes, d'oliviers, de grenadiers ou d'arbres de ce genre, relève d'une grande naïveté difficilement curable »*.

Origène, docteur chrétien du III^e siècle, plaide aussi pour une interprétation symbolique : *« Qui sera assez sot pour penser que Dieu, à la manière d'un agriculteur, a planté un jardin en Éden du côté de l'Orient ?... ou que quelqu'un participe au bien et au mal pour avoir mangé le fruit pris à cet arbre ? »*

Pour Saint Ephrem, au IV^e siècle, même si, d'après les mots, l'Éden semble terrestre, il est en son essence pur et spirituel, c'est avec l'œil de l'esprit, que je vois le paradis.

Mais les auteurs en question n'eurent guère d'influence... Le paradis perdu resta si présent dans les esprits que sa recherche sur la terre fut à l'origine de nombreuses expéditions maritimes et terrestres, dans le sillage des grandes découvertes de la fin du Moyen âge et de la Renaissance.

Christophe Colomb, à l'issue de son troisième voyage qui le conduisit en 1498 à l'embouchure de l'Orénoque, écrit : *« L'Écriture sainte témoigne que le Seigneur a fait le Paradis Terrestre et qu'Il y a planté l'arbre de vie. C'est de là que sort une source, dont procèdent les quatre fleuves les plus importants du monde : le Gange aux Indes, le Tigre et l'Euphrate en Asie et le Nil qui naît en Éthiopie et se verse dans la mer à Alexandrie... Je considère que si je passais par-dessous la ligne équatoriale en arrivant au point le plus élevé, je trouverais une température encore plus douce... Je ne prétends pas qu'on puisse se rendre en naviguant jusqu'au point où se trouve cette hauteur, mais je crois que c'est là que se trouve le Paradis Terrestre, là où personne ne peut arriver, si ce n'est par la volonté divine »*. Contemplant l'énorme quantité d'eau douce déversée par l'Orénoque dans l'océan, il écrit aussi : *« Si ce fleuve ne sort pas du paradis, cela semblerait sans doute encore plus merveilleux, car je ne pense pas qu'on ait vu au monde un autre fleuve aussi grand, ni aussi profond »*.

Bartolomé de Las Casas, quant à lui, réfute la localisation américaine du Paradis Terrestre, mais sa conviction demeure que ce séjour merveilleux n'a pas disparu. *« Finalement, dit-il, il faut conclure que le lieu du Paradis Terrestre est situé en l'endroit le plus élevé de toute la terre et dépasse toutes les autres montagnes, si hautes soient-elles. Les eaux du Déluge ne purent l'atteindre »*.

Quelques années plus tard, au début du XVII^e siècle, Amerigo Vespucci après avoir reconnu les côtes du Brésil parle dans une lettre à Laurent de Médicis de *« la terre amène, couverte*

d'arbres en nombre infini et très hauts, qui ne perdent pas leurs feuilles, qui répandent des odeurs suaves et aromatiques et sont chargés de fruits savoureux et bons pour la santé du corps ; dont les champs d'herbe dense sont remplis de fleurs merveilleuses au parfum délicieux avec une immense foule d'oiseaux d'espèces variées, dont les plumages, les couleurs et les chants défient toute description ». Et, il ajoute « *en moi-même je pensais être près du paradis* ».

Ces éloges furent répercutés par de nombreux écrivains. En 1554, un chroniqueur anglais anonyme écrit à propos du Brésil : « *Ceux qui sont allés là-bas affirment unanimement que s'y trouvent les meilleures et les plus vertes prairies et campagnes du monde entier, les montagnes les plus agréables, couvertes d'arbres et de fruits de toutes sortes, les vallons les plus beaux. Quant à l'or, à l'argent, aux autres variétés de métaux, si grande est leur abondance que jusqu'à présent il n'a pas été possible d'imaginer qu'il puisse y en avoir ailleurs autant qu'ici. En conclusion, on pense maintenant que le Paradis Terrestre ne peut être que sous la ligne équinoxiale ou à proximité : là est le seul endroit parfait dans le monde* ».

En dehors de l'excellence du climat, de l'abondance des eaux, des plantes exceptionnelles, des pierres précieuses et des oiseaux magnifiques comme l'oiseau du paradis, un autre reflet du Paradis Terrestre était représenté par certaines qualités attribuées aux Indiens, notamment leur longévité exceptionnelle interprétée comme un succédané de l'immortalité prévue initialement pour nos premiers parents. Pierre d'Ailly décrit une île qui avait pu, dans le passé, être le site du Paradis Terrestre et où l'on considère comme prématurée la mort de ceux qui décèdent avant cent ans. Il assure que la durée de vie de ses habitants dépasse nettement la moyenne ordinaire. Un compagnon de Magellan attribue lui aussi aux Indiens du Brésil une longévité de l'ordre de cent vingt-cinq à cent quarante ans, longévité à laquelle s'associent souvent une robustesse peu commune et une grande résistance aux maladies. Il faut noter toutefois que ces convictions qui étaient, semble-il, fort répandues ne furent guère partagées par les missionnaires et les colons en contact permanent avec les Indiens.

Sur les mappemondes des XIV^e et XV^e siècles le Paradis Terrestre occupe en général une île entourée d'un mur circulaire. De son unique entrée fortifiée et fermée sortent les quatre grands fleuves traditionnels prenant leur source au pied de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, arbre autour duquel s'enroule le serpent qui a tenté nos premiers parents.

À partir de la Réforme du XVI^e, les éditions de la Bible contiennent souvent une carte figurant le Paradis Terrestre. Il en est de même, notamment du *Commentaire de la Genèse* de Calvin. Le paradis y est situé à l'est de la Séleucie et de Babylone.

Les peintres de la Renaissance (Dürer, Bosch, Michel-Ange, Rubens...), les artistes vitriers, ont également utilisé le thème...

La croyance en un paradis perdu subsistant sur terre est ainsi fermement ancrée dans la conscience du monde christianisé. Seul, le site donne toujours lieu à controverses.

Les localisations sont si nombreuses que l'évêque Pierre-Daniel Huet de l'Académie française et précepteur du dauphin, les passe en revue dans son *Traité de la situation du Paradis Terrestre* publié en 1691 : « *On l'a placé, dit-il, dans le troisième ciel, dans le quatrième, dans le ciel de la lune, dans la région moyenne de l'air, hors de la terre, sous la terre, dans un lieu caché et éloigné de la connaissance des hommes. On l'a mis sous le Pôle Arctique... sur les bords du Gange ou dans l'isle de Ceilan, faisant mesme venir le nom des Indes du mot Eden... D'autres dans l'Amérique, d'autres en Afrique sous l'équateur, d'autres à l'Orient équinoxial, d'autres sur la montagne de la lune d'où l'on a cru que sortait le Nil ; la plupart dans l'Asie, les uns dans l'Arménie majeure, les autres dans la Mésopotamie ou dans l'Assyrie, ou dans la Perse, ou dans la Babylonie, ou dans l'Arabie, ou dans la Palestine. Il*

s'en est mesme trouvé qui ont voulu faire honneur à notre Europe, ce qui passe toutes les bornes de l'impertinence ».

Bochart, ministre calviniste, fut de son côté l'auteur d'une célèbre *Géographica sacra* où il met ses talents d'hébraïsant à la démonstration de la localisation du paradis.

À cette ferme conviction que le paradis subsistait sur la terre s'est ajoutée pendant longtemps, dans l'imaginaire collectif, celle non moins solide qu'il existait de par le monde des terres privilégiées. Le plus célèbre de ces pays de rêves fut sans nul doute *le royaume chrétien du Prêtre Jean*. Dans un document que personne ne contesta pendant plusieurs siècles et qui fut traduit en plusieurs langues, il est question d'un riche souverain régnant quelque part en Asie ou en Afrique, à proximité du Paradis Terrestre, et faisant figure de saint dans un empire où seule règne la vertu. « *Moi le prêtre Jean, je suis le souverain des souverains et je dépasse les rois de la terre entière par les richesses, la vertu et la puissance. Soixante-douze rois sont mes tributaires. Je suis dévot chrétien et partout nous défendons les chrétiens pauvres placés sous le pouvoir de notre clémence* ». Suit une énumération des êtres vivants dans ce pays extraordinaire où coulent le lait et le miel et qui est traversé par un fleuve apportant des pierres précieuses du paradis, une terre où il n'y a ni vol, ni adultère, ni cupidité, ni division... Ce récit qui donna lieu à de multiples écrits, mappemondes, ouvrages de vulgarisation, est considéré comme un des faux les plus notables de l'histoire.

Pendant de longs siècles, le Paradis Terrestre fut ainsi sujet de prédilection pour les écrivains. Une énorme littérature en témoigne. On a calculé, rapporte Jean Delumeau²⁰, que le paradis avait représenté, dans les années 1540-1700, le thème d'au moins 155 ouvrages littéraires rédigés soit en latin, soit dans les différentes langues de l'Occident européen, ouvrages de théologiens mais aussi de voyageurs, d'orientalistes et de géographes.

Même pendant le XVII^e siècle, la croyance traditionnelle reste encore bien vivante dans de larges secteurs de la population instruite.

Le philosophe français Pierre Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique*²¹, publié en 1697, rejette « *comme fausses ou très incertaines, une infinité de choses que l'on a dites sur Adam* » mais, s'en tenant à « *ce que nous savons de certain* », il ne met nullement en doute le caractère historique de la Genèse. « *Adam, père de tout le genre humain, fut produit immédiatement de Dieu le sixième jour de la création. Son corps ayant été formé de la poudre de la terre, Dieu lui souffla aux narines respiration de vie, c'est-à-dire qu'il l'anima et qu'il en fit ce composé qu'on appelle homme, qui comprend un corps organisé et une âme raisonnable. Le même Dieu qui avait produit Adam le plaça dans un beau jardin et pour le mettre en état d'imposer un nom aux animaux, il les fit venir à lui. Puis il fit tomber sur lui un sommeil profond et lui ôta une côte de laquelle il forma la femme... Il y avait dans le jardin un arbre dont Dieu leur avait défendu de manger, à peine de la vie. Cependant la femme, séduite par un serpent, ne laissa pas d'en manger et de persuader Adam d'en manger aussi. Dès lors ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, et se couvrirent des feuilles de figuiers cousues ensemble. Dieu vint leur prononcer la peine qu'il leur destinait pour les punir de leur crime. Il les chassa du jardin et leur fit des habits de peau* ».

L'article « Paradis Terrestre » de l'*Encyclopédie* de cette même époque reprend aussi pour l'essentiel les données habituelles de la théologie. Outre qu'Adam et Eve furent placés au Paradis Terrestre dès leur création, « *ils y demeurèrent pendant leur état d'innocence et en furent chassés dès qu'ils eurent désobéi à Dieu en mangeant du fruit défendu* ».

²⁰ *Op. cit.*.

²¹ Adam, Éd. Paris, 1820.

Locke²², dans son ouvrage *Le Christianisme raisonnable* publié en 1695, conteste que toute la postérité d'Adam soit condamnée systématiquement aux supplices éternels à cause du péché de ce premier homme. Mais il ne doute pas non plus que « *l'état où était Adam dans le Paradis Terrestre était un état d'immortalité et d'une vie sans fin et qu'il en fut privé le propre jour où il mangea du fruit défendu* ». « *Le Paradis Terrestre, écrit-il encore, était le siège du bonheur aussi bien que de l'immortalité. Il n'y avait dans cet heureux séjour ni fatigue ni chagrin à essayer* ».

Doit-on être surpris si, récemment encore, tous les catéchismes de l'Église catholique posaient la question suivante : « Où Dieu mit-il l'homme qu'il avait créé ? » et donnaient comme réponse : « Dans le Paradis Terrestre » ?

LE CARACTÈRE HISTORIQUE DU PARADIS EST MIS EN CAUSE Reste la nostalgie d'un Âge d'Or d'autrefois

Nous avons vu précédemment que dès les premiers siècles du Christianisme quelques sceptiques étaient apparus à propos du Paradis Terrestre. Cependant, c'est essentiellement à partir du XVIII^e siècle qu'ils se manifestent vraiment.

Fait singulier, ce sont des études scientifiques, et plus particulièrement celles portant sur les fossiles, qui vont être la cause d'une évolution, voire d'une révolution quant aux données de la *Genèse* en général et du récit du Paradis Terrestre en particulier. À la fin du XVIII^e siècle la naissance de l'évolutionnisme, en particulier avec Lamarck, apporte en effet une nouvelle conception du temps qui remet radicalement en cause l'âge de l'humanité qui se déduisait de la Bible.

Buffon dans son *Histoire naturelle* de 1750 range très simplement l'homme dans la catégorie des animaux. À noter toutefois qu'il se rétractera pour éviter une condamnation de l'Église. Il rédigera ainsi une mise au point où il affirme croire « *très fermement tout ce qui est rapporté par l'Écriture sur la Création, soit dans l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits* » et soutient avoir présenté ses théories « *comme une pure supposition philosophique* ». Cette rétractation figura à partir de 1753 et pendant près de 30 ans dans les éditions ultérieures de l'*Histoire naturelle*. Néanmoins, avec cet artifice, Buffon publia de nouveau les textes incriminés sans y apporter la moindre modification.

Les estimations de Buffon concernant l'âge de la terre (quelque 700 à 800 000 ans) étaient loin des estimations actuelles (environ 4,5 milliards d'années) mais elles remirent manifestement en cause le récit biblique qui, avec une estimation de l'ordre de 4000 ans, interdisait l'étude scientifique du passé de la terre.

Hume²³ dans *Natural History of Religion* publiée en 1757 prend le contre-pied de la *Genèse* car « *l'animal barbare et nécessaire* » qu'était l'homme primitif était de toute évidence polythéiste. Pour lui : « *l'esprit s'élève progressivement de l'inférieur au supérieur* » et non l'inverse.

Fontenelle en 1722 avait déjà dit dans la même perspective : « *En se plaçant d'un point de vue méthodologique, tout est conduit dans la nature par degrés et par nuances* ».

Quant à Kant²⁴, en 1785, tout en restant fidèle à la doctrine chrétienne suivant laquelle l'homme est porteur d'un « *mal radical* », il récuse formellement, dans ses *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine*, l'idée d'un paradis originel où les hommes « *pouvaient*

²² in *Le Christ des Lumières* de B. Cottret, Cerf, 1990.

²³ *L'Histoire naturelle de la religion*, Paris, Vrin, 1971.

²⁴ *Œuvres philosophiques*, Pléiade II, 1985.

passer leur existence à rêver et à folâtrer dans une égalité parfaite et une paix perpétuelle ». Ce n'était que « création de leur imagination ». Il faut rejeter, dit-il : « la vaine nostalgie de l'âge d'or tant célébrée par les poètes ».

Avec le XIX^e siècle, la théorie générale de l'évolution définitivement acquise enlève toute valeur au récit de la Genèse. Pourtant, dans la première moitié du XX^e siècle, la contestation du Paradis Terrestre fait toujours figure d'une position hardie dans de larges couches de la population christianisée. Ainsi en est-il en 1922, lorsque Teilhard de Chardin²⁵ écrit : « *Plus nous ressuscitons le Passé, moins nous trouvons de place et pour Adam, et pour le Paradis Terrestre... Si loin que nous regardions dans ce passé, nous ne voyons rien de semblable à cet état merveilleux. Pas le moindre vestige à l'horizon, pas la moindre cicatrice indiquant les ruines d'un âge d'or ou notre amputation d'un monde meilleur... En vérité, il y a impossibilité de faire rentrer Adam et le Paradis Terrestre dans nos perspectives scientifiques* ».

Sans être excommunié par Rome, Teilhard n'en sera pas moins définitivement interdit d'enseignement.

Aujourd'hui encore, on sait qu'une fraction notable de la population, notamment aux Etats-Unis, est toujours fidèle à l'interprétation littérale du récit biblique.

Si le caractère historique du récit de la Genèse concernant le Paradis Terrestre est rejeté par la population instruite depuis deux siècles et demi environ il reste que l'idée et la nostalgie, non plus d'un « Paradis primordial » mais d'un « Âge d'or d'autrefois », sont toujours restées vivantes en Occident chrétien.

Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) considère que l'homme primitif « *en se rassasiant sous un chêne, en se désaltérant au premier ruisseau, en trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni le repas* », vivait heureux au milieu d'une nature très généreuse. « *La terre, abandonnée à sa fertilité naturelle et couverte de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toutes espèces [...] Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, les hommes se forment un tempérament robuste et presque inaltérable [...] Chez les vieillards qui agissent et transpirent peu, le besoin d'aliments diminue avec la faculté d'y pourvoir et, comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte et les rhumatismes et que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, et presque sans s'en apercevoir eux-mêmes* ».

Ainsi se présentait, pour Rousseau, l'état de nature jusqu'à ce que le travail, les inégalités et les servitudes fissent disparaître à tout jamais l'heureuse condition de l'humanité primitive. Pour lui, lorsque « *les vastes forêts se changèrent en des campagnes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes* », l'âge d'or s'est alors évanoui de façon définitive.

Parallèlement à l'exaltation de l'état de nature et à sa critique de la modernité, Rousseau exploitera le mythe du Bon Sauvage. On sait que ce thème qui lui est particulièrement cher se rencontre souvent dans la littérature française de cette époque

Au début du XX^e siècle Péguy, à propos du monde d'autrefois, écrit : « *C'était un monde à qui appliqué, ce beau nom, ce beau mot de peuple, recevait sa pleine, son antique application. Dans ce temps-là, tout le monde travaillait, le peuple tout entier, bourgeois et peuple, chantait dans la joie et la santé. Et il y avait un véritable culte du travail, une religion du travail bien fait* ».

²⁵ *Comment je crois*, Seuil.

La Belle Époque du début du siècle comme les formules actuelles : *crise de civilisation, crise de la jeunesse...* ne se réfèrent-elles pas à une période idéale du passé après laquelle l'évolution aurait été défavorable ?

Et lorsque s'éloignent les plaisirs de la vie, les hommes à leur déclin ne nourrissent-ils pas volontiers, et ne nourriront-ils pas toujours, la nostalgie de leur jeunesse et d'un monde plus fraternel, plus beau et plus joyeux ?

Certes les esprits *réalistes* n'ont pas manqué... Ainsi André Maurois²⁶, à propos de la nostalgie de *la Belle Époque* écrit : « *Je vois bien que ce tableau idyllique n'est pas vrai.... La majorité des Français vivaient mal, sans confort, sans loisirs ; les heures de travail dévoraient les jours et les mois, sans congés payés... Les malheureux, les malades, les vieillards souffraient plus qu'aujourd'hui. Non, je ne crois guère à un âge d'or ; les hommes resteront les hommes, c'est-à-dire un mélange de héros et de féroces animaux* ».

Nous verrons malgré tout que cette idée mythique d'un bonheur passé ne cessera de hanter les esprits. Elle va se résoudre dans le Christianisme en une aspiration eschatologique - ce sera le paradis personnel des chrétiens - se transformer chez les juifs en une attente messianique pour le retour dans la Terre Promise, enfin chez d'autres - surtout les Européens du XIX^e siècle - susciter de généreuses et parfois désastreuses utopies.

²⁶ *Lettre ouverte à un jeune homme*, Albin Michel, 1966.

CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉVOLUTION DES IDÉES SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL

LE PÉCHÉ ORIGINEL, SOCLE DU CHRISTIANISME

Si, pour reprendre une expression de Delumeau²⁷, « *le Péché Originel tient une place immense dans l'univers mental d'autrefois* », c'est essentiellement parce qu'il représente le pilier unique, la matrice, le fondement même du Christianisme. Le Judaïsme n'a jamais tiré du récit biblique de conclusions bien particulières : en dehors du livre de la *Genèse*, sa Bible est pratiquement muette à cet égard. Jésus lui-même ne parle que du *péché du monde*, il n'évoque jamais la notion de *Péché Originel*. C'est pourtant à partir de cette donnée que quelques-uns de ses disciples vont jeter les bases de ce qui deviendra la religion chrétienne.

  partir du postulat d'un dieu tout-puissant - Principe d'ordre, de bonté et de perfection - et de la constatation universelle du mal dans l'univers, la doctrine chrétienne s'est édifiée, en effet, sur trois éléments fondamentaux :

- la responsabilité de l'homme dans l'apparition du Mal (mal moral et souffrance physique), responsabilité relevant d'un événement accidentel primordial se situant après la création de l'humanité, au tout début de son histoire ;
- l'offense infinie faite au créateur ;
- le salut par un rédempteur divin, événement se situant au début de notre ère.

On sait que les mythes s'enchaînent et s'appellent les uns les autres : leur élaboration obéit volontiers à une certaine logique élémentaire, leur association à une certaine cohérence, cohérence particulièrement grande dans le Christianisme romain dont la doctrine au cours des siècles a été établie avec autorité sur une interprétation littérale et univoque des textes bibliques. Ainsi, pour concilier à la fois la puissance du dieu créateur et l'apparition du Mal, le Paradis Terrestre et le Péché Originel s'appelaient-ils l'un l'autre ; ainsi le Péché Originel, offense exceptionnelle à Dieu-Créateur, appelait-il pour être effacé un sacrifice exceptionnel, celui d'un Homme-Dieu.

D'où la succession des données doctrinales essentielles:

- le Paradis Terrestre *engendre* le Péché Originel,
- le Péché Originel *engendre* le Rédempteur,
- le Rédempteur *engendre* le Christianisme.

Dans certains systèmes de pensée, la responsabilité de l'homme dans l'apparition du mal sur la terre n'est que partielle, voire inexistante lorsqu'un dieu mauvais s'est opposé au dieu bon. Dans le Christianisme, le péché est absolu, sans excuse, et inexorables sont ses conséquences.

On perçoit de suite les enjeux dont est porteur le mythe de la Chute Originelle puisque sur lui s'est ent  le mythe spécifique du Christianisme : la Rédemption, où faute et châtiment s'associent dans une unité cohérente et indivisible. La liturgie du Samedi saint le rappelle solennellement : « *O certe necessarium Ad e peccatum, quod Christi morte deletum est ; O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem* ». (  péché d'Adam nécessaire

²⁷ Jean Delumeau, *Le péché et la peur*, Fayard, 1983.

assurément qui a été effacé par la mort du Christ ; Ô heureuse faute qui nous a valu un tel et si grand rédempteur).

LE PÉCHÉ ORIGINEL AU CENTRE DE LA CULTURE OCCIDENTALE

Jusqu'au XVIII^e siècle le péché commis par le premier homme au Paradis Terrestre ne fut pratiquement pas mis en doute. Innombrables sont les écrits qui en témoignent.

Dans son *Epître aux Romains*, Saint Paul sera le premier à mettre fortement en relief le rôle fondamental d'Adam dans l'*économie du salut*. Il sera reconnu, de ce fait et à juste titre, comme le fondateur principal du Christianisme. Son discours est clair : c'est par l'homme que la mort et le péché sont entrés dans le monde ; c'est l'homme qui est l'initiateur de la perdition, tandis que le Christ est l'initiateur du salut (Rom 5, 12-21).

Par la suite, au II^e siècle, le péché de nos premiers parents intéressa bien sûr les écrivains chrétiens tels qu'Irénée, Tertullien, Origène... mais c'est surtout avec Saint Augustin, à la fin du IV^e siècle, qu'il devint un sujet majeur de préoccupation. On pense même que c'est l'Evêque d'Hippone qui fut le créateur, non du concept, mais de l'expression *Péché Originel*.

En effet, pour Saint Augustin dont l'influence fut considérable, voire fondamentale, sur toute la postérité des théologiens chrétiens jusqu'à une date récente, le système du Péché Originel se présente ainsi : « *Dans l'état premier de rectitude et de justice, Adam et Eve contrôlaient parfaitement toutes les aspirations de leur corps et notamment leurs désirs sexuels. Si le Paradis Terrestre ne s'était pas évanoui, les hommes auraient engendré des enfants sans aucune volupté. Nos premiers parents échappaient au trépas en mangeant les fruits de l'arbre de vie. Leur joie était perpétuelle et sans ombre. Ils jouissaient de Dieu, ils étaient bons, ils étaient habités par une charité ardente, une foi sincère, une conscience droite. Mais la désobéissance changea tout. Adam et Eve basculèrent de l'éternité dans le temps, de l'abondance dans la misère, de la stabilité dans l'angoisse. Ils ne furent pas seulement soumis à la souffrance et à la mort, mais ils perdirent cette subordination des passions à la volonté qui leur avait été octroyée par une grâce spéciale. Depuis lors l'homme est divisé, éparpillé, étranger à lui-même. Avec la faute inaugurale apparurent l'ignorance et la concupiscence, cette dernière se manifestant particulièrement dans l'effervescence sexuelle que la raison ne contrôle plus, au point que même un mariage légitime n'est que le bon usage d'une chose mauvaise. Nous héritons de cette ignorance et de cette concupiscence et cependant nous en sommes coupables [...] L'unité de la race humaine en Adam explique que la première faute soit aussi notre faute, une faute tellement énorme qu'elle aurait dû logiquement entraîner la justice divine à rejeter en enfer toute l'humanité pécheresse. Mais la Rédemption par Jésus-Christ a évité aux élus ce tragique destin* ».

Saint Augustin précise encore « *qu'il ne s'agit pas des péchés que nous commettons mais que l'état de péché, dans lequel nous nous trouvons, existe par naissance* ». Le Péché Originel est inévitable et universel comme la vie elle-même. D'où la nécessité absolue du baptême en vue d'une régénération qui permet d'échapper aux supplices éternels.

Saint Thomas d'Aquin au XIII^e siècle reprend cette même doctrine tout en en atténuant un peu la sévérité. Avant la faute originelle, écrit-il : « *Adam vivait dans une harmonie de toutes ses facultés. Sa raison maîtrisait parfaitement ses appétits sensibles lesquels ne s'exerçaient que sur ordre de sa volonté. L'âme dominait le corps et le préservait de la dissolution par la mort et même des souffrances pouvant venir de l'extérieur. Cette harmonie était seulement conditionnée par son obéissance à la volonté de Dieu.* »

Pour Luther au XVI^e siècle et, à sa suite, pour les églises de la Réforme, le Péché Originel représente aussi une préoccupation majeure comme en témoigne la Confession d'Augsbourg

dans laquelle, immédiatement après la proclamation de la foi en la Trinité, on parle de péché et de vice héréditaires. « *Nous croyons, est-il écrit, que toute la lignée d'Adam est infectée de cette contagion, qu'est le Péché Originel... Nous croyons aussi que ce péché est vraiment vice et qu'il suffit pour condamner tout le genre humain, jusqu'aux petits-enfants dans le ventre de leur mère* ». »

En somme, pour Luther et les Réformés, la raison, cette *maudite putain*, a été viciée par la faute d'Adam qui a ouvert largement les écluses du péché ; la volonté des hommes est désormais entièrement captive. Comme le confirme officiellement le Concile de Trente, référence incontournable de la Sainte Tradition, il y a eu infestation de tous : « *le Péché Originel est transmis avec la nature humaine par propagation et non imitation* ».

Au XVII^e siècle la Chute Originelle est de toute évidence à la base de la réflexion religieuse, notamment avec Pascal qui en fait le fondement de toute la misère humaine et qui affirme même, à la suite de Saint Augustin, que l'ignorance du mal, issue de la première faute, n'excuse pas ce mal. En considérant le dogme de la culpabilité héréditaire et le sort particulièrement drama-tique réservé aux enfants morts sans baptême, sujet qui hanta la plupart des théologiens, Pascal se dit, certes, tout à fait scandalisé. Il n'hésite pas à écrire dans ses *Pensées* : « *Il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, étaient incapables d'y participer.* » Cependant, malgré ce qui lui apparaît être une injustice flagrante, il ajoute : « *sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes* ».

Bossuet, quant à lui, ne nourrit aucun doute sur le sujet. À la question qu'il se pose : « *O Seigneur ! pourquoi répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître ? À qui a-t-il fait du tort ? Quel est son crime ?* », il donne cette réponse simple et assurée : « *Il est enfant d'Adam, voilà son crime* ».

Malebranche, à la même époque, justifie aussi par cette doctrine la théorie cartésienne des *animaux-machines* : « *Si les animaux avaient une sensibilité, il arriverait que, sous un Dieu infiniment juste et tout-puissant, une créature innocente souffrirait de la douleur qui est la punition de quelque péché. Les bêtes n'ont pas péché donc elles crient sans douleur* ».

Pour Robert Burton, « *le Péché Originel a transformé l'homme, miracle de la nature, en un être misérable soumis à la maladie, au malheur, à la peur et à la mort* » et pour Robert de Salmonet, « *la désobéissance d'Adam a mis le désordre et la mort dans le monde... c'est depuis cette révolte que les hommes sont devenus comme des loups qui se mangent les uns les autres* ».

Parallèlement aux théologiens et aux clercs pour qui le péché, compte tenu de son rôle dans le Christianisme, a représenté un thème favori depuis les premiers siècles, un très grand nombre d'écrivains, d'auteurs dramatiques mais aussi d'artistes : peintres, maîtres verriers, sculpteurs... se sont exprimés sur le thème de la désobéissance de nos premiers parents. Nos églises en font toujours foi. Il en fut ainsi tout au long du Moyen âge mais plus particulièrement encore au cours des XVI^e et XVII^e siècles.

Face aux malheurs de l'humanité, et alors que l'univers relève d'un dieu bon et tout-puissant, la Faute originelle devait ainsi rester, jusqu'au milieu du XX^e siècle la référence majeure des chrétiens et plus généralement des Occidentaux. Comme l'écrit Delumeau, « *le Péché Originel était devenu pour une civilisation entière une sorte de "deus ex machina" utilisé à tout instant comme raison ultime et définitive de tout ce qui va mal dans notre univers. Le recours à cette explication constitue un fait historique de première importance* ».

Catastrophe inaugurale de l'humanité, culpabilité voire malédiction, péché historique... telle est apparue pendant longtemps, à tous les Occidentaux, la Faute Originelle.

LA CONTESTATION DU PÉCHÉ ORIGINEL et les dialectiques de sauvegarde du mythe

Pendant plus d'un millénaire et demi la seule contestation sérieuse du Péché Originel fut celle de Pélage, au V^e siècle. Pour ce théologien britannique, l'homme, par son intelligence et son libre arbitre, est responsable de ses péchés mais il est néanmoins capable de ne pas pécher (*posse non peccare*), voire capable d'accéder à la perfection et à la sainteté. Parallèlement, Pélage n'accepte pas que le Péché Originel soit transmis à la descendance d'Adam par l'union sexuelle : « *Si le péché est inné, il n'est pas volontaire ; s'il est volontaire, il n'est pas inné.* »

Pélage, attaqué par Saint Augustin et réfugié en Afrique du Nord, fut condamné par plusieurs conciles africains au début du V^e siècle et plus tard (en 431) par le concile d'Éphèse qui l'excommunia. La postérité de son mouvement fut de courte durée.

Il faut ensuite pratiquement attendre la fin du XVII^e siècle pour voir apparaître une certaine contestation.

C'est au nom de la raison que Charles Blount, dans son ouvrage *The Oracles of reason* paru en 1693, rejette la doctrine traditionnelle : « *une pilule, dit-il, qui ne lui a jamais passé le nœud de la gorge* ». Pour lui, personne ne peut raisonnablement croire que les guerres, les fléaux et les maladies doivent être imputés à Adam...

Kant, tout en restant fidèle, comme nous l'avons dit, à la doctrine chrétienne suivant laquelle l'homme est porteur d'un *mal radical*, refuse de voir dans un événement du passé la source de tous les maux. Il fait une nouvelle lecture de la Bible où il essaie de concilier perversité naturelle de l'homme et confiance dans le progrès. Pour lui la fin du séjour paradisiaque ne représente « *rien d'autre que le passage de l'état de primitivisme d'une création purement animale à celui d'humanité* ». Ce passage s'est accompagné de maux et même de vices « *totalemtent étrangers à l'état d'ignorance, et par conséquent d'innocence* ». La marche de l'humanité ne va pas du Bien au Mal, « *elle se déroule lentement vers le mieux, selon un progrès auquel chacun, dans sa partie et dans la mesure de ses forces, est lui-même appelé par la nature à contribuer* ».

Certes, il considère que la nature est l'œuvre de Dieu et qu'il y a bien eu Chute et, d'une certaine manière, Punition, mais la faute originelle ne doit pas être attribuée seulement à nos premiers parents. Car, précise-t-il, « *chacun d'entre nous, à la place d'Adam, se serait conduit exactement de la même manière dans les mêmes circonstances* ». Pour Kant, il n'y a lieu de regretter ni l'Âge d'Or qui allait de pair avec un état primitif de l'humanité, ni le Péché Originel qui a constitué au contraire une *felix culpa* source de progrès. Par ses propres facultés, sa raison, son intelligence et sa liberté, l'homme est capable de se construire un avenir digne et meilleur.

Il reste néanmoins que les écrits contestant la doctrine chrétienne du Péché Originel furent très peu nombreux. Renonciation des chrétiens à comprendre le mal alors que l'univers relève d'un Dieu bon et tout-Puissant, peur et docilité des théologiens soumis à une censure impitoyable jusqu'au milieu du XX^e siècle, ces deux facteurs ont manifestement joué un rôle notable dans ce phénomène d'indifférence du monde chrétien...

En fait, c'est essentiellement au milieu du XX^e siècle, dans la mouvance protestante, que la conception traditionnelle du péché originel est vraiment mise en cause. Apparaît alors pour la première fois, chez quelques rares auteurs, le terme de mythe. Parallèlement sont élaborées diverses tentatives pour sauvegarder le caractère divin du récit.

Bultmann²⁸, théologien protestant, dans son ouvrage *Nouveau Testament et Mythologie* fut un des premiers en 1941 à voir que l'ensemble de la révélation chrétienne est donné dans un cadre cosmologique qui doit être considéré comme mythique. Cette cosmologie est pour lui inacceptable, mais son raisonnement est le suivant : « *Le sens propre du mythe, écrit-il, n'est pas de donner une image objective du monde. Ce qui s'exprime en lui c'est la manière dont l'homme se comprend lui-même dans son monde [...] Il ne faut pas chercher quel est le contenu objectif des symboles, mais quelle conception de l'existence s'y affirme.* »

Ricœur²⁹, autre écrivain protestant, parle lui aussi de mythe adamique à propos du Péché Originel. « *Ce récit, écrit-il, a une puissance symbolique extraordinaire, parce qu'il condense dans un archétype de l'homme tout ce qui est éprouvé de façon fugitive et confessé de façon allusive par le croyant ; loin que cette histoire explique quoi que ce soit - sous peine de n'être qu'un mythe étiologique comparable à toutes les fables des peuples - elle exprime, par le moyen d'une création plastique le fond inexprimé - et inexprimable en langage direct et clair - de l'expérience humaine. On peut donc bien dire que le récit de la chute est mythique, mais on manque son sens si l'on s'en tient là ; il ne suffit pas d'exclure le mythe de l'histoire, il faut en dégager la vérité qui n'est pas historique... Ce n'est pas le mythe comme tel qui est parole de Dieu, car son sens premier pouvait être tout à fait différent ; c'est son pouvoir révélant concernant la condition humaine dans son ensemble qui constitue son sens révélé. Quelque chose est découvert, décodé, qui sans le mythe serait resté couvert, celé.* »

Et il ajoute : « *On ne dira jamais assez le mal qu'a fait à la chrétienté l'interprétation littérale, il faudrait dire "historiciste", du mythe adamique ; elle l'a enfoncé dans la profession d'une histoire absurde et dans des spéculations pseudo rationnelles sur la transmission quasi biologique d'une culpabilité quasi juridique de la faute d'un autre homme, repoussé dans la nuit des temps, quelque part entre le pithécanthrope et l'homme de Néanderthal. Du même coup, le trésor caché dans le symbole adamique a été dilapidé ; l'esprit fort, l'homme raisonnable, de Pélagé à Kant, Feuerbach, Marx ou Nietzsche, aura toujours raison contre la mythologie ; alors que le symbole donnera toujours à penser par-delà toute critique réductrice.* ».

Pour ces théologiens protestants, le récit du péché originel est bien un mythe, une légende, mais une légende symbolique. C'est le symbole qui est parole de Dieu.

La contestation dans le Catholicisme.

Dans la mouvance catholique, la contestation du péché originel va débiter essentiellement avec Teilhard de Chardin dans sa préoccupation obstinée de réconcilier la science et la foi. Après avoir remarqué³⁰ « *qu'il n'y avait pas le moindre vestige à l'horizon, pas la moindre cicatrice, indiquant les ruines d'un âge d'or ou notre amputation d'un monde meilleur* », il écrit : « *La faute par excellence n'est pas à rechercher en arrière, commise par une humanité bégayante mais plutôt à prévoir en avant, au jour où l'Humanité, enfin pleinement consciente de ses forces, se divisera en deux camps : pour ou contre Dieu. Pour sauver la vue chrétienne du Christ Rédempteur, il faut, c'est clair, que nous maintenions le Péché Originel aussi vaste que le Monde (sans cela le Christ n'ayant sauvé qu'une partie du monde ne serait pas*

²⁸ *Jésus – mythologie et démythologisation*, Seuil, 1968

²⁹ *Le conflit des interprétations, Essais d'herméneutique*, Seuil, 1969.

³⁰ *Op. cit.*

vraiment le Centre de tout [...] Création, Chute, Incarnation, Rédemption, ces grands événements universels cessent de nous apparaître comme des accidents instantanés disséminés au cours du temps (perspective enfantine, qui est un perpétuel scandale pour notre expérience et notre raison) : ils deviennent, tous les quatre, co-extensifs à la durée, et à la totalité du Monde ».

Cette conception originale dans laquelle les événements fondateurs de la religion chrétienne, Chute et Rédemption perdent leur caractère historique pour être mis au présent ou renvoyés dans le Futur, a bien entendu été rejetée par l'Église et son auteur interdit d'enseignement.

À l'époque actuelle, les contestataires catholiques reprennent généralement l'argumentation de Pélagé exposée plus haut ou insistent sur le caractère infantile du récit sans utiliser les termes tabous de mythe ou de légende.

Ainsi Gustave Martelet³¹, jésuite, écrit : « La dogmatique, celle de la création de l'homme, et du Péché Originel notamment, ne semble pas avoir compris dans son ensemble le défi que lui lance la science des origines de l'homme, du moins le grand public chrétien n'en a-t-il pas senti encore les effets. Cette quasi-surdité ou ce retard à intégrer ce qu'un enfant apprend désormais dès l'éveil scolaire de son intelligence ont eu des conséquences graves. Comment accorder du crédit à une religion qui véhicule des images qu'elle dit fondatrices et qui sont sans rapport avec ce que tout le monde connaît par ailleurs comme scientifiquement attesté ? »

Dubarle³² constate, lui, que « nous nous trouvons aujourd'hui devant une situation embarrassante. Le terme de "Péché Originel" est ressenti par beaucoup comme contradictoire. Au-delà d'une difficulté logique (le péché, qui suppose un acte de liberté, est contracté en vertu d'un acte d'autrui), il y a une difficulté théologique (Dieu, la souveraine Justice, imputant à des innocents le péché d'un autre ». Il ajoute : « Pourra-t-on débarrasser le "Péché Originel" de l'impression fâcheuse, de la répugnance instinctive que le mot inspire assez largement à bon nombre d'auditeurs ? » Dubarle en appelle à « une nouvelle formulation doctrinale ».

Et Bernard Lauret de renchérir : « Comment un péché, qui par définition est l'acte d'un individu, peut-il être hérité ? »

Quant aux Évêques de France, dans un ouvrage collectif de 1978 où « l'Histoire et le Péché » sont abordés, ils se posent la question : « D'où vient donc cette "sombre fatalité" qui semble projeter les humains vers le pire ? » Et de répondre : « Ce virus du péché, qui s'attache à la conscience comme une tare de naissance, colle à la peau ; la Bible en assigne l'origine à l'histoire du premier couple, Adam et Eve. Derrière le texte de la Genèse qui est un texte symbolique, il convient de reconnaître cette vérité toute simple : dès sa création, la liberté de l'homme s'est dépravée dans le mal. Tout homme naît dans une situation de péché [...]. Cette blessure (à l'intérieur de l'homme) la foi l'identifie à une situation de péché en relation avec une rupture initiale de l'homme avec Dieu. C'est cette rupture initiale que la tradition de l'Eglise désigne sous le nom de Péché Originel, ensuite de quoi tous les hommes naissent dans l'état de pécheurs ».

Les évêques, s'autorisant du concept de genre littéraire créé par Pie XII en 1943 pour parler d'un récit non-historique porteur de la Révélation divine à des populations encore dans l'enfance, parlent donc de récit symbolique.

³¹ Livre réponse à un scandale, La faute originelle, Cerf, 1986.

³² Le péché originel, Seuil, 1983.

Quant au Magistère romain, il n'a cessé de rappeler le caractère immuable de la doctrine de l'Église, en référence aux décisions définitives du Concile de Trente. Paul VI, par exemple, en 1968, écrit : « *La doctrine du Péché Originel, soit par son existence et son universalisme, soit par son caractère de vrai péché même dans les descendants d'Adam, avec ses tristes conséquences pour l'âme et pour le corps, est une vérité révélée par Dieu* ».

Donnée historique capitale : ce n'est pas sur des événements ou des personnages symboliques que les chrétiens et les théologiens ont édifié le Christianisme mais sur des personnages et des événements considérés par eux comme réels, authentiques, sérieux, historiques.

Il y aurait imposture manifeste à parler d'une doctrine philosophique sans tenir compte de la pensée de ses créateurs et de ses adeptes... C'est dire que seule l'interprétation simple et littérale des récits bibliques suivie pendant près de vingt siècles, notamment celle du péché originel, permet de rendre compte loyalement du Christianisme tel qu'il a été pensé et édifié par le Magistère romain, les théologiens catholiques et les fidèles. Parallèlement, elle seule permet de conserver à la doctrine la cohérence résultant d'une interprétation univoque.

Dans toutes les sciences profanes, notamment en philosophie et en histoire, une des perspectives fondamentales de la recherche est de faire revivre le plus fidèlement possible le passé et de retrouver, par delà les siècles et les scories accumulées, la pensée réelle des inventeurs. Or, en ce qui concerne le Catholicisme, le problème est tout différent voire inverse puisque la *vérité* est parfaitement connue : elle a été définie de façon précise après avoir été distinguée et séparée de toutes les autres interprétations considérées de façon irrévocable comme des erreurs ou des hérésies. Ainsi sont nées au cours des siècles et jusqu'à nos jours les multiples Églises et Communautés chrétiennes se réclamant de Jésus de Nazareth.

Quoi qu'il en soit, les récits bibliques de la Création, du Paradis terrestre et du Péché originel sont considérés aujourd'hui par la fraction instruite des chrétiens, non plus comme rapportant des faits réels, mais comme des récits symboliques susceptibles de diverses interprétations. Or, le mythe classique n'est-il pas justement un récit symbolique ?

Nous reviendrons plus loin sur l'interprétation symbolique des « événements » relatifs au monde surnaturel. Nous verrons que cette entreprise qui vise à rationaliser, à moraliser, à crédibiliser ces « événements » signe par elle-même le caractère mythique de ceux-ci.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE CONTENU DES MYTHES HÉBREUX (ou JUDÉO-CHRÉTIENS) DES ORIGINES

LA « LETTRE » ET LES « VALEURS »

Les mythes de la Création, du Paradis Terrestre, du Péché Originel ont, pendant deux millénaires, imprégné de façon constante les esprits en Occident comme dans tout le monde musulman. Par la multiplicité des interprétations auxquelles ils donnent lieu et, partant, par leurs implications culturelles, ils nous apparaissent d'une étonnante richesse.

LA « LETTRE » DES MYTHES

En distinguant ce qui appartient au **créateur** et au **cr  **, on peut dire schématiquement ceci :

- le Créateur :

- . il est incréé, unique, transcendant, tout-puissant et indépendant du Cosmos,
- . c'est Yahvé, le dieu personnel de la tribu des Hébreux,
- . il est anthropomorphe. Il ressemble à l'Homme : c'est une *personne* qui parle, qui se promène, qui respire, qui se met en colère, qui châtie, qui est dans le temps et l'histoire,
- . sa parole est créatrice.

- le Créé :

- . il (le monde entier) a eu un commencement (au début du temps),
- . il ne représente pas une *partie de Dieu*, il n'est pas *divin*,
- . il n'est pas engendré par Dieu, il ne lui est pas *consubstantiel*. Entre le monde et Dieu, le rapport n'est pas d'identité ou d'émanation : il y a discontinuité,
- . il est néanmoins dépendant vis-à-vis de Dieu. Un rapport de causalité existe et sa dépendance est double : elle est relative à l'existence et à l'obéissance,
- . il n'ajoute rien à Dieu,
- . il a été créé *ex nihilo* : il s'agit d'une *vraie* création,
- . il a été créé parfait,
- . l'Homme est th omorphe : il est créé à *l'image de Dieu*,
- . l'Homme est *  part* dans le monde : il domine la nature ; la terre est le centre de l'univers,
- . la Femme *vient* de l'Homme et est faite pour lui (d'après le second récit de la *Genèse*),
- . l'Homme, de par sa faute, porte la responsabilité des imperfections du monde et notamment de sa mort.

- il y a deux Mondes en relation entre eux :

- . le Monde *surnaturel*, monde de l'invisible, objet de la Révélation laquelle s'inscrit dans une histoire,
- . le Monde *de la nature*, monde du visible.

LES « VALEURS » INDUITES
par le Judaïsme et le Christianisme
à partir de la « lettre » des récits bibliques

Revenons à quelques-unes des données littérales précédentes pour apprécier les valeurs induites à la lumière des autres textes bibliques et des traditions religieuses, distinguant ainsi l'apport respectif du Judaïsme et du Christianisme.

(Rappelons qu'à cette notion de « valeur » n'est attribué a priori ni un sens positif, ni un sens négatif).

Le Dieu unique et transcendant

Le récit de la *Genèse* n'exclut pas de façon absolue les autres dieux mais, pour les Hébreux, leur dieu propre est le seul qui doit compter. « *Moi, Yahvé, ton Dieu* » lit-on à de nombreuses reprises. Yahvé conclut avec son peuple une Alliance aux termes de laquelle il s'engage à lui remettre la Terre Promise et à le protéger de ses ennemis ; de leur côté, les Israélites devront l'adorer comme leur Dieu. Plus tard, sous l'influence des prophètes tels qu'Amos et Jérémie, un nouveau pas sera franchi : Yahvé est alors considéré, non plus comme le dieu de la tribu, mais comme le seul, le vrai dieu, le Dieu de l'Univers. Toutes les autres divinités sont considérées comme des *tromperies*, des démons ou des idoles méprisables. Le *Deutéronome* (32, 17) précisera : « *C'est Yahvé qui est Dieu ; hormis Lui, il n'y en a pas d'autre* ».

Pour Bottéro³³, la transcendance de Dieu « *représente dans le domaine métaphysique, une des plus hautes conquêtes de l'esprit humain et, dans le domaine religieux, un approfondissement important.* » Et Renan³⁴, de son côté, pose cette interrogation : « *Qui osera dire qu'en révélant l'unité divine et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité ?* »

Cette conception hébraïque d'un Dieu considéré comme véritable et universel dans un monde judéocentré aura, bien entendu, des conséquences culturelles incalculables. Fort d'une confiance absolue en lui-même, le peuple inventeur s'attribue un honneur suprême, celui d'être un peuple qui n'est pas comme les autres³⁵, *Peuple choisi* à qui Dieu attribue la *Terre Promise*. Cet honneur inouï consacré et jaloué par le Christianisme, cette conviction inébranlable d'être le dépositaire d'une Révélation unique, contribueront à engendrer au XX^e siècle et le mouvement sioniste et la création d'un état spécifiquement juif, l'État d'Israël.

Cette notion d'unicité divine aura d'autres implications malheureuses : elle sera volontiers le fondement de la Vérité, de l'unique Vérité et, à ce titre, source d'intolérance, voire de fanatisme.

« *Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi* » dit Yahvé aux Hébreux (Ex XX, 3). Et à ce dieu exclusif s'adresseront les supplications et prières de son peuple : « *Dieu ! si tu voulais massacrer l'infidèle ! Hommes sanguinaires, éloignez-vous de moi... Seigneur, comment ne pas haïr ceux qui te combattent ? Je les hais d'une haine parfaite, ils sont devenus mes propres ennemis* (Ps 139, 19-22). « *Par ta fidélité tu extermineras mes ennemis et tu feras périr tous mes adversaires, car je suis ton serviteur* » (Psaume 143, 12).

Le *Deutéronome* précise le sort qu'il convient de réserver aux idolâtres : *Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils ou ta fille ou la femme que tu serres contre ton cœur, ou ton prochain qui est comme toi-même, vient en cachette te faire cette proposition : « Allons servir d'autres dieux » - ces dieux que ni toi ni ton père vous ne connaissez, parmi les dieux des peuples*

³³ *Naissance de Dieu. La bible et l'historien*, Gallimard, 1986.

³⁴ « *Études d'histoire religieuse* » in *Judaïsme et Christianisme*, Copernic, 1977.

³⁵ Jérôme et Jean Tharaud, *L'an prochain à Jérusalem*, Plon, 1924.

proches ou lointains qui vous entourent d'un bout à l'autre du pays - tu n'accepteras pas, tu ne l'écouteras pas, tu ne t'attendras pas sur lui, tu n'auras pas pitié, tu ne le défendras pas ; au contraire, tu dois absolument le tuer. Ta main sera la première pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple suivra ; tu le lapideras, et il mourra pour avoir cherché à t'entraîner loin du Seigneur ton Dieu. (Deut. 13, 7-11)

Par la suite, l'Évangile relaiera cet enseignement. Saint Mathieu met dans la bouche de Jésus cette phrase qui sous-tendra la pensée de tous les systèmes totalitaires : *Qui n'est pas avec moi est contre moi. (Mat 12, 30)*

Saint Paul, de son côté, parle dans sa *Lettre aux Romains* des païens et des juifs qui sont l'objet de la colère de Dieu.

« *L'intolérance des peuples sémitiques, écrit Renan³⁶, est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. Les peuples indo-européens, avant leur conversion aux idées sémitiques (juives, chrétiennes ou musulmanes), n'ayant jamais pris leur religion comme la vérité absolue mais comme une sorte d'héritage de famille ou de caste, devaient rester étrangers à l'intolérance et au prosélytisme... Les Sémites au contraire, aspirant à réaliser un culte indépendant des provinces et des pays, devaient déclarer mauvaises toutes les religions différentes de la leur. »*

Revel³⁷ précise les propos précédents : « *Ce qui fit des chrétiens les ennemis subversifs de la culture antique, écrit-il, ce ne fut ni leur monothéisme, car Épictète, Marc-Aurèle, Plutarque, Plotin étaient aussi monothéistes, ni que leur dieu fut différent de tant d'autres, car à Rome on acceptait tous les dieux avec une indifférence empressée, ce fut leur prétention de détenir le seul dieu. »*

Par ailleurs la notion de transcendance divine va de pair avec une distinction radicale entre Dieu et l'Univers. Dans cette perspective, en effet, le monde non engendré par Dieu ne lui est pas consubstantiel. Bien des livres de la Bible reprendront cette donnée, notamment le livre de Job où Dieu rappelle avec insistance son œuvre dans la création et la marche du monde. Quant à l'homme, ne participant pas non plus à la substance de Dieu, seule une grâce et l'obéissance aux commandements lui assureront l'immortalité. Une telle donnée, où Dieu est l'Absolu, constitue l'élément de base du dualisme chrétien sur lequel nous reviendrons.

Comme on le voit, ce monothéisme juif n'est pas, comme chez les Grecs, le fruit d'une réflexion philosophique cherchant à comprendre le monde et arrivant à concevoir un principe unique. Il s'agit ici, non d'une spéculation intellectuelle, d'une conquête de la raison abstraite, mais de la Révélation d'un Être transcendant à un peuple précis qui, en retour, sera dépendant de cet Être et lui devra obéissance. C'est dire avec Bultmann³⁸ que le Judaïsme n'a pas, comme la pensée grecque, de *théologie* au sens strict du terme, terme qui, avons-nous dit par ailleurs, suppose raisonnement et non révélation. Ouakin³⁹ professe la même opinion : « *Si nous pensons que Dieu est ceci, dit-il, ou disons que Dieu est cela, on crée une idéologie de Dieu, une théologie qui énonce LA vérité de ce qu'il faut penser et dire sur Dieu. On aboutit tout simplement à la mort de Dieu »*. Si Dieu n'est pas infini, c'est une idole figée.

Quant au Christianisme, bien que pourvu initialement de la même révélation que le Judaïsme, il va s'en écarter profondément sous l'influence de la pensée grecque. Sa *théologie* sera à la fois complexe et précise comme nous le verrons plus loin. Tout à l'opposé du Judaïsme, il va être, en effet, la religion de l'interprétation de Dieu et plus particulièrement de l'interprétation du Dieu incarné en la personne de Jésus.

³⁶ *Op. cit.*

³⁷ *Op. cit.*

³⁸ *Jésus ; mythologie et démythologisation*, Seuil, 1968.

³⁹ *La plus belle histoire de Dieu*, Seuil, 1997.

Le Dieu tout-puissant

Il est Créateur de tout ce qui existe, tant des œuvres matérielles admirables que des idées sublimes, idées qui avec le temps seront rassemblées dans l'expression *la divine Sagesse*. C'est l'Existant absolu, Principe universel de toutes choses.

Cette notion de *toute-puissance* apportée par le mythe de la *Genèse* et que le Catholicisme a reprise au début de son Credo (*Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant*) est une notion fondamentale dans les théologies juive et chrétienne. En impliquant que *tout pouvoir vient de Dieu* ses conséquences théologiques, culturelles et politiques, seront multiples.

Dans l'histoire juive, le Sanhédrin autour du Grand Prêtre cumulait ainsi les pouvoirs religieux et politique. En ce qui concerne l'Église, ses tentatives de théocratie à travers nombre d'institutions, sa volonté de domination sur les Empereurs et les Rois chrétiens « sacrés » par elle, procéderont de la même conception : le pouvoir absolu de Dieu (*plenitudo potestas*). Conséquence logique, la démocratie, où le pouvoir ne vient pas d'en-haut mais d'en-bas, ne saurait être un type de gouvernement conforme au donné biblique : elle ne sera acceptée pleinement par l'Église qu'au cours du XX^e siècle.

On peut noter à ce propos, que la tentation de puissance qui a marqué particulièrement le Christianisme romain, et qui justifiera tour à tour conservatisme ou instauration d'un nouvel ordre social, provient directement du mythe de la Création et non de l'enseignement de Jésus. Jésus s'est nettement refusé à exercer tout pouvoir malgré le désir des foules qui le suivaient et les espérances des disciples qui, tout au moins au départ et comme le rapporte l'*Évangile*, pensaient bien recueillir, quelques bénéfices en le suivant. *Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de lui et lui disent : « Maître, nous voudrions que tu fasses pour nous ce que nous allons te demander. »* Il leur dit : « *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* » Ils lui dirent : « *Accorde-nous de siéger dans ta gloire, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche.* » (Mc 10, 35-37) Et les mêmes, devant le refus des habitants d'un village de Samarie de recevoir leur petite troupe, n'hésitent pas à demander à Jésus : *Seigneur, veux-tu que nous ordonnions que le feu tombe du ciel et les consume ?*

S'il est probable que Jésus, comme tout individu s'estimant initiateur, ait pu espérer que la petite communauté qu'il avait réunie lui survive, il est manifeste qu'il n'avait prévu aucune organisation susceptible de prolonger son action. On sait que l'Église en tant qu'institution ne relève pas de lui mais de quelques disciples fondateurs. Comme en témoignent de nombreuses lettres de Saint Paul, tous attendaient le retour du Christ et la fin des temps mais, pour reprendre les mots de Loisy, « *c'est l'Église qui est venue* ».

D'une manière générale, on peut considérer surtout que cette donnée de *toute-puissance* divine engage un rapport de forces entre Dieu et l'Homme, cet Homme pourvu d'un pouvoir qui ne cesse de croître. Pour Hans Jonas, dans *Le concept de Dieu après Auschwitz*⁴⁰, c'est même une notion contradictoire, voire dépourvue de sens. « *La puissance absolue, totale, écrit-il, signifie une puissance qui n'est limitée par rien, pas même par l'existence de quelque chose d'autre. Car la simple existence d'un tel autre représenterait déjà une limitation [...] La « puissance » est un concept relationnel qui exige une relation à plusieurs pôles [...] Existence veut dire résistance, et donc force contraire. De même qu'en physique la force sans résistance, donc sans contre-force, demeure vide, de même en métaphysique la puissance sans contre-puissance...* »

Cette même conception se retrouve chez le protestant Paul Ricœur⁴¹ : « *Avec des théologiens appartenant à des confessions chrétiennes différentes, écrit-il, je pense que, s'il y a une catégorie à abandonner, c'est bien celle de la toute-puissance, dans la mesure où elle n'est pas une catégorie purement religieuse mais, dirais-je, théologico-politique [...] on s'est*

⁴⁰ Payot/Rivages, 1984.

⁴¹ *La nature et la règle*, Odile Jacob, 1998.

servi de cette image de la divinité pour justifier le pouvoir politique. Le religieux sert alors à faire peur aux gens. L'enfer est au bout de cette menace ».

Le problème du mal est en effet la pierre d'achoppement sur laquelle vient buter inexorablement la théologie des religions monothéistes dans une contradiction insurmontable : Dieu, le Bien absolu ne saurait inclure le Mal, ce Mal qui pourtant représente une partie notable du monde. L'homme révolté se donnera pour mission prioritaire de le réduire en modifiant l'œuvre divine : face aux tares héréditaires, aux maladies, à la souffrance, il inventera la médecine ; face aux inégalités de toutes sortes, il inventera le droit et la solidarité...

Par ailleurs, on peut ajouter que les deux notions de Transcendance et de Puissance, qui sont essentielles dans le Judaïsme et le Christianisme, sont bien entendu au cœur même de la conception théocentrique du phénomène religieux, conception selon laquelle la religion est dépendance d'un divin qui se révèle spontanément aux hommes et qui, dans sa simplicité naïve (une histoire, une origine...), restera unique en Occident jusqu'au XVIII^e siècle et ses Lumières.

Le Dieu anthropomorphe

Cette donnée propre à toute mythologie et qui résulte déjà d'une évolution (des dieux *animaux*, comme chez les Égyptiens ou *végétaux* ont pu précéder les dieux *humains*) est très présente dans les mythes de la Genèse où Dieu revêt une forme et éprouve des sentiments divers : colère, satisfaction, jalousie, compassion. Même dans Esaïe Yahvé est toujours vu sous une forme personnelle : *L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé. Sa traîne remplissait le Temple. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui.* Néanmoins, le Judaïsme (comme plus tard l'Islam) s'orientera assez rapidement vers une notion plus spirituelle en refusant toute représentation sensible de Dieu. Les textes hébreux dans leur ensemble invitent nettement à ne pas imaginer Dieu, à ne pas Le représenter, à ne pas Le réduire à une forme. Il suffit de savoir qu'Il existe. Hors du temps et de l'espace, il est l'Incomparable, l'Innommable, l'Ineffable, le Non-représentable. C'est YHWH (d'après ce mot sans voyelles qui ne peut être que regardé), ou bien celui que l'on nomme par des périphrases : les Nuées, le Ciel...

Quant au Christianisme, il intégrera bien la spiritualisation divine avec Dieu le Saint-Esprit, mais il réintroduira parallèlement des éléments très anthropomorphiques et de sens opposé avec le mythe de la Rédemption. La première personne est vue comme un Père, père commun à tous les hommes ; la deuxième Personne, le Fils, est en même temps un homme véritable faisant irruption dans le monde des humains. Parallèlement, l'art chrétien sera particulièrement riche en représentations de Dieu.

La représentation de Dieu à la mesure humaine peut généralement être considérée comme une donnée très archaïque mais on peut ajouter néanmoins que cette opération permet l'établissement entre les deux mondes d'une communication qui sans elle n'existerait pas. Pour le croyant, cette communication revêt un attrait certain, comme nous le verrons dans le Christianisme romain.

La création « ex nihilo »

Bottéro⁴² fait remarquer que cette idée, qui suppose le néant primordial, est plus spécifiquement chrétienne qu'hébraïque. D'une part, elle ne se trouve pas strictement dans le récit biblique où Dieu ne fait qu'organiser le Chaos initial ; d'autre part on la rencontre

⁴² *Op. cit.*

essentiellement dans le 2^{ème} Livre des Macchabées, livre qui ne figure que dans le canon chrétien : « *Je t'en conjure, mon enfant, regarde le Ciel et la Terre et vois tout ce qui est en eux, et sache que Dieu les a faits de rien et que la race des hommes est faite de la même manière* » (II Mac 7, 28). Le livre en question, composé en grec à la fin du II^e siècle avant notre ère, est considéré par les juifs comme un apocryphe.

Il faut remarquer que cette notion de création nous transporte bien entendu hors de la science, mais aussi, nous dit Heidegger, hors du champ de la philosophie. Pour Fichte, c'est même « *l'erreur fondamentale absolue de toute fausse métaphysique* ». En effet, la raison ne peut concevoir une *création* mais seulement une *transformation*. La *création* au sens strict ne peut être que du domaine de la religion, de la théologie, et plus précisément de la mythologie.

La création *ex nihilo* représente également un élément établissant la discontinuité radicale entre Dieu et le Monde et introduisant donc le dualisme.

La parole créatrice

Ce concept tiré du document sacerdotal de la *Genèse* mais banal dans l'histoire des religions fut sans doute inspiré aux Hébreux par les peuples voisins. On le rencontre à la fois dans les écrits de Babylone et dans ceux de l'Égypte, où le dieu Ptah « *crée par son cœur et sa langue* ». Le Christianisme reprendra lui aussi cette idée et l'amplifiera encore dans sa théologie du *logos* héritée avant tout des philosophes grecs. « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu* » dit le début de l'*Évangile de Saint Jean*. Dans le Christianisme, Jésus-Christ est le *logos* engendré et non créé. Il est consubstantiel à Dieu.

Le monde est « bon »

Aux yeux des juifs et des chrétiens, le monde créé par Yahvé est « bon ». « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon* » dit le récit de la *Genèse*. Les imperfections du monde ne relèvent pas de l'acte créateur. En effet, l'homme sorti des mains de Yahvé ne connaissait à l'origine que le Bien. Dieu n'aurait pas été lui-même s'il n'avait pas tout créé excellent, parfait et irréprochable. Il restera néanmoins à trouver une explication devant le mal non imputable à Dieu. Pour le Judaïsme le plus évolué, tel qu'on le rencontre dans le livre de Job, aucune faute humaine ne l'explique : face au Mal une seule attitude est valable pour l'homme, c'est l'adoration et la contemplation de Dieu dans la magnificence de son œuvre créatrice. Il s'agit d'aimer Dieu pour rien, au-delà de tout intérêt et de toute rétribution. Pour le Christianisme, la cause du mal est le péché du premier homme, péché dont les conséquences seront transmises héréditairement. Cependant Dieu, dans sa bonté infinie, a prévu d'en atténuer les effets par un sacrifice rédempteur, celui de son propre Fils.

Le Dieu-masculin

Contrairement à la mythologie grecque où Gaïa est un exemple de déesse-mère, la mythologie juive n'a pas de divinité féminine. Il en est de même dans les mythologies chrétienne et musulmane qui en dérivent : Dieu est toujours vu dans les textes, les commentaires ou les riches représentations picturales de l'art chrétien, comme appartenant au sexe masculin. Il est hors de doute que cette donnée constitue un des fondements de la domination masculine diffuse imprégnant les civilisations issues de ces courants religieux monothéistes, domination qui va façonner à leur insu les esprits de celles qui la subissent ou s'insurgent contre elle (les femmes), comme de ceux qui l'exercent (les hommes).

Il faut considérer toutefois que le Christianisme a donné une place particulière à un personnage éminent hérité de l'Antiquité païenne, personnage qui contribue, dans son rôle de mère de Dieu, à atténuer les pesantes conséquences de cette andro-domination : Marie la Vierge Mère.

« Le ciel, la terre et tous leurs éléments furent achevés »
dit encore le texte de la *Genèse*

La Création est un processus du passé à l'aube du monde et du temps ; les plantes, les animaux, l'homme ont été créés d'emblée tels qu'ils sont. L'homme, quant à lui, a été placé à l'échelon supérieur de la création, gage de la primauté qui conditionnera son esprit conquérant et dominateur...

Certaines d'entre les données précédentes sont bien entendu en opposition avec les acquis scientifiques. Ce sont notamment :

- le monothéisme initial (par rapport au polythéisme avéré),
- le commencement du monde remontant d'après la Bible à quelque 4000 ans (au lieu de treize à quinze milliards d'années),
- la conception géocentrique de l'univers,
- les notions cosmologiques concernant les Astres, les Eaux, la Lumière...,
- la discontinuité entre la matière et la vie ainsi qu'entre les différentes formes de vie, données qui s'opposent à l'indiscutable Évolution.

À propos de l'Évolution on peut remarquer, dans la perspective de la doctrine chrétienne, que le raisonnement logique conduit à une impasse :

- ou bien on rejette le mythe et on s'en tient à la lettre du texte de la *Genèse*. Mais ceci va à l'encontre d'une donnée scientifique désormais acquise ;
- ou bien on se représente le mythe comme un moyen pédagogique utilisé par Dieu pour se révéler à des peuples primitifs suivant la conception chrétienne la plus moderne. Mais il reste alors que le passage obligé de l'animalité à l'humanité reste acceptable en ce qui concerne les corps mais non en ce qui concerne les esprits. Dans la perspective chrétienne, en effet, l'âme humaine, éternelle et indépendante du corps, ne saurait dériver d'un esprit *animal*. Comme le précise Jean-Paul II en 1996 dans son message à l'Académie des sciences pontificales : « *Si le corps humain tient son origine de la matière vivante qui lui préexiste, l'âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu* ».

D'autres données sont assez improbables ou contes-tables :

- le monogénisme (alors que le polygénisme, rejeté par le Christianisme comme contraire à la foi dans l'Encyclique *Humani generis* de 1950, est une hypothèse plausible) ;
- la linéarité et la limitation du temps supposant un commencement absolu et une fin absolue. Cette conception s'oppose à la conception du temps cyclique admise dans d'autres cultures et que les données scientifiques actuelles relatives à l'histoire de l'Univers n'infirment pas de façon absolue.

D'une manière générale, on peut dire aussi qu'une conception scientifique de l'univers peut plus facilement s'accommoder de l'immanence de Dieu, caractéristique du panthéisme, que de la transcendance du Dieu juif et du Dieu chrétien susceptibles d'intervenir par des miracles dans le déroulement des lois de la nature, lois initialement préconçues.

AUTRES « VALEURS » INDUITES à partir de la « lettre » des récits bibliques

La sévérité de Dieu

Dans la *Genèse*, Yahvé est manifestement un dieu jaloux de ses prérogatives et impitoyable. Chez les juifs, il restera longtemps le Dieu de la tribu des Hébreux, inspirant envers les ennemis de son peuple bien des actes cruels rapportés notamment dans le *Livre de Josué*. Il sera aussi le Maître sévère de Moïse mais, progressivement, il deviendra plus *humain*, au point de devenir l'Amant séducteur du *Livre de Jérémie* ou des *Psaumes*.

Jésus, lui, verra Dieu avant tout comme le Père miséricordieux que nous décrit la parabole de l'enfant prodigue (Lc 15, 11-33).

Quant au Christianisme, avec le mythe de la Rédemption, il portera deux valeurs à la fois complémentaires et opposées : la sévérité et la bonté de Dieu pour les hommes. La sévérité, car Dieu ne pardonne pas aux hommes le péché de leurs premiers parents et reste pour les chrétiens, jusqu'au milieu du XX^e siècle, un juge impitoyable devant le péché *mortel*. La bonté, car Dieu envoie son Fils unique comme rédempteur.

Nous reviendrons ultérieurement sur ces notions, d'autant plus que le Christianisme, en dehors de son mythe spécifique, héritera du message de Jésus, message qui interférera avec les valeurs issues du mythe.

L'existence d'un monde surnaturel

D'après les récits de la *Genèse*, un monde surnaturel double et anime le nôtre. Ce monde de l'invisible, résidence de Dieu et des Anges (personnages que l'on voit apparaître pour la première fois gardant l'entrée du Paradis Terrestre désormais interdit) n'est pas toutefois sans relation avec notre monde. Il y a entre eux une sorte de continuité. Cette donnée sera particulièrement explicitée dans le livre de Job où Dieu décrit longuement son intervention continue dans l'univers, sur le soleil et les étoiles, sur la lumière et les ténèbres, sur la pluie et la neige, sur les plantes et les animaux... La création est un acte unique au commencement du monde, mais elle n'est pas toutefois restée sans lendemain. Dieu continue d'intervenir sous une autre forme dans l'histoire des hommes soit directement, soit par l'intermédiaire de ses messagers.

Quant à la relation réciproque de la précédente, c'est-à-dire celle qui va de l'homme vers Dieu, elle sera toujours présente, avec les sacrifices et la prière comme moyens susceptibles d'agir dès maintenant sur ce monde. Ce type de relation de l'homme vers Dieu s'épanouira particulièrement dans le Christianisme en héritier fidèle du monde gréco-romain.

L'existence de ce monde surnaturel avec sa géographie et ses divers personnages sera, bien entendu, l'amorce de la doctrine de l'immortalité. Après n'avoir été que marginale dans le Judaïsme de l'ère pré-chrétienne, cette doctrine jouera, comme nous le verrons, un rôle capital dans le Christianisme.

La Rétribution des actes

La peine, la souffrance et les douleurs de l'enfantement pour la femme - le travail sur une nature hostile pour l'homme - le malheur, les calamités, l'inclination au mal et la mort pour tous - sont les conséquences du Péché Originel. Ils ne sauraient venir de Dieu. Ce sont là des châtements mérités par un acte contraire à la volonté de Yahvé. Réciproquement, un acte conforme à Sa volonté mérite récompense.

Malgré l'expérience commune qui infirmait souvent cette donnée, les juifs ont maintenu avec une persévérance remarquable les liens traditionnels entre la faute et le malheur, la sainteté et le bonheur, Dieu étant l'infinie Justice. Mais, dans l'opinion généralement répandue chez eux, la mort termine tout, ne laissant qu'une sorte de *fantôme* au séjour des Ombres, le

Shéol. Il s'ensuivra un intérêt particulier pour la vie terrestre et, parallèlement, pour les conditions de la réussite : travail, effort, instruction, culture...

Le Christianisme ne fera que partiellement sien cet héritage hébraïque. Il retiendra l'importance du travail. Il recherchera volontiers l'effort, voire les privations (car il exaltera particulièrement, à la suite du Rédempteur, la valeur du sacrifice). Il condamnera l'oisiveté mais dédaignera volontiers le monde d'ici-bas et notamment la science. Certaines de ces dispositions contribueront sans nul doute à une vraie réussite de l'Occident en même temps que d'autres représenteront un handicap notable. Il faut noter toutefois que ce handicap concernera peu les pays anglo-saxons influencés par la Réforme protestante.

La connaissance : une valeur existentielle

Cette idée suivant laquelle le péché a permis à l'homme d'acquérir la connaissance du Bien et du Mal se dégage avec force de l'interdiction faite par Dieu de manger du fruit de *l'Arbre de la science du Bien et du Mal*. Elle semble bien être spécifique à la *Genèse* : selon Mircea Eliade, on ne la retrouve dans aucun autre texte.

Il faut remarquer que cette dernière donnée, dont on devine d'emblée la force motrice culturelle, sera retenue essentiellement par le Judaïsme qui, dans sa fraction la plus instruite, la considérera toujours comme une donnée d'héritage particulièrement précieuse. La désobéissance d'Adam reste sans doute un péché, mais elle constitue parallèlement *une heureuse faute* qui a permis à l'homme d'avoir cette connaissance fondamentale d'ordre divin, voire d'accéder à toute connaissance, le séparant ainsi des êtres *de nature*, notamment des animaux. C'est alors que va vraiment commencer l'histoire de l'homme autonome et donc celle de la civilisation.

Les chrétiens, tout au moins les catholiques, ne retiendront guère cette idée qui aurait pu également découler de leur héritage gréco-romain. Pour les Grecs, le bonheur n'est-il pas le fruit du savoir qu'apporte l'éducation et l'étude ? À la suite de Saint Paul, et à l'encontre de nombreuses traditions religieuses orientales (Confucianisme, Hindouisme, Bouddhisme...) ils considéreront volontiers la connaissance comme étant une valeur *du monde* n'appelant que le mépris. Cette disposition d'esprit, où le croire a la primauté sur le savoir, les mettra souvent en position d'infériorité vis-à-vis des juifs quant à leur réussite dans *le siècle*. Ceci d'autant plus qu'ils ont traditionnellement interprété la désobéissance d'Adam comme une faute d'orgueil visant à dépasser sa condition naturelle et à se révolter contre l'ordre établi.

On peut remarquer aussi que la théologie juive avancée a souvent vu dans cet *arbre de la connaissance* l'image d'un monde où bien et mal sont intimement associés et non séparés de façon nette comme ils le sont dans la théologie chrétienne dominante, même si celle-ci reste en deçà du manichéisme. À ces interprétations issues du mythe, Nietzsche, professant que toute noble ou grande action se passe par-delà bien et mal, apportera plus tard un complément décisif.

Le Péché Originel : pilier du Christianisme

« Ô *Felix culpa*, heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur » chante la liturgie de Noël... Mais, cette *heureuse faute* n'a pas chez les chrétiens la même signification que chez les juifs : en dernière analyse elle constitue à elle seule la *valeur* inspiratrice de la religion chrétienne.

Dans les deux traditions juive et chrétienne, le Créateur Tout-Puissant ne saurait être responsable du mal dans le monde. Ce mal, notamment les tares héréditaires transmises par voie sexuelle, est la conséquence de la faute des premiers parents. À partir de cette donnée initiale commune divergent fondamentalement les interprétations. Pour le Christianisme, les hommes en tant que descendants d'Adam participent de la culpabilité de celui-ci : il y a en somme pour eux une culpabilité héréditaire à laquelle s'ajoutera plus tard, au cours de leur

vie, la culpabilité relative à leurs propres actes ; pour le Judaïsme au contraire, péché et culpabilité ne peuvent être autres que personnels. Certes, il est dit dans la *Genèse* que Yahvé se révèle « *comme un dieu jaloux qui punit la faute des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération* » (Ex. 20, 5) mais d'autres livres apportent un correctif important : « *Les pères ne seront pas mis à mort pour les fils ; les fils ne seront pas mis à mort pour leurs pères ; c'est à cause de son propre péché que chacun sera mis à mort* » (Deut. 24,16). « *Excellent conseiller et grand réalisateur, tu as les yeux sur la conduite de tout homme et tu rétribues chacun d'après sa conduite, d'après les fruits de ses actes* » (Jér. 32,19). Surtout après l'Exil à Babylone, la personnalisation de la peine, témoin de l'évolution de la conscience morale, est patente. Certes, le Christianisme ne négligera pas cette part de l'héritage judaïque mais cette donnée sera en quelque sorte voilée par la faute originelle, faute non personnelle qui pèse aussi sur les hommes et sur laquelle va s'édifier l'essentiel de sa doctrine.

Bien entendu, dans les deux traditions religieuses en question, persiste un débat insoluble : comment concilier l'infinie Justice de Dieu avec la tare héréditaire alors que, contrairement à d'autres récits mythologiques, ces traditions ne comportent aucun Principe primordial mauvais ?

Avec Saint Paul et Saint Augustin, les Pères de l'Église et toute la Tradition, le Christianisme, y compris la Réforme protestante, a fait ainsi du Péché Originel, source de la mort et du mal sous toutes ses formes, son fondement même. Par la faute d'Adam et d'Eve, l'humanité déchue est devenue une *masse de perdition*. C'est cette faute volontaire qui justifie et appelle le sacrifice d'un rédempteur.

On peut noter que le Péché Originel n'a guère influencé la théologie de l'Islam pourtant tributaire, comme le Christianisme, du récit biblique. Dans le Coran il est dit simplement qu'Adam s'est repenti de son péché et qu'après lui avoir pardonné Dieu « *l'a élu et l'a dirigé* » (Coran 20, 115).

Enfin, on peut ajouter, d'après les mythes de la *Genèse*, que la femme a une responsabilité particulière dans la faute originelle. La Tradition chrétienne accentuera souvent cette donnée, notamment avec l'auteur de la lettre à Timothée qui interdira aux femmes d'enseigner et de parler « *pendant l'instruction* ». Une certaine domination de l'homme sur la femme est ainsi justifiée, s'ajoutant à celle que suggère la création *seconde* et *accessoire* de la femme telle que nous la rapporte un des deux textes de la *Genèse*.

Au cours des derniers siècles, certaines des notions précédentes ont donné naissance à des oppositions extrêmement violentes entre scientifiques et gens d'Église déterminés à défendre une interprétation littérale des récits bibliques. Elles ont considérablement retardé et retardent toujours dans les esprits le progrès des connaissances. Un sondage ne nous dit-il pas que 44 % des habitants actuels des Etats-Unis n'ont pas encore mentalement intégré l'évolution des espèces et s'en tiennent toujours, quant à l'histoire de l'Homme et de la nature, au récit de la *Genèse*? Cependant, nous ne nous arrêterons pas à ce type de conséquences. Ces notions naïves sont plus ou moins communes à tous les peuples et témoignent simplement de *l'enfance* des hommes qui les ont émises, y ont adhéré ou y adhèrent encore. Et l'on peut penser qu'elles seront abandonnées avec le temps, très lentement, certes, mais de façon assez sûre... **Ce sont les conceptions de Dieu, du Paradis, du Péché Originel portées par le Christianisme et ses mythes propres avec les valeurs qu'elles engendrent qui nous retiendront avant tout. Leurs implications culturelles sont plus importantes. En opposition radicale avec les conceptions du Judaïsme, elles ont engendré la culture chrétienne laquelle va modeler profondément, pour le meilleur, pour le moins bon et parfois pour le pire, la pensée collective en Occident.**

DEUXIÈME PARTIE

LES MYTHES SPÉCIFIQUES DU CHRISTIANISME

CHAPITRE CINQUIÈME

LE MYTHE DE LA RÉDEMPTION dans les écrits du Nouveau Testament

Découlant du Péch^é Originel, le mythe fondateur du Christianisme édifié autour de la personne de Jésus comporte plusieurs événements :

- **la Conception miraculeuse**
- **la Résurrection et les apparitions de Jésus ressuscité**
- **l'Ascension et la Manifestation de Dieu-Esprit.**

Ces événements mythiques qui, dans les *Évangiles*, sont mêlés à des événements d'ordre historique (notamment à ceux qui concernent la mort de Jésus) sont relatés dans des documents dont les plus anciens (les épîtres de Saint Paul) ont été écrits aux alentours de l'année 50, soit quelque vingt ans après la mort de Jésus. *Les Évangiles de Saint Mathieu, Saint Marc et Saint Luc* datent du troisième quart du I^{er} siècle. Quant à l'*Évangile de Saint Jean*, il a été écrit à la fin de ce I^{er} siècle.

LA CONCEPTION MIRACULEUSE

Voici quelle fut l'origine de Jésus-Christ. Marie, sa mère, était accordée en mariage à Joseph ; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. Joseph, son époux, qui était un homme juste et ne voulait pas la diffamer publiquement, résolut de la répudier secrètement. Il avait formé ce projet, et voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint et elle enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » [...] À son réveil, Joseph fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus. (Mt 1, 18-24)

La conception miraculeuse correspond à l'*Annonciation* célébrée le 25 mars date à laquelle on attribuait traditionnellement la création du monde, création précédant de neuf mois celle du soleil au solstice d'hiver. Le 25 décembre sera ainsi retenu comme jour de naissance de l'enfant divin.

La naissance

Or, en ce temps-là, parut un édit de César Auguste pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque où Quirinus était gouverneur de Syrie.

Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa propre ville ; Joseph aussi monta de la ville de Nazareth en Galilée à la ville de David qui s'appelle Bethléem en Judée, parce qu'il était de la famille et de la descendance de David, pour se faire recenser faire inscrire avec Marie son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait accoucher arriva ; elle accoucha de son fils premier-né, l'emballota et le déposa dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle d'hôtes.

Il y avait dans le même pays des bergers qui vivaient aux champs et montaient la garde pendant la nuit auprès de leur troupeau. Un ange du Seigneur se présenta devant eux, la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière et ils furent saisis d'une grande crainte. L'ange

leur dit : «Soyez sans crainte, car voici, je viens vous annoncer une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur ; et voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmailloté enveloppé et couché dans une mangeoire. » Tout à coup il y eut avec l'ange l'armée céleste en masse qui chantait les louanges de Dieu et disait : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix pour les hommes ses bien-aimés. »

Or, quand les anges les eurent quittés pour le ciel, les bergers se dirent entre eux : « Allons donc jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils y allèrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après l'avoir vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers. [...] Puis les bergers s'en retournèrent, chantant la gloire et les louanges de Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, en accord avec ce qui leur avait été annoncé. (Lc 2, 1-20)

LA RÉSURRECTION

Après le shabbat, au commencement du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : l'Ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair, et son vêtement était blanc comme neige. Dans la crainte qu'ils en eurent, les gardes furent bouleversés et devinrent comme morts. Mais l'Ange prit la parole et dit aux femmes : « Soyez sans crainte, vous. Je sais que vous cherchez Jésus, le Crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité comme il l'avait dit ; venez voir l'endroit où il gisait. Puis, vite, allez dire à ses disciples : « Il est ressuscité des morts », et voici qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez. Voilà, je vous l'ai dit. Quittant vite le tombeau, avec crainte et grande joie, elle coururent porter la nouvelle à ses disciples. (Mt 28, 1-8)

Les apparitions de Jésus ressuscité

L'apparition aux Saintes femmes

Après que Marie de Magdala ait annoncé la résurrection de Jésus aux disciples... Voici que Jésus vint à leur rencontre et leur dit : « Je vous salue ». Elles s'approchèrent de lui et lui saisirent les pieds en se prosternant devant lui. Alors Jésus leur dit : « Soyez sans crainte. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront ». (Mat 28, 8-10)

C'est cette apparition à Marie Madeleine (dont Jésus, d'après l'Évangile de Saint Jean, avait chassé sept démons) qui, au matin de l'année 30 (ou 33) inaugure véritablement le Christianisme. Une source a jailli ce matin-là de la terre de Palestine... un petit ruisseau naît qui va se répandre en une multitude de rivières puis de fleuves lesquels atteindront presque un jour les extrémités de la terre.

L'apparition aux pèlerins d'Emmaüs

Et voici que ce même jour, deux d'entre eux se rendaient à un village du nom d'Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem. Ils parlaient entre eux de tous ces événements. Or, comme ils parlaient et discutaient ensemble, Jésus lui-même les rejoignit et fit route avec eux, mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître [...] Ils approchèrent du village où ils se rendaient, et lui fit mine d'aller plus loin. Ils le pressèrent en disant : Reste avec nous car le soir vient et la journée est avancée. Et il entra pour rester avec eux. Or, quand il se fut mis à table avec eux, une fois à table avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et

le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, puis il leur devint invisible. (Lc 24, 13-16 et 28-31)

L'apparition aux apôtres

Le soir de ce même jour qui était le premier de la semaine, alors que par crainte des Juifs, les portes de la maison où se trouvaient les disciples étaient verrouillées, Jésus vint, il se tint au milieu d'eux et il leur dit : « La paix soit à vous ». (Jn 20, 19) Effrayés et remplis de crainte, ils pensaient voir un esprit. Et il leur dit : « Quel est ce trouble et pourquoi ces objections s'élèvent-elles dans vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds : C'est bien moi. Touchez-moi, regardez ; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. » À ces mots, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme sous l'effet de la joie, ils restaient encore incrédules et comme ils s'étonnaient, il leur dit : « Avez-vous ici de quoi manger ? » Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé ; il le prit et mangea sous leurs yeux. (Lc 24, 37-43)

Entre le dimanche de Pâques et le jeudi de l'Ascension, soit pendant quarante jours, Jésus vit ainsi sur la terre une existence nouvelle, non pas avec ses disciples mais en se montrant à eux à diverses reprises. C'est en apparence un être semblable aux autres : il porte les marques de ses blessures, il parle, il monte dans une barque, il mange du poisson avec les siens. Toutefois il pénètre dans les maisons alors que les portes et les fenêtres sont fermées.

En dehors des récits évangéliques, un autre témoignage fondamental concernant la mort et la résurrection de Jésus est celui de Saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens. Compte tenu du rôle capital que Paul a joué dans la fondation du Christianisme, ce témoignage est particulièrement intéressant. Il rapporte aussi l'apparition du Christ à l'Apôtre, apparition qui se situe non pas entre la Résurrection et l'Ascension comme pour les autres disciples, mais après le retour de Jésus au Ciel. *Je vous rappelle, frères... ce que je vous ai transmis en premier lieu et que j'avais reçu moi-même : Christ est mort pour nos péchés. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour. Il est apparu à Céphas, puis aux douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. En tout dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton. (I Cor 15, 1-8)*

LE RETOUR AU CIEL - L'ASCENSION

Puis il emmena les apôtres jusque vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. Or, comme il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel. Eux, après s'être prosternés devant lui, retournèrent à Jérusalem pleins de joie, et ils étaient sans cesse dans le Temple à louer Dieu. (Lc 24, 50-53)

Les manifestations terrestres de Dieu le Saint-Esprit

Quand le jour de la Pentecôte arriva, les Apôtres se trouvaient réunis tous ensemble. Tout à coup survint du ciel un bruit comme celui d'un violent coup de vent : la maison où ils se tenaient en fut toute remplie ; alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partageaient et il s'en posa sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis d'Esprit-Saint et se mirent à parler en d'autres langues, comme l'Esprit leur donnait de s'exprimer. (Act 2, 1-4)

Tels sont les éléments mythiques fondamentaux relatifs à la personne de Jésus rapportés par le *Nouveau Testament*.

Pour la tradition chrétienne, devenue la tradition occidentale, l'ère chrétienne commence à la naissance de Jésus. Bien entendu, l'histoire du mythe chrétien inaugurée par la conception miraculeuse débute également avec cette même année. Mais il est évident que l'histoire du Christianisme ne débute qu'après la mort de Jésus et précisément à la Pâque de l'année 30 (ou 33). N'ayant été nullement influencé par le paganisme gréco-latin de voisinage, Jésus, même s'il a pu contester certaines interprétations de la Loi comme l'ont fait bien d'autres de ses coreligionnaires, est né et mort juif. Il ne fait pas partie de l'histoire chrétienne proprement dite mais de l'histoire juive dont il a été un des plus illustres représentants. Il a inspiré le Christianisme et son mythe ; il ne l'a pas fondé...

CHAPITRE SIXIÈME

LE MYTHE CHRÉTIEN DE LA RÉDEMPTION

Dans les consciences judaïque et gréco-latine qui ont modelé le Christianisme, le problème majeur est l'existence du Mal avec les deux interrogations fondamentales qui s'ensuivent : Quelles sont les causes de ce mal héréditaire ? Quels sont les moyens de le pallier ou, en d'autres termes, quelles sont les voies du salut ?

À la première question, le Christianisme a répondu sans ambiguïté : la faute originelle du premier couple humain

Quant à la seconde question, le Christianisme, à partir de sa double matrice culturelle, a apporté une réponse originale : la Rédemption par le sacrifice d'un Homme-Dieu.

Les deux réponses sont conjointes. Un lien originaire est créé entre le péché et le Rédempteur divin : plus que sur tout autre élément doctrinal, tel le monothéisme, c'est sur lui que se fonde la spécificité du Christianisme.

La notion de rédemption est assurément transmise par le Judaïsme. Elle est très présente dans cette tradition et concerne d'abord la restauration du royaume d'Israël grâce à la venue sur terre d'un Messie, homme parfait, envoyé de Dieu pour réparer ce dont les juifs étaient responsables par leur désobéissance : leur dispersion à travers le monde. La rédemption est le fruit d'une victoire obtenue avec l'aide de Dieu et méritée par la repentance.

Cette notion s'applique en fait à tous les malheurs du peuple juif et pas seulement à la diaspora, malheurs qui sont vus comme un châtiment pour la rédemption des péchés tandis que leurs auteurs représentent des instruments dans les mains de Dieu. C'est ainsi que le rabbin Ovadia Yossef, une des personnalités religieuses les plus influentes d'Israël, n'hésite pas à considérer la Shoah comme la conséquence de l'idolâtrie de ses ancêtres juifs !

Néanmoins, la Rédemption chrétienne est fondamentalement différente de la rédemption juive. Particulièrement marquée par la culture gréco-romaine, elle ne concerne plus un peuple particulier mais tous les hommes ; elle ne se fait pas par l'intermédiaire d'un homme ou d'un groupe d'hommes, mais d'un vrai Dieu.

LE SACRIFICE, base et cœur de la Rédemption chrétienne

À l'instar de la plupart des religions de l'Antiquité, et comme le rappelle sans cesse la liturgie précédant la fête de Pâques, le Christianisme a mis le sacrifice sanglant au centre de son mythe fondamental, mythe héroïque s'il en est, dans lequel Jésus-Christ, Homme-Dieu, est crucifié et offert en victime à Dieu-le-Père pour racheter les hommes du péché d'Adam. Le renouvellement de ce sacrifice, sous une forme non sanglante mais néanmoins *véritable*, est également au centre de son rituel essentiel : la Messe.

Tribut à l'adresse des dieux gouvernant le monde, le sacrifice, qui peut être sanglant ou non-sanglant, a pour but de reconnaître leur autorité souveraine, de les adorer, de les remercier, de prévenir leur colère, de les contraindre à la bienveillance, de coopérer avec eux pour promouvoir ce qui semble bon et éloigner ce qui est mauvais.

Guidé avant tout par l'utile et l'intérêt, comme le souligne Marcel Mauss⁴³ et faisant toujours l'objet d'un contrat entre les deux parties, le sacrifice est une action rituelle :

⁴³ *Œuvres complètes Tome I, Les fonctions du sacré*, Minuit, 1968.

présentation, offrande, abandon, destruction d'objets naturels, fabriqués ou récoltés, mise à mort de personnes ou d'animaux. Il peut aussi consister en épreuves et travaux divers ou en expiations volontaires. Toutes ces pratiques sont destinées à favoriser la prospérité des individus mais aussi celle du groupe (croissance de la végétation, reproduction des animaux et des hommes, succès des armes...). Revêtant un rôle social évident, elles deviennent traditions dans lesquelles les intérêts particuliers vont être subordonnés à l'intérêt commun.

Le sacrifice - qui, comme l'étymologie le suggère, rend *sacré* du profane - représente ainsi un lien privilégié entre l'homme et la divinité. Très souvent il comporte aussi un repas rituel où les fidèles s'approprient les vertus divines par la manducation de la substance alimentaire du sacrifice, perpétuant un rite qui remonte à la nuit des temps et que Dumézil a nommé *le festin d'immortalité*.

Les Israélites, dont les tribus s'étaient installées chez les Cananéens, ont largement emprunté aux cultes de ces derniers qui pratiquaient le sacrifice d'enfants, souvent premiers-nés, pour apaiser au mieux la colère du ciel. Avec le temps et l'adoucissement des mœurs, on substitua à l'enfant un criminel condamné tandis que plus tard, un nouveau progrès conduisit à offrir, en guise de victime, un animal : bœuf, agneau, chevreau... « *Le Seigneur dit à Moïse : Tu me feras un autel de terre pour y sacrifier tes holocaustes et tes sacrifices de paix, ton petit et ton gros bétail* » (Ex 20, 24). À partir d'une certaine époque, les sacrifices eurent uniquement lieu au Temple suivant la prescription du *Deutéronome* (12, 13-14) : « *Garde-toi bien d'offrir tes holocaustes dans n'importe lequel des lieux que tu verras ; c'est seulement au lieu choisi par le Seigneur chez l'une de tes tribus que tu offriras tes holocaustes ; c'est là que tu feras tout ce que je t'ordonne* ».

En Israël, une antique coutume était pratiquée le jour du Kippour, jour réservé par excellence à l'expiation : le grand prêtre imposait les mains sur la tête d'un bouc vivant, le bouc émissaire, confessait sur lui les fautes du peuple et, les lui ayant transmises, l'envoyait au désert. Au temps de Jésus, à la fête de Pessah, la Pâque juive, ou lors du rite de Purification pour les femmes nouvellement accouchées et considérées alors comme impures, le sacrifice d'animaux était toujours une pratique en vigueur. L'animal choisi était fonction de la fortune des familles : un bœuf parfois pour les plus nantis, des pigeons ou des colombes pour les plus pauvres, le plus souvent un mouton. C'est ainsi, suivant un remarquable processus de continuité avec les sacrifices des religions anciennes, que Jésus deviendra dans le Christianisme *l'Agneau pascal* immolé pour le péché des hommes.

Le prêtre hébreu appelé, comme tout prêtre antique, à maîtriser par la force et à égorger sur une table d'autel les animaux destinés aux sacrifices, est bien entendu un homme et non une femme. Une autre raison milite pour cette disposition : l'impureté de la femme à certaines époques de sa vie.

On peut noter que les sacrifices animaux furent abandonnés par la religion israélite après la destruction du Temple de l'an 70, les prêtres hébreux étant alors remplacés par les rabbins. Le prêtre chrétien en tant que successeur du prêtre hébreu sera voué, quant à lui, à être le ministre du Sacrifice de la Rédemption.

Dans le culte de Mithra, culte qui était largement répandu dans le monde gréco-romain au début de l'ère chrétienne, le taurobole était un sacrifice expiatoire où l'on égorgeait un taureau dont le sang était ensuite répandu sur le prêtre officiant. Des dieux comme Attis dans les cultes dits *de salut* étaient également morts pour racheter l'humanité. Ils portaient les titres de Sauveur, de Libérateur, de Seigneur... Dans la tradition mythologique grecque, Agamemnon sacrifie aussi sa fille Iphigénie pour satisfaire Artémis.

Le rite essentiel des *mystères* de Dionysos comportait le démembrement d'une victime vivante où s'incarnait la divinité, victime dont les initiés mangeaient ensuite la chair encore palpitante.

Quant au Christianisme, tout en condamnant sans appel les sacrifices dans l'Empire romain, il introduira celui de la Croix en tant que *dernier* des sacrifices, celui qui abolit tous les autres.

Comme le précise l'Épître aux Éphésiens (1, 7) : « *En Christ nous avons la rédemption avec son sang, en lui nos fautes sont pardonnées* ». Saint Jean dans sa première lettre confirme cette doctrine : « *C'est Dieu qui a envoyé son fils comme victime d'expiation pour nos péchés* ». (3, 17) La rédemption du genre humain est ainsi assurée par le sacrifice de Jésus-Christ, simple médiateur entre Dieu et les hommes pour Saint Paul, Homme-Dieu véritable lorsque, un peu plus tard, la doctrine sera parfaitement élaborée. Ainsi, associant des notions judaïques et des notions païennes, ces auteurs chrétiens et leurs successeurs ont-ils, à partir des mythes hébreux et sur le mode des religions à mystères (religions sur lesquelles nous reviendrons plus loin), jeté les fondements mêmes du mouvement chrétien.

En ce qui concerne Jésus, il est bien établi qu'il n'avait absolument pas imaginé devoir mourir pour effacer les péchés des hommes. Pour un juif pieux de tradition, une telle conception était purement sacrilège. À Gethsémani, Jésus implore Dieu de lui éviter la mort... Cette donnée du sacrifice rédempteur qui n'appartient manifestement pas à sa culture et à son enseignement a été l'apport spécifique du mythe chrétien, mythe dont les prémices sont apparues très tôt puisque Saint Paul écrit ses lettres une vingtaine d'années après la mort de Jésus.

Saint Augustin, au IV^e siècle, voit dans l'histoire de l'humanité deux événements majeurs : le péché d'Adam et le rachat de l'homme par le Christ. Il confirme la théorie précédente : l'immolation de Jésus sur la croix est la rançon du Pêché Originel. La souffrance de la Croix répond à une exigence de justice : le Fils paie au Père la dette encourue par l'humanité pécheresse.

De même en est-il pour Anselme de Cantorbery au XI^e siècle : « *L'homme étant incapable de réparer valablement la blessure que son péché avait infligée à l'honneur de Dieu, la satisfaction effective ne pouvait être que l'œuvre de l'Homme-Dieu agissant en lieu et place des humains.* »

Plus tard, Saint Thomas d'Aquin consacrera le mythe dans sa forme définitive : l'outrage fait à un être infini par un être fini ne peut être effacé que par un être capable d'offrir une compensation infinie dans un sacrifice de substitution. « *Le péché commis contre Dieu possède une certaine infinité par suite de la majesté divine, car l'offense grandit avec l'offensé. C'est pourquoi une satisfaction proportionnelle à la grandeur de l'offense exigeait que son auteur eût une dignité infinie ; qu'il fût, par conséquent, Dieu et homme* » (Sum. th. III, 1, 2, ad 2).

Au XVI^e siècle, le Concile de Trente précisera de nouveau que « *Jésus nous a réconciliés avec Dieu par son sang* », doctrine de foi qui s'impose aux chrétiens.

Le Christianisme est ainsi centré sur la notion de sacrifice avec ses trois éléments rituels : l'immolation (qui libère la force vitale contenue dans le sang), le don et la communion à la divinité. Comme le constate René Girard⁴⁴ c'est avec cette notion sacrificielle qu'« *a pu exister pendant quinze à vingt siècles, ce que l'on appelle la chrétienté* ». C'est là le pilier fondamental soutenant l'édifice du dogme chrétien.

Parallèlement, nous verrons que la Messe (c'est-à-dire l'Eucharistie) constitue sous une forme *authentique*, à la fois non sanglante et non symbolique, un renouvellement du sacrifice rédempteur. Dans l'Église de Rome, les prêtres seront appelés à une pratique quotidienne de cet acte essentiel de religion qui maintient la présence divine.

⁴⁴ *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset.

La conception du mystère chrétien de la Rédemption, parce que fondée sur cette notion de sacrifice universellement répandue dans les sociétés préhistoriques et antiques, constitue manifestement une régression dans l'ordre spirituel par rapport au Judaïsme. Certes, les sacrifices rituels d'animaux étaient toujours en vigueur chez la plupart des juifs au temps de Jésus, mais les sacrifices humains étaient abandonnés depuis fort longtemps (comme en témoigne l'épisode d'Abraham retenu par l'ange de sacrifier son fils Isaac). Par ailleurs, pour les juifs les plus évolués, c'est dans l'obéissance à Yahvé et à ses commandements que devait désormais résider le seul vrai culte. On connaît le magnifique texte d'Ésaïe : « *Que m'importent vos innombrables sacrifices ? dit le Seigneur. Les holocaustes de bœufs, la graisse des veaux, j'en suis rassasié. Le sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux plus... Cessez d'apporter de vaines offrandes : la fumée, je l'ai en horreur.* » (Es. 1, 11-13). Et Osée avait dit aussi : « *C'est l'amour qui me plaît, non le sacrifice* ». (Osée 6, 6).

Jésus, au grand dam des intégristes juifs de son entourage attachés à la Loi et à ses multiples préceptes, reprendra la même idée : « *Crois-moi, femme.... Dieu est esprit et ceux qui adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer* ».

Pour l'Histoire tirée des récits évangéliques, ce sont des juifs qui sont responsables de la mort de ce Jésus qui est l'un des leurs, suivant un processus banal décrit notamment par Girard⁴⁵, processus selon lequel les sociétés désignent et exécutent, pour le bien de l'ensemble des individus, une victime émissaire. Mais pour Saint Paul, et à sa suite pour tout le Christianisme et sa doctrine professée depuis deux mille ans, il en va tout autrement : nous ne sommes plus en présence d'un acte banal mais d'un acte proprement religieux, d'un holocauste divin, en rapport avec l'offense faite à la divinité par le Pêché Originel. C'est le sacrifice infini de Dieu-le-Fils face à l'exigence infinie de Dieu-son-Père, pour effacer au moins partiellement les conséquences les plus graves des péchés des hommes.

Pour le Christianisme, le peuple juif sera ainsi - support d'une querelle sans cesse renaissante dont la terrible fortune est bien connue - et le peuple ayant donné le Rédempteur divin (*le Salut vient des Juifs*, écrit Saint Jean dans son évangile) et le peuple déicide à jamais porteur de la malédiction divine. Ses représentants n'ont-ils pas lancé devant Pilate le défi « *de voir le sang de Jésus retomber sur eux et sur leurs enfants* » ?

La Rédemption, comme tous les mythes, sera bien entendu à la source de *valeurs* diverses et souvent fort opposées (*valeurs* sur lesquelles nous reviendrons). Pour les chrétiens, remarquons-le dès maintenant, elle va susciter une notion d'amour qui imprègne profondément leur foi : « *Dieu a tellement aimé les hommes qu'il leur a sacrifié son Fils unique* » ; pour d'autres, l'Immolation d'un fils innocent en application de quelque loi du talion où le châtiment à subir est à la mesure du crime à expier, relève, par son élément de cruauté et de fantastique, d'un discours mythologique tout à fait classique.

Fait particulièrement notable, plusieurs Pères de l'Église ont comparé la Rédemption et le mythe de Prométhée (selon Eschyle), la passion du Calvaire et le supplice du Caucase. Dans le mythe chrétien comme dans le mythe central de la religion grecque (*), le héros souffrant dans sa chair agit pour le bien de la pauvre humanité avec un parfait désintéressement. En outre, à cette totale abnégation, s'ajoute la plus grande lucidité : Dieu-le-Fils en s'incarnant, Prométhée en dérochant le feu du ciel pour l'apporter aux humains, connaissaient parfaitement l'un et l'autre le sort qui les attendait. Leur sacrifice est volontaire.

Tertullien voyait dans Prométhée une préfiguration de l'Homme-Dieu. Il s'écrie ainsi en parlant du Christ : « *Voici le véritable Prométhée, le Dieu tout puissant transpercé par le blasphème* ». « *L'imagination chrétienne, écrit Louis Séchan⁴⁶, a même rêvé, en dehors de la ressemblance des supplices subis dans l'intérêt des hommes, de concordances mystérieuses*

⁴⁵ *Ibid*

⁴⁶ *Le mythe de Prométhée*, PUF.

entre la passion du Titan et celle de Jésus. Le bec de l'aigle meurtrissant son flanc lui rappelait le coup de lance qui avait percé le cœur du Sauveur. Les Océanides (ces nymphes, filles d'Océan), restées fidèles à son agonie, lui apparaissaient comme les figures lointaines des Saintes Femmes pleurant au pied de la Croix. La terre avait tremblé sous Prométhée comme sous le Christ expirant »... Prométhée devient ainsi « le Sauveur qui se sacrifie lui-même pour ceux qu'il aime, conception sublime qui l'égale à tout ce que les religions de l'humanité ont proposé de plus grand à l'adoration de leurs fidèles. »

Marx considérera Prométhée comme « *le premier saint, le premier martyr du calendrier spirituel* ».

Pour les auteurs chrétiens, il faut noter que la tache originelle n'a pas été totalement effacée par le sacrifice rédempteur: la création n'a pas récupéré son état initial de perfection. Les créatures continuent notamment à souffrir et à mourir. La guérison ne va pas sans une cicatrice profonde... Devant cette constatation certains d'entre eux, particulièrement hardis, tel Delumeau⁴⁷, évoquent une *faillite de la rédemption*... La réponse chrétienne est celle-ci : les conséquences du Péch^é Originel auraient dû être plus graves encore puisque, sans le sacrifice rédempteur, c'était à l'enfer éternel que les hommes étaient voués. Leibnitz illustrera particulièrement ce thème du « *meilleur des mondes possible* » offrant le maximum d'avantages pour le minimum d'inconvénients.

⁴⁷ *Op. cit.*

* Quand nous parlons de religion grecque ou païenne nous ne méconnaissons pas le fait que le terme de *religion*, forgé par nos mentalités occidentales imprégnées de monothéisme, est impropre à désigner cette religion *sans dogmes, sans clergé et sans église*. Mario Vegetti⁴⁸ remarque d'ailleurs qu'il manque en grec un mot équivalent. Celui qui s'en rapproche le plus serait *eusébéia* défini par Platon comme « *le soin que les hommes prennent des dieux* ».

⁴⁸ « L'homme et les dieux » in *L'homme grec*, Seuil, 1993.

« ÉVÉNEMENTS » ET « CONCEPT » constitutifs du mythe de la Rédemption

Nous l'avons déjà vu, les épisodes constitutifs du mythe sont **l'Incarnation, la Résurrection, le Retour dans le monde surnaturel**. Un concept leur est associé : **la Trinité**.

L'INCARNATION

Manifestation suprême du divin, l'Incarnation, phénomène banal dans les traditions de l'Antiquité, représente la venue sur terre d'un être divin qui se métamorphose en homme. Le Christianisme a donc conservé dans son mythe des éléments importants de la tradition grecque, mais les différences sont néanmoins ici très significatives. Dans les mystères de Dionysos et d'Orphée, dans les mythes d'Osiris et d'Attis, on rencontre des dieux avec leurs aventures terrestres, leur descente aux enfers, voire leur mort qui sert au salut des hommes mais ces dieux n'ont pas volontairement recherché un tel résultat.

Ce qui est élaboré dans la mythologie chrétienne, en référence à l'*Épître aux Éphésiens* et à l'*Évangile de Saint Jean*, est tout différent, plus subtil et plus raffiné. Il s'agit là d'un acte où le Fils, deuxième personne de la Trinité, prend volontairement et intégralement la condition humaine pour pouvoir, par sa mort, sauver les hommes de leur condition native de pécheurs. De plus, tout en s'abaissant au rang des mortels et en renonçant à certaines de ses prérogatives, il reste Dieu.

Selon Saint Jean, dans le prologue de son *Évangile*, *la Parole a été faite chair*, le Christ a deux natures, unies de façon indissociable mais non confondues : la nature divine et la nature humaine. Traversant les mondes angéliques, il est descendu du ciel sur la terre jusqu'à l'homme pour se rendre semblable à lui.

Quant à Jésus, il est patent qu'il ne s'est jamais fait passer pour une incarnation de Dieu. Sur la croix il lance son cri désespéré : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Et au juif qui l'avait appelé "bon maître" il rétorque : « *Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul* » (Mc 10, 17-18). Une telle conception est d'ailleurs tout à fait étrangère au Judaïsme dont le monothéisme intransigeant en fait un impardonnable sacrilège.

Dans le mythe de l'Incarnation conçu par quelques juifs marginaux profondément imprégnés de culture grecque puis synthétisé et modelé ensuite par les générations chrétiennes issues pour la plupart du paganisme, Jésus, personnage historique, est divinisé suivant un processus où *l'humanisation d'un dieu* et *la divinisation d'un homme* se sont mutuellement engendrées. La naissance de Jésus à Bethléem n'est pas sans rappeler le mythe grec d'Asclépios où sont présents la naissance au cours d'un voyage, les bergers, la voix céleste, l'enfant couché entre chèvre et chien... De même est-il relativement banal dans l'Antiquité que des hommes soient devenus des dieux. Cependant, avec Jésus, s'ajoute de plus une donnée presque spécifique au Christianisme, à savoir une interprétation morale guère rencontrée dans les traditions mythologiques antérieures qui rapportent des aventures assez souvent indécentes.

En fait il n'y a guère que l'Hindouisme - où Dieu s'incarne en la figure historique de Vishnou - pour posséder une Incarnation très semblable à celle du Christianisme.

LA RÉSURRECTION

C'est devant la découverte du tombeau vide et les apparitions, et dans l'ambiance messianique entretenue par la tradition juive alors particulièrement vivante, que se sont élaborés et ordonnés, non sans cohérence, les événements constitutifs du mythe chrétien.

« *Puisque la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts* » (I Cor 15, 21-22) écrit Saint Paul. Par cette formule magistrale qui allait résumer la doctrine nouvelle et devenir l'élément scripturaire central du Christianisme, l'Apôtre assume en effet à la fois la filiation et la rupture radicale de son mouvement avec le Judaïsme, religion de ses pères.

La filiation c'est d'une part la responsabilité du péché d'Adam, d'autre part la croyance en la résurrection des morts. On sait que cette dernière croyance avait été adoptée depuis quelque temps par certains lettrés juifs et notamment par les pharisiens, groupe auquel appartenait Saint Paul.

La rupture absolue et sans appel c'est la croyance en un Dieu incarné, croyance à jamais insupportable pour les juifs.

« *Si Jésus n'est pas ressuscité, votre foi est vaine* » écrit encore Saint Paul. C'est la résurrection du Christ qui fonde la propre Résurrection des chrétiens.

Ce que Saint Paul annonce dans ses multiples lettres, ce n'est plus le règne de Dieu sur la Palestine régénérée mais le salut des hommes par la foi en Jésus mort et ressuscité. Par cette foi de la primitive Église de Jérusalem, Jésus de Nazareth va être métamorphosé en un être de lumière et de gloire, en un être céleste et divin. De sa résurrection découle sa divinisation : le Fils de Dieu ne pouvait pas mourir sans ressusciter.

La résurrection de Jésus après sa mort n'est pas sans analogie avec celles que l'on rencontre dans les traditions légendaires orientales, notamment celles d'Atis, d'Adonis, de Mithra et autres jeunes dieux, eux aussi morts et ressuscités. Le Christ de l'*Apocalypse* avec ses yeux ardents, ses diadèmes, monté sur son cheval blanc évoque manifestement un de ces personnages divins. La résurrection de Jésus représente sans doute la dernière de ces traditions.

Pour les chrétiens, héritiers de traditions juives et païennes, Jésus ressuscité devient tout à la fois le Messie promis à Israël et le Soleil qui s'est levé sur le monde. Désormais il règne au ciel. Le *Jour du Seigneur* c'est-à-dire le dimanche, jour de la Résurrection, va ainsi remplacer le Shabbat (*Jour de Yahvé* de l'Écriture) et se substituer au *Jour d'Helios* (Jour du Soleil de la tradition païenne).

Comme l'écrit Jean-Claude Barreau⁴⁹ « *L'événement de Pâques est cette explosion soudaine et violente d'une foi inouïe, l'observation à l'état vif de la naissance d'une religion nouvelle.* »

LE RETOUR AU CIEL

Jésus, Être divin préexistant au monde, descendu sur terre, mort et ressuscité, se devait de regagner le Ciel. Signe matériel et spectaculaire d'une transcendance - suivant un thème courant dans la Bible (avec Élie, Hénoc...), dans l'Antiquité (avec Hercule, Romulus, Alexandre le Grand...) ou dans le culte de Mithra - l'*Ascension* vient comme un épisode logique après celui de la *Résurrection*. Le Christ remonte près de son Père à la droite duquel il est assis, comme le précise l'*Évangile de Marc* (16, 19) et le *Credo* catholique. De là, il reviendra à la fin des temps pour inaugurer le royaume définitif de Dieu. On retrouve ce même thème dans l'Islam.

⁴⁹ *Biographie de Jésus*, Plon, 1993.

Il reste que le mythe de la Rédemption est original en ce sens que, contrairement à la plupart des mythes de l'Antiquité, les événements qu'il comporte : la Naissance divine, la Descente aux enfers, la Résurrection, l'Ascension ont été greffés sur des événements d'ordre historique. La passion de Jésus, sa mort et sa sépulture sont manifestement conformes aux pratiques en vigueur dans la Palestine occupée par les Romains. À côté du Jésus de l'Histoire il y a le Christ de la Mythologie qui va revêtir une dimension incomparable. Ainsi que l'écrit E. Jünger⁵⁰ : « *quand une personnalité historique pénètre dans le mythe, comme Alexandre en tant que fils de Jupiter Ammon, ses contours connaissables s'effacent au profit d'une puissance invisible* ».

⁵⁰ *Le contemplateur solitaire*, Grasset, 1975.

LA TRINITÉ : un concept mythique

Dans les confessions chrétiennes majoritaires et notamment dans le Catholicisme, Dieu est à la fois unique et trinitaire. Il n'est pas un principe abstrait mais un ensemble (disons plus précisément une communion) de trois personnes dont chacune possède la pleine déité. Selon l'expression de Karl Barth, les trois personnes représentent *trois manières d'être de Dieu*. Dieu est tout à la fois celui qui crée en parlant (Dieu-le-Père), la Parole (Dieu-le-Fils engendré par le Père, Logos qui a pris chair en Jésus-Christ), et la réponse à cette Parole (Dieu le Saint-Esprit)

Suivant l'expression empruntée à la religion païenne et consacrée par l'Église catholique il s'agit aussi d'un *mystère*, c'est-à-dire d'une vérité non accessible à la raison, vérité *de foi* qui s'impose aux croyants.

C'est la conception trinitaire de l'Église romaine que nous retiendrons essentiellement en voyant comment elle s'est élaborée. Vaste et difficile entreprise spirituelle que celle de définir le dieu chrétien ! Plusieurs siècles de spéculations sur l'être de Dieu vont lui être nécessaires. Ce sont en effet quatre Conciles successifs qui vont modeler et fixer le mystère de la Trinité à partir de données d'origine judaïque et grecque, voire de données plus anciennes puisqu'on a pu relever en Égypte une trinité composée d'un démiurge (Ptah), de son Verbe (Thôt) et son Esprit (Horus), trinité très rapprochée de celle qu'adoptera le Christianisme. Les Conciles en question, où l'intellectualisme grec et l'esprit juridique romain seront particulièrement présents, comporteront des discussions acharnées, des exclusions, des ruptures, des anathèmes, des hérésies, des dissidences, voire des affrontements violents entre les nouveaux croyants. Car, comme le montre l'histoire de l'Église romaine, les dogmes, pendant leur période d'élaboration plus ou moins longue, ne sont pas soumis à un simple développement, processus qui sous-entend approfondissement et enrichissement progressifs dans le consensus, mais à une évolution avec ses obligatoires et brutales mutations en fonction des forces religieuses et politiques antagonistes.

Dieu-le-Père

Dans de nombreuses traditions religieuses, le titre de père est attribué à Dieu, d'où il s'ensuit que les hommes, ses enfants, seront d'une certaine manière *filis de Dieu*. Chez certains philosophes grecs, notamment chez les Stoïciens qui parlent de cette paternité divine, le fait que l'homme soit enfant de Dieu est volontiers considéré comme une donnée générale résultant de la simple nature humaine. Parce que l'homme est obligatoirement apparenté à Dieu en tant que membre du cosmos, sa filiation divine est une filiation *naturelle*, obligée, qui va de soi. Parallèlement, c'est, non pas un commandement mais la dignité humaine qui suggère et impose des devoirs.

Dans le Judaïsme, Yahvé est d'abord le Créateur lointain de la terre et du ciel. C'est aussi un Dieu proche de l'homme quand celui-ci obéit à ses commandements. Une sentence de l'*Écclésiastique* exprime bien cette donnée : *Sois un père pour les orphelins / Comme un mari vient en aide aux veuves / Et Dieu t'appellera fils, / Il t'aimera et te sauvera du péché* (Ecc 4, 10). Dans le livre des *Jubilés* Dieu dit aussi : *Ils agiront selon mes commandements, et je serai leur père et ils seront pour moi des enfants [...] Ils sauront qu'ils sont mes enfants et que je suis leur père dans la persévérance et la justice et que je les aime* (I, 24-25). De tous les textes bibliques, il ressort en effet que la filiation divine est attribuée exclusivement à ceux qui font la volonté de Dieu. Ce n'est pas par leur nature que les hommes sont *filis de Dieu* mais par la volonté de Dieu en réponse à leurs actes. Contrairement à la vue païenne, la filiation est aléatoire : elle relève essentiellement de l'obéissance à Dieu et du libre choix de Celui-ci.

Jésus exprimera la pensée de son peuple à de nombreuses reprises : *Heureux ceux qui font œuvre de paix, ils seront appelés fils de Dieu. Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux* (Mat 5, 9 et 44).

Dans le Christianisme, Dieu-le-Père reste le plus souvent un Dieu distant et majestueux à qui l'on s'adresse par l'intermédiaire de Jésus-Christ, médiateur fraternel.

Dieu-le-Fils

C'est Jésus de Nazareth, un être tenant à la fois de Dieu (engendré de toute éternité) et de l'homme (né d'une femme dans une seconde génération). Comment concilier cette *personne* avec le seul et vrai Dieu, offensé par le Péché Originel ? Comment associer et raccorder la figure du Jésus historique et celle du Christ-Dieu ?

En la matière, le *Nouveau Testament* n'apportait que peu d'éléments susceptibles d'intervenir dans la création d'un tel concept. Il est tout d'abord manifeste que Jésus ne s'était pas attribué la nature divine. Croire qu'il était Dieu, ou qu'il lui était semblable, eût été un blasphème de la part d'un juif... Certes, il avait conscience d'être en relation spéciale avec Dieu par effusion de l'Esprit (Lc 4, 18) mais il est clair que son Dieu était celui de son peuple, *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* dont on ne prononce pas le nom mais auquel on s'adresse en parlant simplement du *Père*.

Saint Paul, quant à lui, avait promu la notion fondamentale de Jésus médiateur entre Dieu et les hommes et victime du sacrifice rédempteur. Mais pour lui, Jésus n'est pas l'égal de Dieu, il lui demeure subordonné : « *Je veux que vous sachiez ceci : le chef de tout homme, c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme ; le chef du Christ, c'est Dieu.* » (I Cor 11, 3). Dans le Judaïsme, le Messie attendu est un homme parfait, mais il reste un homme.

Écrit tardivement bien après les autres *Évangiles*, seul l'*Évangile de Saint Jean* apporte quelques arguments qui vont être le point de départ de la construction mythologique et de la déification de Jésus. Dans cet *Évangile*, Jésus n'est plus simplement *Fils de Dieu* au sens courant où l'entendent les trois autres évangélistes, c'est-à-dire celui qui fait la volonté du Père, acception qui ne comporte en aucune manière l'idée de génération. Pour Jean en effet, l'expression *Fils de Dieu* ne doit pas être prise au sens figuré mais au sens propre : Jésus n'est plus seulement un homme *divinisé* mais un Dieu incarné. Il est co-éternel à Dieu. Pour l'apôtre, Jésus ressuscité, promu Seigneur et Christ (traduction grecque de Messie), devient le *Logos*, selon une notion qui, chez les Grecs, tenait une place fort importante dans la philosophie. Chez Héraclite, le *Logos* désignait la parole du Maître, plus tard les néo-Platoniciens l'ont hypostasié en entité divine : il devient alors le Verbe divin incarné, concept qui par l'intermédiaire de l'*Évangile de Saint Jean*, le plus marqué des *Évangiles* par la pensée grecque, va passer directement dans le Christianisme. Dans la *Genèse*, il y avait la *Parole créatrice*, ici la Parole est divinisée : Jésus-Christ est la Parole faite chair.

En fait c'est le Concile de Nicée, convoqué en 325 par Constantin récemment converti, qui proclame Jésus-Christ vrai Fils de Dieu, né de la substance du Père. Le Père et le Fils sont un seul Dieu en deux Personnes. Ce n'est que bien plus tard que sera adjoint le Saint-Esprit. Le Concile de Nicée s'opposait à Arius pour qui Dieu était absolument unique : Jésus-Christ le Fils n'était que la *première* des créatures et non l'égal de son Père. Fait historique notable, l'Arianisme sera professé pendant environ quatre siècles, notamment par les peuples germaniques auxquels s'opposeront Clovis et ses successeurs devenus chrétiens.

En 431, le Concile d'Éphèse convoqué par l'Empereur Théodose II avait pour but d'arbitrer l'opposition entre Nestorius, prêtre d'Antioche, et Cyrille, patriarche d'Alexandrie. Pour le premier (qui avait été mis sur le siège de Constantinople par l'Empereur), Jésus ne possède pas deux natures. La personne humaine de Jésus est simplement associée à Dieu, d'où la conclusion : Marie n'est pas mère de Dieu. Pour Cyrille, au contraire, Jésus le Verbe de Dieu a

deux natures : une nature divine et une nature humaine. Marie est ainsi la *mère de Dieu* (théotokos) devenant en même temps, sublime paradoxe, la mère de son Créateur.

L'arbitrage fut rendu en faveur de la seconde théorie : l'union hypostatique de deux natures unies en la seule personne de Jésus-Christ. De cette prise de position découla un schisme resté très vivant pendant près d'un millénaire jusqu'aux persécutions qu'infligeront aux Nestoriens les Kurdes et les Turcs au XIV^e siècle. Actuellement, la confession nestorienne compte encore quelques dizaines de milliers de croyants en Iran, en Irak et aux États-Unis.

Enfin, le quatrième Concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'empereur Marcien, cette fois-ci en présence du pape, eut pour mission de réagir contre Eutychès qui professait qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ : la nature divine. Le Concile confirma ce qui avait été acquis précédemment : le Christ est un homme intégral et un dieu véritable, une seule personne mais deux natures. Les Églises copte, éthiopienne, syrienne, arménienne qui subsistent de nos jours sont des églises fidèles à la conception dite « monophysisme ».

C'est sur cette personne de Jésus-Christ - à la fois Événement et Parole - que se concentre la Révélation chrétienne.

Dieu-le-Saint-Esprit

Il s'agit tout d'abord, pour le Christianisme, d'une forme sublimée de Dieu comme celle que l'on trouve dans le *Livre des Rois* de l'*Ancien Testament* : Yahvé qui n'apparaît plus aux hommes de façon spectaculaire (comme dans le récit de la *Genèse*) s'est en quelque sorte spiritualisé. Lors de la rencontre d'Elie et de Yahvé se produit un ouragan, puis un tremblement de terre, enfin un feu. Mais Yahvé n'est ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu : il se manifeste seulement « *par le bruit d'une brise légère* » (I Rois 19, 11-12).

Dans les *Évangiles*, le Saint-Esprit reste une manifestation de Dieu. Dieu-le-Saint-Esprit est annoncé par un Ange messenger lors de la conception virginale. Il apparaît sous forme d'une colombe au baptême de Jésus, puis sous l'aspect de langues de feu après la Résurrection. Cette dernière manifestation, qui a redonné confiance aux apôtres découragés par la mort de leur maître, marque traditionnellement le début de l'évangélisation.

Dans les *Actes des Apôtres*, c'est une force répandue sur les hommes, un don accordé par Dieu, un principe de sanctification remplissant ceux qui le possèdent, un souffle conducteur de l'Église. Parfois, on voit le Saint-Esprit comme une énergie, parfois, on l'identifie à la Parole de Dieu inspirant et donnant des ordres. Il en est de même dans Saint Paul avec les expressions *Esprit de Dieu*, *Esprit de Jésus-Christ*, *Esprit du Seigneur*. L'Esprit est la source des charismes, de la foi, de l'espérance et de la charité.

Dans le *Nouveau Testament*, le Saint-Esprit joue donc un rôle considérable, mais il n'est pas encore véritablement une *personne*. Cette personnalisation ne sera vraiment acquise qu'avec le Concile de Constantinople, réuni en 381 par l'Empereur Théodose Ier contre les Macédoniens qui niaient la divinité du Saint-Esprit. C'est à ce Concile (le troisième dans l'ordre chronologique) que fut adopté le symbole de Nicée-Constantinople. Le Saint-Esprit y était défini comme personne distincte, procédant du Père et du Fils, égale à Eux et devant être adoré conjointement comme troisième personne de la Trinité.

Néanmoins, il fallut encore plusieurs siècles de discussions subtiles voire de ratiocinations passionnées aux Conciles de Tolède (675) et de Latran (869) pour concilier, sans tomber dans le trithéisme, la présence en un seul Dieu de trois personnes égales.

Le concept du Dieu trinitaire était alors fixé dans sa perfection, perfection représentée souvent par le triangle équilatéral et sous-tendue par le chiffre trois, chiffre sacré par excellence pour les Anciens. « *Tout est trois* » affirme le poète Ion de Chios au V^e siècle avant J.C., car « *toutes choses ont un commencement, un milieu et une fin* ». Chez les Égyptiens, la trinité était formée du Dieu Osiris, de la déesse Isis et d'Horus, leur enfant...

À noter que la question de la Trinité devait par la suite engendrer la principale dissidence chrétienne. En 1054, la rupture entre Rome et Constantinople fut en effet consommée définitivement après que le patriarche Michel Cérulaire eut reproché à l'Église de Rome d'avoir ajouté dans le Symbole de Nicée-Constantinople le terme *Filioque* (*Je crois au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils* et non du seul Père comme précédemment). À la suite de cette séparation, l'Église de Rome devenait l'Église *catholique* tandis que les Églises de Russie et d'Orient, qualifiées par la première d'*hérétiques* ou de *schismatiques*, se considérèrent comme *orthodoxes*. Enfin le Concile de Florence (1439) compléta pour le Catholicisme les définitions canoniques du mystère trinitaire.

Dans le sacrement de Confirmation, le Saint-Esprit apporte le don de Force et fait du chrétien recevant l'onction frontale un nouveau Soldat, à l'instar du fidèle de Mithra. Le Saint-Esprit c'est aussi l'Inspirateur que l'on invoque dans l'intimité ou solennellement pour qu'il éclaire les consciences. De très nombreuses Congrégations religieuses l'honorent particulièrement de même que les Communautés nouvelles inspirées du Pentecôtisme protestant et regroupées actuellement sous la dénomination de Renouveau charismatique.

Création du Christianisme des premiers siècles, partie intégrante du mythe chrétien de la rédemption, tel se présente le concept de la Trinité.

LES MYTHES MARIAUX

Totalement intégrés par les catholiques dans la Rédemption - alors que pour les protestants, les textes mariaux ne sont que des témoignages relatifs à l'événement unique de la Rédemption - les mythes mariaux concernent deux événements essentiels : la **Conception virginale**, l'**Assomption de Marie**. Vient s'y ajouter le concept mythique de l'**Immaculée conception**.

La vierge Marie-mère de Dieu

Comme nous l'avons vu précédemment, cet événement découle du mythe de la Rédemption et notamment du concept de la *Trinité* dans lequel la seconde personne divine, Jésus, possède pleinement chacune des deux natures, la nature divine et la nature humaine. Parallèlement, la conception de l'Homme-Dieu se réalise par l'intermédiaire d'une femme et du Saint-Esprit, la femme perdant son hymen à l'accouchement mais n'ayant pas connu la souillure par le sperme de l'homme (suivant la réponse généralement apportée par les théologiens chrétiens aux interrogations qu'ils se sont posées, notamment face à l'hérésie du Docétisme selon laquelle le corps de Jésus n'avait pas de réalité matérielle). Une conception sans le concours de l'homme n'apparaît pas alors illogique puisque, comme nous l'avons déjà remarqué, Dieu est représenté comme un dieu-mâle.

Le mythe de Marie Vierge-mère s'est constitué assez tardivement : la primitive Église ne s'est guère arrêtée sur le sujet. D'ailleurs, chez les Juifs, en dehors de la petite communauté des Esséniens, la virginité n'était pas particulièrement exaltée. Jésus ne parle jamais de ses origines et Marie, quant à elle, désigne manifestement Joseph comme son mari. À son fils qui était parti au Temple sans prévenir elle adresse ces mots de reproche : *Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! ton père et moi, nous te cherchions tout angoissés*. De même, Saint Paul ne mentionne pas du tout la naissance miraculeuse de Jésus. Dans son *Epître aux Galates* (4, 4) il dit que « Dieu envoya son Fils né d'une femme » et précise par ailleurs (Rom. 1, 3) que Jésus, le Messie attendu, est bien « issu de la lignée de David selon la chair » ce qui le désigne obligatoirement comme le fils de Joseph.

En fait, c'est seulement au V^e siècle lors du Concile d'Éphèse que le mythe de la Virginité perpétuelle de Marie, apparu pour la première fois en 374 dans le Symbole d'Épiphanie, se structure et prend sa forme définitive. À ce propos, selon l'opinion de la plupart des exégètes indépendants, il est très probable que Jacques, Joset, Simon et leurs sœurs furent des enfants de Marie et Joseph, enfants nés après Jésus⁵¹.

Le thème de la femme (éventuellement vierge) fécondée par un dieu se retrouve fréquemment dans la mythologie grecque et latine. La Grande Déesse, la mère des dieux, était toujours, en tant que principe premier, considérée comme une vierge-mère. C'est ainsi que la naissance miraculeuse de Jésus n'est pas sans rappeler celle de Remus et de Romulus, les héros fondateurs de Rome, issus des amours de Mars et d'une vestale. Persée, le héros grec qui coupa la tête de la Méduse, était né lui aussi de Danaé, fécondée par Zeus qui s'était métamorphosé en pluie d'or. Dans la Bible juive, Melchisedech avait été engendré par la Parole de Dieu sans l'intervention d'un père charnel.

Si l'accouplement d'un dieu et d'une mortelle est manifestement d'inspiration païenne, il faut remarquer toutefois que les récits de la mythologie grecque sont presque toujours marqués, contrairement à celui des *Évangiles*, du sceau de la violence et du vulgaire. La conception divine y ressemble généralement à un viol. Avec la conception de Jésus, il en va tout autrement. Marie est parfaitement soumise à la volonté pacifique de Dieu : « *Je suis la servante du Seigneur* » répond-elle à l'ange annonciateur de la nouvelle. Il y a par ailleurs

⁵¹ Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, Frère de Jésus*, Noësis, 1997.

absence de toute sexualité : Marie est concernée seulement en tant que mère, non en tant que femme dans sa relation à l'homme. Le Saint-Esprit n'apparaît pas comme un géniteur mais comme une force agissante.

On peut remarquer que cet amour a-corporel a profondément marqué le Christianisme : si celui-ci, à la suite de l'enseignement de Jésus, exalte mieux que les autres religions plusieurs formes d'amour, il dédaignera l'amour sexuel d'autant plus que, conformément au mythe et suivant l'exemple des trois membres de la Sainte Famille, il magnifiera et idéalisera la virginité.

L'Assomption

Marie est mère de Dieu et se révèle *co-rédemptrice* de l'humanité en permettant l'holocauste réparateur. Compte tenu de cette fonction éminente dans l'économie du Salut, il convenait qu'elle soit née sans la tare originelle propre au commun des mortels, en bénéficiant de l'effet salubre du Sang versé par son Fils (suivant la Bulle *Ineffabilis Deus* de Pie IX) : c'est le dogme de l'**Immaculée Conception** formulé en 1854, concept suivant lequel la Vierge n'est pas née d'une relation charnelle mais seulement d'une étreinte entre ses parents Joachim et Anne à la porte Dorée de Jérusalem. Il convenait aussi que Marie soit dispensée de la mort, conséquence du Péché Originel. C'est l'Assomption, proclamée en 1950 par Pie XII en usant de son pouvoir d'infailibilité pontificale en matière de foi et de mœurs : « *Nous affirmons, nous proclamons et nous définissons comme un dogme divinement révélé, que l'Immaculée Mère de Dieu, Marie toujours vierge, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, a été élevée en corps et âme à la Gloire céleste* ». Un seul débat reste ouvert : le moment de la mort de Marie par rapport à l'événement de l'Assomption, précision sur laquelle le Pape ne s'est pas prononcé.

Cette élévation au Ciel de la Vierge Marie par les anges, en tant que dogme promulgué à l'époque moderne est un bon témoin de l'élaboration des mythes qui s'appellent les uns les autres selon un processus déductif assez remarquable et dont la conceptualisation succède souvent (comme le pense Mircea Eliade) à l'instauration du culte par les fidèles, la science théologique ne faisant que ratifier le fruit de l'imagination populaire. Dans le cas de l'Assomption, ce processus s'est étalé sur un millénaire: c'est Charlemagne au IX^e siècle qui, sur la suggestion du moine Alcuin, fit inscrire la fête dans le calendrier à la date du 15 août.

LE CHRISTIANISME : « monothéisme altéré » ou « polythéisme atténué » ?

Dans la Tradition chrétienne, comme dans le récit de la Création, Dieu reste en principe l'Unique, mais la conception mythique de la Trinité avec intégration de *l'Homme-Dieu* apporte manifestement un correctif à cette croyance. D'une part, Jésus est un dieu incarné anthropomorphe : c'est un homme né d'une femme, qui a vécu sur la terre à une époque précise, qui a souffert et qui est mort sur une croix. D'autre part, la Trinité comporte notamment un *Père* et un *Fils*. De telles notions sont tellement étrangères au Judaïsme, et notamment à Jésus, qu'elles ne pouvaient être conçues ou acceptées que par des hommes ayant subi l'influence de la culture grecque et du paganisme, soit des juifs comme Saint Paul qui fut premier théoricien de la Rédemption, soit des païens convertis qui constituèrent l'essentiel des effectifs du Christianisme naissant. Ainsi que le dit Bréhier dans son *Histoire de la philosophie* : « Il n'y a pas, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, de philosophie chrétienne propre impliquant une table des valeurs intellectuelles foncièrement originale et différente de celle des penseurs du paganisme [...] Ce qui sépare païens et chrétiens, ce n'est point une question de méthode intellectuelle et de spéculation, mais seulement la soumission aux cultes légaux et en particulier le culte de l'empereur ».

Dans le Christianisme, Dieu est volontiers un partenaire, un personnage vivant intervenant dans l'Histoire. Ses représentations sont multiples dans l'art pictural dont on connaît l'extraordinaire développement. C'est dire que la conception chrétienne de l'Être divin peut, d'une certaine manière, être considérée comme régressive et moins pure que celle du Judaïsme (tout au moins du Judaïsme évolué) où Dieu, unique et transcendant, est devenu l'*Inconnaissable*, l'*Inimaginable*, Dieu sans visage et hors de toute Histoire... Dans l'Islam aussi on trouve cette sublimation de la notion de Dieu avec un monothéisme radical et une religion plus abstraite : Mahomet n'est qu'un prophète et il n'y a aucune représentation d'Allah dans les mosquées.

Le dieu chrétien, qui ne peut pas être le dieu juif de Jésus, est polymorphe, polyvalent et polysémique. Il est tout à la fois le dieu tout-puissant de l'ancienne Loi, l'humile Enfant-dieu de la crèche adoré par les bergers, le dieu souffrant du Vendredi Saint contemplé par les mystiques chrétiens, le dieu triomphant de la Résurrection et de l'Ascension, comme le dieu caché dont le fidèle s'incorpore la substance avec l'hostie consacrée. C'est tout à la fois un dieu impitoyable et un dieu bon, un dieu lointain et un dieu familier, le *Tout Autre* par rapport à l'homme et, en même temps, le *Tout Intime*, voire l'*Un de nous*. C'est le dieu de l'Esprit qui *souffle où il veut*. C'est le dieu de la Trinité où l'amour fonde la cohésion des trois Personnes.

On peut, bien entendu, ajouter que la dévotion à Marie et aux Saints, héritée essentiellement du paganisme, apparente aussi le Christianisme au polythéisme par la doctrine qui l'intègre, les rituels qu'elle suscite et le foisonnement artistique (statues, crucifix, peintures, images...) auquel elle donne lieu.

Le Christianisme privilégiera tour à tour le côté monothéiste de sa doctrine ou son côté polythéiste. L'aspect monothéiste sera le fondement d'une vérité absolue qui, pendant des siècles, apportera à la diffusion du message chrétien un dynamisme formidable en même temps qu'elle constituera souvent une vive source d'intolérance. L'aspect polythéiste, quant à lui, apportera au Christianisme une immense capacité d'adaptation, d'appropriation ou de mimétisme vis-à-vis des cultures de voisinage, une plasticité remarquable en matière politique, en même temps qu'une richesse inépuisable d'inspiration allégorique. À l'époque moderne, parallèlement à la régression des croyances d'ordre mythologique et à l'accent mis sur l'apport pastoral de Jésus, il générera une tolérance nouvelle.

Alors que le Judaïsme ne possède que quelques données doctrinales issues des mythes bibliques : le monothéisme, l'Élection, l'Alliance et la Loi, le Christianisme a un corps de doctrine très structuré. La pensée gréco-latine avec son goût de la spéculation et du juridisme et avec son important apport d'ordre mythologique, notamment cet élément sacrilège et intolérable pour les juifs qu'est l'incarnation et la mort d'un dieu, y a manifestement joué un rôle de premier plan.

C'est dire qu'il ne saurait y avoir sur le plan doctrinal opposition plus radicale que celle qui existe entre le Judaïsme et le Christianisme. Pour aller à l'essentiel, on peut dire que s'affrontent d'un côté la conception d'un dieu foncièrement transcendant et unique et de l'autre côté celle d'un dieu incarné partageant la déité avec deux autres Personnes. Comment imaginer en effet positions plus antagonistes et plus irréductibles ? Pour les chrétiens, le dieu des juifs sera toujours amputé de l'Incarnation ; pour les juifs, le dieu chrétien sera toujours une idole, idolâtre le culte chrétien et abusive l'interprétation chrétienne selon laquelle le Christianisme serait *l'accomplissement* du Judaïsme, accomplissement qui vaut condamnation. Si le Christianisme revendique sa filiation judaïque, le Judaïsme ne peut reconnaître sa paternité. Contrairement à l'opinion la plus couramment admise, ce qui, dans le Christianisme, relève de la tradition juive (essentiellement le monothéisme) est manifestement accessoire à côté de l'immense apport doctrinal gréco-romain. Depuis deux millénaires, les rapports tragiquement conflictuels entre les deux communautés ne seront, en définitive, que le témoin de cette *guerre des dieux* excluant tout rapprochement doctrinal et qui fonde des anthropologies foncièrement différentes.

CHAPITRE SEPTIÈME

LES SOURCES GRÉCO-LATINES DES MYTHES CHRÉTIENS

En s'implantant dans le monde gréco-romain, le Christianisme naissant a rencontré d'abord les religions dites à *mystères* très florissantes en ce temps-là. Tout en s'en démarquant sur bien des points il va, remarque Roger Mehl⁵², « *puiser à pleines mains dans leur trésor conceptuel et dans celui de la philosophie ambiante* ».

LES RELIGIONS À MYSTÈRES

Ces religions avaient succédé à des cultes moins évolués qui, tels les cultes assyro-babyloniens ou les cultes de la Grèce et de Rome, avaient pour but essentiel d'assurer la protection des dieux sur la terre et les cités. Ces cultes nationaux honoraient aussi les morts. Toutefois les rites de la sépulture et le service des oblations funéraires étaient, semble-t-il, beaucoup moins inspirés par la piété que par le souci de tenir à distance les défunts dont la présence invisible était souvent considérée comme plus dangereuse que celle d'un ennemi visible. Le culte était rendu avant tout dans une perspective de conservation et de protection vis-à-vis des ennemis.

À ces cultes antiques, l'idée d'une existence après la mort n'était donc pas totalement étrangère, mais cette croyance n'évoquait guère que des ombres dans un environnement plein de ténèbres et de terreur. Ainsi en était-il dans le Judaïsme ancien.

Les cultes païens à mystères s'étaient quant à eux ouverts un champ beaucoup plus vaste. Étendant largement leur influence, ils s'adressaient à tous, notamment aux femmes, aux étrangers et aux esclaves, et recrutaient des adeptes dans toutes les régions de l'Empire et dans toutes les classes de la société romaine. Par ailleurs, ils se souciaient d'une certaine perfection morale et spirituelle des initiés. Avec une doctrine plus structurée que celle des religions antérieures, doctrine novatrice faisant parfois l'objet d'une certaine catéchèse, avec un rituel riche de signification comportant sacrifices, libations et prières, ces cultes apportaient à leurs adeptes, tout au moins aux *Justes*, des satisfactions d'ordre mystique par communion avec le dieu mais surtout une garantie sûre d'immortalité personnelle bienheureuse. C'est, en effet, au sein de ces cultes que va émerger la notion de survie de l'âme et de résurrection des morts.

Au temps du Christianisme primitif, ces cultes étaient principalement représentés par ceux de Dionysos, d'Orphée, d'Éleusis, de Déméter et de Coré, d'Attis et de Cybèle, d'Isis et d'Osiris ainsi que par le culte de Mithra. Les divinités se présentaient souvent par couple : une déesse-mère (Déméter, Cybèle, Isis...) accompagnée d'un héros ou d'un demi-dieu qui pouvait être son fils, sa fille, son époux ou son amant. En général, le héros mourait et ressuscitait, symbole de la végétation disparaissant et renaissant avec l'alternance des saisons.

Il faut souligner un fait notable : ces divers mystères païens issus du polythéisme n'étaient pas exclusifs les uns des autres. Les initiés formaient des communautés spirituelles très libérales qui se toléraient mutuellement et vivaient en paix, chacune respectant l'autre et ne revendiquant pour elle-même que la qualité d'excellence. D'ailleurs, il n'y avait pas de frontières nettes entre ces mystères et la philosophie.

⁵² *La théologie protestante*, PUF, 1966.

La doctrine de ces communautés était fort variable. Apparaissant le plus souvent comme encore très primitive avec la pratique des sacrifices rituels, elle pouvait cependant revêtir, dans certains de ses aspects, une élévation morale certaine même si celle-ci était encore fort éloignée des préceptes de la société juive.

Voyons ce qu'écrit à ce sujet M. Simon⁵³ dans *La Civilisation de l'Antiquité et le Christianisme* : « Isis, par exemple, et plus encore Mithra, demandent à leurs fidèles la pureté du cœur. Les idées de péché et de pénitence prennent un relief inaccoutumé. L'initiation, qui comporte en général plusieurs degrés, exige à mesure qu'on les franchit un à un une somme croissante d'efforts sur soi-même, allant parfois jusqu'à une véritable ascèse. Il est fait appel à la conscience en même temps qu'à l'intellect et à la sensibilité. Le mithracisme en particulier se présente comme une militia, un service militaire qui enrôle le néophyte dans l'armée du bien et l'oblige à un combat incessant contre le mal sous toutes ses formes, à commencer par ses propres instincts mauvais. Un code de morale très élevé lui est imposé comme règle de conduite et condition d'accès au salut. Il ne suffit pas, pour être assuré de la béatitude éternelle, de se plier scrupuleusement aux rites, dont l'effet n'est pas automatique ».

Ces cultes ne seront pas sans influencer le Christianisme.

L'APPORT INTELLECTUEL DES PHILOSOPHES

Si, comme nous l'avons vu, beaucoup d'éléments constitutifs du mythe de la Rédemption proviennent du monde gréco-romain et notamment des philosophes, il faut toutefois remarquer que le mythe n'a pas trouvé là son inspiration fondamentale, c'est-à-dire le Péché Originel. On peut même dire qu'il y a nette opposition entre la conception du mal moral chez les philosophes grecs classiques et celle qui a prévalu dans le Christianisme.

Pour les Grecs, la *faute* résulte simplement de l'ignorance et de l'insuffisance de jugement. « *Se tromper est une faute* »... Il s'agit alors de s'appliquer à l'étude, d'apprendre à bien raisonner. La vertu est une science qui a sa fin en elle-même. Pour Socrate, dans son pur intellectualisme, il suffit de connaître le bien pour le vouloir pratiquer. Même pour les philosophes grecs et romains qui professeront plus tard le monothéisme et le retour de l'âme à Dieu, ce retour ne s'opère pas par la médiation d'un Rédempteur : l'âme humaine est capable de se sauver par ses propres ressources en empruntant les voies de la connaissance. « *Sache que si tu dois à Dieu de vivre, tu ne dois qu'à toi de bien vivre* » écrit Sénèque. « *S'il y a des dieux, pensait aussi Marc Aurèle, il n'est pas possible que l'homme de bien ne soit pas récompensé ; mais s'il n'y en a pas, ce n'est pas une raison pour ne pas accomplir son devoir* ». Dans cette conception manifestement optimiste, toute méchanceté est corrigible.

Jean-Pierre Vernant⁵⁴ avec bien d'autres a décrit la Grèce antique comme une « culture de la honte et de l'honneur opposée aux cultures de la faute et du devoir ». « *Quand un Grec a mal agi, écrit-il, il n'a pas le sentiment de s'être rendu coupable d'un péché, qui serait comme une maladie intérieure, mais d'avoir été indigne de ce que lui-même et autrui attendaient de lui, d'avoir perdu la face. Quand il agit bien, ce n'est pas en se conformant à une obligation qui lui serait imposée, à une règle de devoir décrétée par Dieu ou à l'impératif catégorique d'une raison universelle. C'est en cédant à l'attrait de valeurs, tout à la fois esthétiques et morales, le Beau, le Bien. L'éthique n'est pas obéissance à une contrainte, mais accord intime de l'individu avec l'ordre et la beauté du monde* ».

Pour Alain de Benoist⁵⁵ : « *la différence entre païens et chrétiens n'est pas du tout une différence « morale », au sens où les uns se conduiraient moralement mieux que les autres.*

⁵³ *La civilisation de l'Antiquité et le Christianisme*, Arthaud, 1972.

⁵⁴ *Entre mythe et politique*, Seuil, 1996.

⁵⁵ *Comment peut-on être païen ?*, Albin Michel, 1981.

Elle porte bien plutôt sur les fondements et les motifs de l'acte moral et sur les valeurs que les uns et les autres choisissent de privilégier ». Dans le Christianisme, en effet, il n'est plus question de *faute* par ignorance mais de *péché* par désobéissance perverse à la loi de Dieu. Par suite du péché héréditaire, l'homme est incliné au mal. Pour éviter la perte irrémédiable, il lui faut le secours d'une intervention divine. Ce sera la passion de Jésus-Christ. La vertu ne se justifie que par les fins dernières. Pour Saint Augustin, « *les vertus que l'âme pense avoir, si elles ne se rapportent pas à Dieu, si elles se rapportent à elles-mêmes et n'ont qu'elles comme fin, ne sont pas des vertus mais des vices* ».

Ce sont avant tout les néo-Platoniciens, philosophes contemporains des premiers siècles de l'ère chrétienne, qui après avoir élaboré la philosophie comme une science *théologique*, vont influencer le Christianisme à ses débuts. Ces philosophes sont parvenus au monothéisme avec le concept de Logos divin, ils n'admettent, certes, aucune Révélation divine mais leur comportement moral et leur piété, avec le jeûne et la prière, sont particulièrement remarquables. « *Il faut, écrit l'empereur Julien au IV^e siècle par cœur les hymnes en l'honneur des dieux... prier souvent, en privé et en public, trois fois le jour, sinon à tout le moins le matin et le soir* ». Ce sont ces mêmes philosophes qui ont contribué à spiritualiser le culte païen en remplaçant les sacrifices sanglants par l'offrande de l'encens et qui ont rédigé les premiers traités sur la prière considérée par l'un d'entre eux « *comme un mouvement de conversion qui ramène chaque chose vers la cause première, apporte au culte sa perfection et nous enlace d'une manière indissoluble dans la sainte communion avec les dieux* ».

Pour Revel⁵⁶ : « *Religiosité, piété, tolérance, sagesse distinguée, tendance au mysticisme, curiosité pour tous les cultes, presque tous les systèmes, souci de les fondre, donc spiritualisme et syncrétisme philosophique, tels sont les traits qui caractérisent les personnalités représentatives du néo-platonisme.* »

Faisant une place de choix aux exigences éthiques, religions à mystères et philosophes grecs avaient ainsi revitalisé les vieilles religions païennes au milieu desquelles la petite communauté chrétienne voyait le jour. À leur contact le mouvement chrétien, pourtant issu du culte étroitement national des juifs, allait se muer en une religion ouverte aux étrangers, aux gentils, aux barbares. En même temps, il devait largement influencer les religions anciennes avant de les éclipser progressivement et de les supplanter totalement en quelques siècles.

L'INTERACTION DU MONDE GRÉCO-ROMAIN ET DU CHRISTIANISME

Pour Jean Claude Schmidt⁵⁷ dans le *Dictionnaire des mythologies*, il y a à ce propos deux courants contraires dans l'histoire du Christianisme. Dans le premier, on considère la culture grecque comme providentielle car elle a préparé et précédé l'avènement du Christianisme. Dans l'autre, au contraire, il y a discontinuité absolue entre le paganisme et le Christianisme. Quoi qu'il en soit, si la filiation païenne du Christianisme est restée jusqu'à nos jours comme totalement voilée dans l'esprit de la plupart des chrétiens, on peut dire par contre qu'elle n'a pas été ignorée des premières générations chrétiennes.

Saint Paul fait partie du premier groupe d'apologistes. Juif né à Tarse dans un pays où régnait le syncrétisme religieux, il était porteur des deux cultures juive et grecque. Pour lui, comme nous le rapportent les *Actes des Apôtres*, le nouveau *mystère* vient combler, l'attente des philosophes du temps et prendre la place maintenue vacante par le paganisme à l'intention du « *dieu inconnu* ». Il y a continuité dans le plan divin : « *ce que vous adorez sans le*

⁵⁶ *Op. cit.*.

⁵⁷ « *Christianisme et Mythologie* » in *Dictionnaire des Mythologies*, Bonnefoy, Flammarion, 1981.

connaître, je viens, moi, vous l'annoncer » (Act 17, 23). Dans cette perspective de l'Apôtre, la culture grecque fut en somme une propédeutique.

Tout en minimisant avec plus ou moins de bonne foi et d'arguments valables les données du monde gréco-latin, d'autres auteurs chrétiens hellénisés admettent eux aussi qu'il puisse y avoir certaines ressemblances entre les dieux, les héros, les mythes et cérémonies du paganisme et, par ailleurs, les personnages et événements de l'histoire biblique, les croyances et la vie chrétienne.

Saint Justin (mort en 165) est un de ceux-là. Citant une masse de données empruntées à la tradition grecque suivant lesquelles les âmes survivent après la mort, il remarque que cette croyance est aussi celle des chrétiens. Il exige ainsi en faveur des croyances chrétiennes, notamment l'Incarnation et la Naissance virginale, une adhésion au moins égale. Justin précise par ailleurs : « *Nous n'apportons rien de nouveau par rapport à vos croyances. Si Jésus est Verbe de Dieu, il faut savoir que c'est un point commun avec Hermès, Verbe de Zeus ; s'il est né d'une vierge, c'en est un avec Persée ; s'il a rendu la santé aux infirmes et ranimé des cadavres, on peut dire qu'Asclépios en a fait autant ; si Jésus a été mis en croix, les fils de Zeus ont eu également leur Passion, si enfin il est monté au ciel, ce fut également le cas pour Asclépios, pour les Dioscures, pour Persée et Bellerophon, sans parler des empereurs défunts* ». L'apologiste s'attache ainsi à estomper les points les plus saillants de la christologie et à les assimiler aux récits païens.

Tatien (mort en 173) voulant accréditer l'Incarnation dans son *Discours aux Grecs* évoque quelques métamorphoses mythiques (d'Apollon en bouvier, d'Héra en vieille femme). Il s'autorise de ce rapprochement pour mettre en demeure les Grecs : « *Vous qui nous insultez, comparez vos mythes à nos récits... Acceptez nos enseignements, ne fut-ce qu'à titre de mythes semblables aux vôtres* ».

Pour Clément d'Alexandrie (mort en 215) « *la plus ancienne de toutes les sagesse est la philosophie hébraïque* », mais il utilise volontiers des images du paganisme pour formuler les idées chrétiennes. Il évoque ainsi dans sa *Protreptique* l'épisode célèbre de l'Odyssée où Ulysse est aux prises avec les Sirènes. À ses yeux, les Sirènes figurent les méfaits de l'habitude et les appels du plaisir tandis qu'Ulysse, qui les déjoue en s'attachant à un mât et en se bouchant les oreilles, est l'image du chrétien qui triomphe de la perdition en embrassant le bois de la Croix.

Origène au III^e siècle réclame, quant à lui, que l'on veuille bien lire avec les mêmes yeux les récits bibliques et les mythes grecs. « *Si on reconnaît à juste titre à ceux-ci une portée doctrinale cachée, il est déraisonnable de la refuser à ceux-là pour ne retenir d'eux que le sens apparent* ».

Au siècle suivant, Saint Augustin (et après lui bien d'autres auteurs tels Abélard et Dante) considère Virgile comme un *prophète inconscient*. Dans sa IV^e Églogue, le poète ne parle-t-il pas d'une « *vierge qui enfante* », « *d'une nouvelle génération qui descend du ciel* », « *d'un enfant divin qui naît et gouverne le monde pacifié par son père* », d'un « *âge d'Or qui s'installe* » ?

Pour bien des apologistes de la tradition chrétienne primitive, le Christianisme est en effet une *philosophie* se situant dans la continuité de la philosophie grecque.

Cet état d'esprit fait d'un certain respect et d'une relative tolérance pour le paganisme va manifestement intervenir dans l'entreprise de conversion des païens, entreprise qu'il s'agissait, pour les chrétiens, de mener avec le maximum d'efficacité. C'est ainsi que se produisit très rapidement une assimilation des éléments conceptuels du paganisme. Ce processus de christianisation qui se perpétuera pendant des siècles (dans les campagnes, les dieux locaux des païens deviendront souvent les saints chrétiens) intéressera, non seulement les conceptions théoriques, mais aussi les rites, les fêtes, les symboles, les images, les objets et lieux de culte. À propos de ces derniers, la méthode appliquée assez souvent par l'Église en la

matière est clairement explicitée par une lettre du pape Grégoire à Augustin de Cantorbéry au début du VIII^e siècle : « *Après de longues réflexions, écrit-il, j'ai statué sur le cas des Angles. Les temples ne doivent absolument pas être détruits dans cette nation ; il convient de détruire uniquement les idoles qui s'y trouvent. Qu'on prenne de l'eau bénite et que l'on asperge ces temples, qu'on y édifie des autels et qu'on y place des reliques ; en effet, si ces temples sont bien construits, il est nécessaire et il suffit d'en changer la destination en les faisant passer du culte des idoles au culte du vrai Dieu. De cette façon, le peuple, constatant que ses temples sont respectés, déposera plus facilement l'erreur de son cœur et, connaissant et adorant le vrai Dieu, se rassemblera plus familièrement aux lieux où il avait coutume de se rendre* ».

À noter que certains écrivains chrétiens, tel Justin, pensent que les païens ont imité dans leurs mystères les rites chrétiens compte tenu de l'étroite parenté existant entre les éléments respectifs. Pour eux, il y a eu plagiat, falsification ou vol (parfois par l'intermédiaire des démons). Cette idée apologétique, selon laquelle le paganisme a fabriqué des mythes semblables aux dogmes chrétiens, sera d'ailleurs reprise ultérieurement par de nombreux auteurs pour lesquels la doctrine biblique, parce que plus ancienne et originale, possède seule des titres à l'assentiment des hommes.

En opposition à Saint Paul et aux auteurs précédents, certains professent au contraire qu'il y a discontinuité, rupture et antagonisme entre la religion nouvelle et la religion païenne. Ainsi Tertullien, écrivain latin du II^e siècle, se plaît à opposer dans son *Apologétique* la pureté de la conception virginale aux conditions scandaleuses de la naissance des enfants de Jupiter : « *Le Fils de dieu ne fut pas engendré de telle façon qu'il eût à rougir de son nom de fils ou de sa filiation paternelle. Il n'a pas, lui, subi l'affront d'avoir, par l'inceste d'une sœur, ni par le déshonneur d'une fille ou d'une épouse étrangère, un père divin couvert d'écailles, encorné ou emplumé, changé en pluie d'or comme l'amant de Danaé. Elles sont encore de Jupiter ces infamies humaines que vous commettez ! Mais le Fils de Dieu n'a point de mère par un commerce impudique ; et même la mère que nous lui voyons n'était pas mariée.* » Tertullien écrit aussi : « *Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Église ? Pour nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ ni de recherche après l'Évangile* ». Dans la perspective de ces chrétiens, la religion païenne ne saurait être tolérée ni dans sa théologie ni dans ses pratiques. D'où une entreprise visant à déconsidérer puis à éliminer l'héritage païen. Intransigeance et intolérance vont alors conduire non plus à un certain respect mais au rejet des conceptions païennes et, partant, à la destruction des temples et monuments anciens dont les pierres ou les éléments architecturaux complexes telles les colonnes, vont servir dès la fin du IV^e siècle, lorsque le Christianisme fut reconnu religion d'État, à la construction des édifices chrétiens.

Ce processus de réemploi intellectuel ou matériel du paganisme, processus impressionnant en vérité puisqu'il a pratiquement influencé le Christianisme dans tous ses aspects, s'est poursuivi pendant tout le Moyen âge. On peut ajouter que, si en matière de morale et d'inspiration première l'héritage juif du Christianisme est manifestement prépondérant, en matière de doctrine par contre, c'est l'héritage grec et païen qui, bien que très occulté au cours des siècles et jusqu'à nos jours, prédomine de toute évidence. Ce second héritage a fait du Christianisme, comme le remarque Neyton⁵⁸, « *un musée vivant du paganisme* » : il a apporté les éléments essentiels du mythe de la Rédemption.

LA SYNTHÈSE CHRÉTIENNE

L'association des éléments fondamentaux du mono-théisme juif, de certaines données des mystères païens (l'incarnation et la manducation d'un dieu, la mort et la résurrection d'un

⁵⁸ *Les clefs païennes du Christianisme*, Les Belles Lettres, 1979.

homme, l'immortalité de l'âme...) et de l'apport conceptuel des Grecs (notamment la logique et le sens de l'universalité) va aboutir non pas à un banal syncrétisme qui agglomère ou juxtapose, mais à un système doctrinal très cohérent. C'est le *mystère chrétien*, *économie de salut* fondée sur la mort et la résurrection de Jésus-Christ sauveur du monde et qui, par la vertu des engagements et des rites sacrés, devient le gage de la délivrance et de l'immortalité des initiés. Le Sauveur des chrétiens n'est ni le dieu abstrait et exclusif des juifs, ni un dieu païen à l'histoire incertaine, c'est Jésus né au temps d'Auguste et crucifié sous Ponce Pilate. Là où le Grec s'épuise à exercer sa raison, où le juif ne cesse d'interroger Dieu, le chrétien, lui, possède la réponse. Désormais, le salut est accessible à tous les hommes (*Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre*, dit Saint Paul, *car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ*). La circoncision n'est plus nécessaire, la Loi juive et ses centaines de préceptes sont dépassés... Le Christianisme, où se sont interpénétrés les héritages spirituels et rituels du Judaïsme et du monde gréco-latin, va alors acquérir une puissance attractive et une vitalité incomparables qui vont bientôt faire de lui la religion dominante du monde romain et lui donner par la suite sa vocation universelle.

Pour le Christianisme, cette synthèse faite par des hommes est néanmoins *Révélation* car réalisée sous l'inspiration divine.

Il faut ajouter que, si l'idéal moral de Jésus et l'attrait de sa prédication ont manifestement contribué à la *réussite* du drame de la Rédemption, c'est réciproquement grâce à la création de ce mythe et à sa diffusion que l'enseignement de Jésus nous est parvenu. Sans le mythe, il n'y aurait pas eu d'*Évangiles* et, comme bien des prédicateurs juifs de son temps, Jésus aurait été ignoré à jamais... Témoin d'un simple courant de sagesse, pur *produit* du Judaïsme, « *la prédication de Jésus ne conduisait nullement à une religion nouvelle* »⁵⁹.

⁵⁹ Alfred Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, E. Nourry, 1930.

CHAPITRE HUITIÈME

L'UNIVERS MYTHIQUE DANS LE CHRISTIANISME

La filiation de la mythologie chrétienne vis-à-vis des traditions de l'Antiquité juive et de l'Antiquité païenne est particulièrement nette avec certains **personnages** et certains **lieux** composant cet univers surnaturel qui double le nôtre et interfère avec lui. Comme nous allons le voir, le Christianisme a été très fidèle à son double héritage : il en a conservé l'essentiel.

LE PANTHÉON CHRÉTIEN

Outre la Trinité divine, d'autres Puissances peuplent le monde mythique du Christianisme. Ce sont les Anges et les Démons, la Vierge-Marie, les Saints et Bienheureux, les Âmes du Purgatoire et celles des Damnés.

LES ANGES

La plupart des religions ont admis l'existence des anges.

Chez les Hébreux, les anges sont des êtres personnels, intelligents, puissants, médiateurs entre Dieu et les hommes. La Bible juive en témoigne abondamment. Dans la *Genèse*, après avoir renvoyé Adam hors du jardin d'Eden, Dieu y posta des Chérubins munis d'un glaive fulgurant pour en garder l'entrée. Abraham, sur le point de sacrifier son fils Isaac, entend l'ange du Seigneur lui crier *Ne porte pas la main sur l'enfant*. Daniel et bien d'autres prophètes reçoivent de Dieu un message par leur intermédiaire tandis que Jacob, dans un songe, voit une échelle dont le sommet atteint le ciel et sur laquelle montent et descendent les anges de Dieu (Gen. 28, 12-15). Esaïe dit aussi : « *L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui. Ils avaient chacun six ailes : deux pour se couvrir le visage, deux pour se couvrir les pieds et deux pour voler* ». Et ils se criaient l'un à l'autre ces paroles : « *Saint, saint, saint, le Seigneur, le tout-puissant* » (Es. 6, 1-3). Quant au Psalmiste, il convoque les anges pour chanter les louanges divines avec les hommes et l'univers entier (Ps. 148, 1-2). Tobie reçoit la visite de Raphaël qui lui dit : « *Je suis Raphaël, l'un des sept anges qui se tiennent devant la gloire du Seigneur et veillent en sa présence* » (Tob 12, 15).

Jésus sera fidèle à cette croyance admise par tous à son époque (si l'on excepte toutefois les Sadducéens) : il croit aux anges et aux démons.

Chez les Grecs aussi il y a des êtres gardiens invisibles de l'ordre établi par les dieux, donnant aux hommes la richesse, protégeant les bons et punissant les méchants ou encore jouant, dans la nature, le rôle de forces élémentaires. Ce sont les *daïmones* auxquels Platon s'intéressera particulièrement. Par ce terme, il concevait des esprits inférieurs aux dieux mais supérieurs aux hommes, des esprits chargés de la communication entre dieux et hommes et n'ayant rien de *diabolique* ou de *démoniaque*. Platon n'admettait, en effet, que des *daïmones* bons et bienfaisants. Portant aux dieux les offrandes et les prières des hommes, ils annonçaient réciproquement à ceux-ci la volonté des dieux. Ils habitaient entre ciel et terre. Par la suite, ce sont les disciples de Platon qui, embarrassés par l'existence du mal, reconnurent d'autres *daïmones* ennemis des hommes.

Très communs dans toute la théologie païenne, les esprits bons et mauvais (qui deviendront les *génies* chez les Latins) sont tantôt les serviteurs de telle ou telle divinité, tantôt les esprits

protecteurs d'un peuple, d'une ville, d'une famille ou d'un homme. Dans l'art, les bons *démons* étaient souvent représentés comme des adolescents tenant à la main la corne d'abondance. Ils étaient l'objet d'un certain culte, on leur faisait des libations sans leur attribuer toutefois de personnalité bien définie.

Dans le Christianisme, ces personnages bienfaisants sont présents dans tous les grands moments de l'histoire évangélique. C'est un ange qui vient annoncer à Zacharie la naissance de son fils Jean-Baptiste le Précurseur. C'est encore Gabriel qui fait annonce à Marie de la conception de Jésus tandis que parallèlement il apparaît à Joseph pour le dissuader de répudier sa jeune épouse, enceinte de par le Saint Esprit. Peu de temps après la naissance de Jésus un ange du Seigneur calme l'inquiétude du même Joseph et l'avertit de fuir en Égypte pour éviter le massacre de Jésus par Hérode. Plus tard, à la mort de ce roi, c'est également un ange qui lui ordonne de revenir chez lui : « *Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et mets-toi en marche pour la terre d'Israël ; en effet, ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant* » (Mt 2, 20).

À la naissance de Jésus, les bergers sont prévenus par une troupe nombreuse de l'armée céleste qui chante : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre pour les hommes, ses bien-aimés*. À son agonie au Mont des Oliviers un ange vient le réconforter. Lors de la résurrection, nous dit Mathieu, l'ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre, sur laquelle il s'assit. Il avait l'aspect de l'éclair, sa robe était blanche comme neige et il dit aux femmes : « *Ne craignez point, vous ; je sais bien que vous cherchez Jésus, le crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité comme il l'avait dit* ».

Les anges sont également là au moment de l'Ascension qui achève la mission terrestre de Jésus. Au jugement dernier ils interviennent à titre d'exécuteurs pour la séparation des bons et des méchants. « *Et il enverra ses anges avec une grande trompette sonore et des quatre vents, d'une extrémité des cieux à l'autre, ils rassembleront les élus* » (Mt 24, 31).

C'est encore un ange qui vient délivrer Pierre de la prison où il était enchaîné et gardé par des sentinelles. *Tout à coup, l'ange du Seigneur surgit et le local fut inondé de lumière. L'ange réveilla Pierre en lui frappant le côté : « Lève-toi vite ! lui dit-il. » Les chaînes se détachèrent des mains de Pierre. Et l'ange de poursuivre : « Mets ta ceinture et lace tes sandales ! » Ce qu'il fit. L'ange ajouta : « Passe ton manteau et suis-moi ! » Pierre sortit à sa suite. Il ne se rendait pas compte que l'intervention de l'ange était réelle, mais il croyait avoir une vision.* (Act 12, 7-10).

Dans l'Apocalypse, les anges sont très présents : *J'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône, des animaux et des anciens. Leur nombre était myriades de myriades et milliers de milliers. Ils proclamaient d'une voix forte : Il est digne, l'agneau immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange* (Ap 5, 11-12).

Que sont les Anges ?

Pour les Pères de l'Église, pour la Tradition, pour le Magistère appuyé sur les Conciles de Latran IV et de Vatican I, pour la doctrine chrétienne en un mot, les anges sont créatures de Dieu. Ce sont des auxiliaires dans le gouvernement divin, occupant une place intermédiaire entre l'homme et Dieu. L'Écriture les montre toujours sous une forme corporelle : il s'agit d'un corps éthéré, lumineux, céleste mais il s'agit bien d'un corps. Les anges jouissent d'une vie intellectuelle adaptée à leur être et ne meurent pas : ils ont l'immortalité et l'immutabilité intrinsèques.

Les anges furent créés saints et parfaits, mais certains d'entre eux furent déchus de cet état par leur orgueil et précipités en enfer où ils sont condamnés aux peines éternelles. Ce sont les mauvais anges, encore appelés diables ou démons, dont le rôle est de tenter les hommes et de les pousser au mal.

La liturgie chrétienne invoque très souvent les bons anges et accorde une place particulière à trois d'entre eux : Raphaël (le compagnon de Tobie), Gabriel (le messager de l'Annonciation), Michel (le héros du combat de l'*Apocalypse*).

Parallèlement, et sous des formes multiples, la dévotion aux anges s'est largement développée pendant toute l'histoire chrétienne comme en témoignent les divers sanctuaires et lieux de pèlerinages (tel le Mont St Michel...), la sculpture (L'Ange au sourire de Reims...), les peintures (Fra Angelico...), les miniatures du XV^e siècle, les litanies et les multiples prières (celle, par exemple, de Léon XIII où Saint Michel assiste les chrétiens dans leur lutte contre les esprits mauvais). Ce même Saint Michel est aussi depuis Charlemagne le patron de l'Empire des Gaules et il apparaît à Jeanne d'Arc... Enfin, chaque individu possède près de lui un *ange gardien* à titre de protecteur, de compagnon, de guide, de tuteur... Platon disait aussi qu'à sa naissance chaque homme est doté d'une puissance tutélaire (daimôn).

Les auteurs ecclésiastiques divisent les anges en trois hiérarchies et chaque hiérarchie en trois ordres. La première hiérarchie est celle des Séraphins, des Chérubins et des Trônes, la seconde comprend les Dominations, les Vertus et les Puissances. Enfin, la dernière est composée des Principautés, des Archanges et des Anges. Les anges représentent ainsi plus particulièrement le neuvième et dernier ordre du chœur céleste et ils sont légion. Toutefois, ces dernières données ne s'imposent pas aux croyants comme des vérités de foi.

LES DÉMONS

La croyance concernant les démons est, semble-t-il, apparue en Chaldée. De là, elle s'est répandue en Perse, en Égypte, et en Grèce. **Chez les Grecs**, comme nous l'avons vu précédemment, ce sont les disciples de Platon qui ont inventé les mauvais *daimones* que les Latins appelleront mauvais *génies*, puis *démons*.

En fait, cette croyance se retrouve dans bien d'autres continents, en Asie notamment.

Chez les Hébreux, Satan apparaît dès la *Genèse* sous l'aspect du serpent. C'est lui qui incite le premier couple à désobéir à Dieu et à manger du fruit défendu de *l'arbre de la connaissance du bien et du mal*. Il insinue perfidement : « *Vous serez comme des dieux* ».

Dans la Bible en général, Satan est un des anges de l'entourage divin auquel appartient la mission de dénoncer les faiblesses des hommes mais, en tant que serviteur de Yahvé, il n'agit que dans la mesure où celui-ci l'autorise. Son rôle apparaît particulièrement au début du *Livre de Job* et dans les livres des *Chroniques*. C'est souvent l'accusateur, l'adversaire, une figure élaborée pour décharger Dieu de la responsabilité du mal. Toutefois, il n'y a pas dualisme avec ses deux principes originaires de bien et de mal. Par la suite cependant bien des écrits rabbiniques et esséniens présentent d'abondantes spéculations relatives aux mauvais anges et à leur chef. Toute une littérature se développe ainsi, littérature de combat entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, avec évocation de la chute des anges.

Dans le Christianisme, le thème précédent, qui n'était qu'esquissé dans l'*Ancien Testament*, va être repris et développé avec une ampleur particulière. Satan prend des noms variés : Lucifer, Belzébuth, le Diable, le Prince des Ténèbres, le Prince des démons, le grand Dragon, le Mauvais, le Malin, le Grappin (avec le Curé d'Ars) etc...

Dans l'*Évangile*, Satan se manifeste particulièrement lors de l'épisode de la Tentation de Jésus au désert : *Alors Jésus fut conduit par l'Esprit au désert, pour être tenté par le diable. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il finit par avoir faim. Le tentateur s'approcha et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains ». Mais il répliqua : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».* Alors le diable l'emmena dans la Ville Sainte, le

plaça sur le faîte du Temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre. » Jésus lui dit : « Il est aussi écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur, ton Dieu. » Le diable l'emmena encore sur une très haute montagne ; il lui montra tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes et m'adores. » Alors Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à Lui seul que tu rendras un culte. » Alors le diable le laissa et voici que des anges s'approchèrent, et ils le servaient (Mt 4, 1-11).

Les cas de possession par les démons sont nombreux dans l'Évangile et soulignent le pouvoir de libération du Christ. Voilà que deux démoniaques se mirent à crier : *« De quoi te mêles-tu, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? »* Or, à quelque distance, il y avait un grand troupeau de porcs en train de paître. Les démons suppliaient Jésus, disant : *« Si tu nous chasses, envoie-nous dans le troupeau de porcs. »* Il leur dit : *« Allez ! »* Ils sortirent et s'en allèrent dans les porcs ; et tout le troupeau se précipita du haut de l'escarpement dans la mer, et ils périrent dans les eaux » (Mt 8, 29-32).

Dans la parabole de l'ivraie c'est aussi le diable qui sème le mauvais grain dans le champ. *« Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les sujets du Royaume ; l'ivraie, ce sont les sujets du Malin ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges »* (Mt 13, 37-40).

Jésus ne garde pas pour lui le pouvoir de chasser les démons et de guérir les hommes, il le transmet à ces disciples : *Ayant fait venir ses douze disciples, Jésus leur donna autorité sur les esprits impurs, pour qu'ils les chassent et qu'ils guérissent toute maladie et infirmité.*

L'auteur de l'Épître aux Éphésiens fait aussi cette recommandation : *« Revêtez l'armure de Dieu pour être en état de résister aux manœuvres du diable ».*

L'Office des Complies que les religieux chantent à l'approche de la nuit insiste particulièrement sur le danger infernal : *« Frères, soyez sobres et veillez, car le démon rôde autour de vous comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer ».*

Dans l'art chrétien, très riche en la matière, les démons ou diables sont souvent représentés, comme leur maître Satan, sous forme de personnages monstrueux munis de cornes, d'une queue..., parfois ils ont des ailes.

La tradition chrétienne distingue trois modes d'action (ou trois *tactiques*) de Satan. La *tentation* est le mode le plus commun. Viennent ensuite l'*infestation* par laquelle Satan persécute les saints pour leur faire abandonner leur vocation, puis la *possession* lorsqu'un homme sent en lui la présence d'un *autre* qui lui fait proférer des blasphèmes et accomplir des actes sacrilèges ou anormaux.

La réalité des possessions ne fait pas de doute pour les évangélistes. L'Église l'a toujours admise. Elle a engagé jusqu'au XVII^e siècle de nombreux procès en sorcellerie et elle a institué le rituel de l'exorcisme destiné à mettre en fuite l'esprit mauvais, lors des bénédictions de l'eau, de l'huile, des cierges, des églises mais plus particulièrement lors du baptême des adultes et des enfants et lors de l'Extrême Onction donnée aux mourants. Au cours de ces cérémonies le prêtre, par les paroles *« exi ab eo, immunde spiritus »*, demande à l'esprit impur de s'éloigner.

La vie est d'abord une lutte contre les forces surnaturelles du démon. Ce n'est qu'à la fin des temps, lors de la Parousie et du retour du Christ, que *« Satan sera définitivement vaincu et rejeté dans les ténèbres extérieures avec les autres démons et les damnés »*. Pour le Catholicisme, le Diable (en grec : celui « qui sépare ») n'est pas un symbole ou une donnée de l'inconscient. Il est le Prince des démons. C'est une personne, non pas en *chair et en os*, mais une personne spirituelle aussi vivante que peut l'être Dieu le Saint-Esprit et suffisamment

puissante pour entraîner notamment le phénomène tangible de la *possession*, ainsi qu'en témoignent toujours divers ouvrages récents émanant de prêtres exorcistes.

Comment les anges, ces purs esprits créés par Dieu, ont-ils pu pécher ? Les interprétations ont été nombreuses au sein du Christianisme : péché d'orgueil selon Thomas d'Aquin, désir d'égalité avec Dieu pour Duns Scot, désir d'union hypostatique avec le Verbe pour Suarez... Les théologiens chrétiens considèrent que cet acte d'un pur esprit représente une anomalie manifeste de l'ordre du mystère. Mais l'autre terme de l'alternative qui est l'existence d'un principe du Mal, éternel et indépendant de Dieu, ne peut être retenu : le Christianisme considère, en effet, qu'il s'agit là d'une *hérésie* dualiste.

Tous les prêtres catholiques reçoivent par l'ordre mineur d'*exorciste*, le pouvoir de chasser les démons. Avec la régression des possessions démoniaques et l'affaiblissement de la croyance en Satan dans le monde chrétien où le mal a volontiers remplacé le *Malin* (comme dans la prière du Notre Père depuis le XIX^e siècle), quelques prêtres suffisent maintenant à cette tâche dans les différentes régions où l'Église catholique est présente. Ils sont nommés par l'Évêque du lieu.

En Europe tout au moins, il y a un embarras certain chez divers théologiens au sujet des démons. Néanmoins, il reste que la doctrine établie par la Tradition catholique ne saurait être modifiée. Elle a été rappelée en 1972 par le pape Paul VI dont la *Profession de foi* mentionne explicitement les démons, en référence aux *Évangiles* et au Concile de Latran IV. De même, en 1975, la Sacrée Congrégation qui lui a consacré le document *Foi chrétienne et Démonologie* précise ceci : « *Quiconque n'admet pas l'existence du démon ou la considère comme un phénomène indépendant n'ayant pas, contrairement à toute créature, Dieu pour origine, ou bien encore la définit comme une pseudo réalité, comme une personnification conceptuelle et fantastique des origines inconnues de nos maladies, transgresse l'enseignement biblique et ecclésiastique* ». Pour le Magistère romain, Satan n'est pas une pittoresque métaphore, il relève de la vérité dogmatique qui s'impose aux fidèles.

Pour le Christianisme, comme pour le Judaïsme ou l'Islam, le Diable constitue manifestement une pierre d'achoppement particulièrement notable. Indépendamment des pratiques d'exorcisme et des implications culturelles très variables suivant les religions, il faut considérer en effet que le discours théorique sur Dieu vient buter inexorablement sur le personnage de Satan dans une contradiction infranchissable : Dieu en tant que Tout-Puissant ne saurait avoir de rival, Dieu en tant qu'il est le Bien, le Beau, l'Amour, ne saurait inclure le Mal.

MARIE LA VIERGE-MÈRE

Depuis sa mort et son Assomption, Marie occupe, dans le panthéon chrétien, une place unique en tant que Mère de Dieu. Elle est aussi la Reine des Anges et des Cieux. Associée à Eve, la mère des Vivants, elle participe à la figure de l'Église, Épouse du Christ. En tant que co-rédemptrice, c'est une médiatrice entre Dieu et les hommes mais aussi un modèle parfait et unique de fécondité et de pureté. Les fidèles catholiques lui font confiance pour les aider pendant leur vie et à l'heure de leur mort. D'où le culte qui lui est adressé pour solliciter son intercession près de Dieu et plus particulièrement près de son Fils. En témoignent abondamment les multiples sanctuaires qui lui sont voués et les formes variées de pratiques qui s'adressent à elle : pèlerinages, prières, chants, consécration de personnes, de communautés ou de biens, litanies qui célèbrent ses vertus et son éminente dignité, processions publiques à travers les cités, port d'images, de médailles, de chapelets, de

scapulaires, culte des reliques, art pictural et sculptural, flamme continue des cierges de nos églises...

Par ailleurs un nombre considérable d'ordres religieux et de congrégations (Oblats et Oblates de Marie, Sœurs de l'Immaculée Conception, Dominicaines de la Présentation, Franciscaines missionnaires de Marie, Maristes, Marianistes, Assomptionnistes, Visitandines, Annonciades...) l'ont prise comme patronne et modèle.

Marie, par excellence personnage féminin du Catholicisme, mobilise ainsi, tant chez les hommes que chez les femmes de toutes conditions, une affectivité considérable. Elle inspire les poètes et les chanteurs :

*« Par le petit garçon qui meurt près de sa mère
Tandis que des enfants s'amuse au parterre
Et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment
Son aile tout à coup s'ensanglante et descend
Par la soif et la faim et le délire ardent
Je vous salue Marie... »* (Francis Jammes)

En « *parlant au cœur* » (les croyants s'adressent au Cœur immaculé de Marie parallèlement au Sacré-Cœur de Jésus), son culte contribue manifestement à *humaniser* le Catholicisme et, en le rendant accessible et populaire, à lui assurer un attrait manifeste et durable.

LES SAINTS, LES BIENHEUREUX et LES ÂMES DU PURGATOIRE

Le Christianisme romain a, depuis les premiers siècles de son histoire, considéré que l'âme de certains morts, dont la vie terrestre avait été particulièrement vertueuse et éminente (les Saints), pouvait être considérée comme jouissant avec certitude du bonheur éternel près de Dieu. Dans la primitive Église, les petites communautés de chrétiens en décidaient par elles-mêmes. Plus tard ce fut le Magistère romain et depuis le Concile de Trente la Congrégation de la Foi qui, après avoir apprécié les mérites de tel ou tel chrétien et reconnu quelques miracles relevant de son pouvoir près de Dieu, le proclame *Bienheureux* d'abord, *Saint* ensuite. Les Saints, comme les morts dans l'Antiquité souvent considérés comme des héros, font office d'ambassadeurs des humains près de Dieu pour l'obtention de bienfaits. Le *Catéchisme du Concile de Trente* précise ainsi : « *Nous prions Dieu afin qu'Il nous donne Lui-même les biens et qu'Il nous délivre des maux, mais nous demandons aux Saints, parce qu'ils ont du crédit auprès de Dieu, qu'ils nous obtiennent les choses dont nous avons besoin* ». Aux saints comme aux anges est dédié le culte de *dulie*. Si ce culte est largement répandu, il reste toutefois inférieur en intensité à celui d'*hyperdulie* réservé à la personne de Marie, culte lui-même inférieur à celui de *latrie* qui ne s'adresse qu'à Dieu.

À tous ces saints reconnus officiellement par l'Église et à tous les autres anonymes une fête joyeuse est spécialement consacrée : c'est la Toussaint qui a lieu traditionnellement le 1er novembre. Elle est suivie le lendemain de la Fête des morts réservée aux âmes qui se purifient dans le Purgatoire et complètent, avec l'aide de la prière des vivants, l'expiation de leurs fautes.

LES ÂMES DES DAMNÉS

Pour la théologie chrétienne, l'âme de tout homme qui meurt en état de péché mortel va immédiatement en Enfer pour subir la privation éternelle de Dieu (c'est la peine du dam) et une peine appropriée à ses péchés (c'est la peine du sens).

L'Église ne se prononce pas actuellement sur le nombre et l'identité des morts qui auraient ainsi été voués à l'enfer.

LA GÉOGRAPHIE DE L'AU-DELÀ

L'univers de la mythologie chrétienne a aussi ses **lieux** spécifiques : le **Ciel**, l'**Enfer**, le **Purgatoire**, les **Limbes**. En la matière, l'héritage du Christianisme provient essentiellement de l'Antiquité grecque.

LE CIEL

C'est l'Orphisme qui, en modifiant la conception traditionnelle de l'autre monde, a le plus profondément inspiré le Christianisme. Désormais l'âme est punie ou récompensée en fonction de ses fautes et de ses mérites. Dans la conception orphique, il y a deux séjours distincts pour les morts : l'un destiné aux bons (les Champs-Élysées), et l'autre aux méchants (le Tartare ou Hadès) pour l'expiation des péchés. Le paradis promis aux initiés est une région bienheureuse du monde où abondent les prairies parsemées de fleurs et les riches vergers. Les âmes s'y reposent dans une douce lumière, elles participent à des danses et à des chants sacrés et festoient sous les ombrages. Pour les non-initiés, un temps de purification et d'expiation (dans « *un bournier fangeux* ») est nécessaire avant qu'ils puissent jouir du Paradis.

Pour les anciens Juifs, il s'agissait d'un lieu où, après la venue du Messie, ils jouiraient sur terre d'une félicité éternelle au milieu de toutes sortes de délices.

En ce qui concerne Jésus, les textes du *Nouveau Testament* ne permettent pas de situer parfaitement sa pensée. Le Paradis (ou le Royaume) a son siège « *au-dedans de nous* » suivant la conception de beaucoup de juifs de ce temps-là, ou bien il se situe après la mort. Au bon larron qui agonise à son côté Jésus dit : « *En vérité, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.* » (Lc 23, 43) Or, on sait que cette croyance en la vie éternelle était présente dans certaines communautés juives d'alors, telle celle des Esséniens. Jésus a donc pu la faire sienne. D'autre part, il n'est pas exclu que les paroles mises dans sa bouche ne soient que le reflet de la doctrine naissante du Christianisme qui, sur ce point là, fut essentiellement tributaire des religions païennes.

En effet, pour les théologiens catholiques unanimes et les fidèles, le ciel (ou paradis) a, du moins jusqu'à une période récente, toujours représenté le séjour de Dieu (et notamment du Christ depuis la Résurrection), de la Vierge-Marie (depuis son Assomption), des Anges, des Saints et Bienheureux, enfin celui des âmes des Justes attendant la résurrection des corps. C'est un lieu de délices où les Bienheureux voient Dieu face à face, communient avec Lui et jouissent d'un bonheur éternel, récompense de leur fidélité sur la terre. C'est l'opposé de l'Enfer : il est situé dans les sphères supérieures et hors du monde. Après la Résurrection de la fin des temps, l'homme y sera présent avec la totalité de lui-même : corps et esprit. La conception chrétienne n'est pas spirituelle ou symbolique : le Paradis comporte une réalité authentique dans un autre monde.

L'ENFER

Opposé au ciel où l'on monte, l'enfer est situé (comme son nom *inferi* l'indique) sous la terre, dans les régions inférieures. C'est un lieu de tourments où les méchants subissent après cette vie la punition de leurs fautes.

En Grèce

Avec Homère, on croyait que les âmes des morts descendaient dans l'Hadès, vaste caverne souterraine, où demeuraient les dieux des enfers. L'Hadès comportait quatre fleuves dont les eaux le séparaient du séjour des vivants. Le vieux batelier Charon transportait les âmes des

morts sur l'autre rive tandis qu'un chien monstrueux, Cerbère, gardait les portes des enfers. Il n'y avait nulle récompense, nulle punition : les coupables n'étaient pas distingués des autres. À noter toutefois qu'on trouve dans l'Odyssée quelques allusions aux peines infligées à trois personnages qui avaient gravement offensé les dieux : Tantale, Sisyphe et Tityos. Tantale, consumé par une soif ardente, était debout dans un lac, mais à chaque fois qu'il se penchait pour se désaltérer, l'eau s'évanouissait. Sisyphe travaillait des pieds et des mains pour hisser une pierre énorme au sommet de la montagne. Mais au moment, où, épuisé, il était sur le point d'arriver, quelque force invisible le repoussait et, sans cesse, la roche retombait... Quant à Tityos, il était cloué au sol tandis que deux vautours lui déchiraient le cœur.

Pour Platon, le Tartare est réservé à ceux que la gravité de leurs fautes, de leurs sacrilèges, de leurs crimes a rendus *incurables*.

À Rome, l'Orcus est une grotte obscure plongée dans les ténèbres.

Chez les juifs, le Shéol est considéré habituellement comme un lieu de sépulture pour tous les trépassés sans distinction. Vu comme une immense caverne souterraine inquiétante et triste, il ne comporte pas de châtiments. Parfois on le désigne du nom de *Géhenne*, vallée située près de Jérusalem où l'on brûlait des immondices et où, primitivement, on sacrifiait des enfants au dieu Moloch. Seules quelques anciennes communautés juives semblent avoir distingué un Paradis et un Enfer.

Pour Jésus, l'Enfer est intérieur à l'homme. *C'est du cœur des hommes que sortent les intentions mauvaises, inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidité, perversité, ruse, débauche, envie, injures, vanité, déraison. Tout ce mal sort de l'intérieur et rend l'homme impur* (Mc 7, 21).

Le Christianisme, héritier du Judaïsme mais aussi du paganisme et de l'Orphisme, admet la représentation dualiste de l'autre monde. Pour lui, comme le rappellent de nombreux passages du *Nouveau Testament*, il y a un séjour pour les *bons*, comme il y en a un pour les *réprouvés*. L'*Apocalypse* apocryphe de Pierre est le premier ouvrage chrétien qui décrit longuement les punitions et les tortures subies en enfer : les pécheurs sont dévorés par des oiseaux, suspendus par la langue ou bien attachés à des roues tournoyantes... Deux siècles plus tard l'*Apocalypse* de Paul, ouvrage également apocryphe mais qui fut traduit dans toutes les langues et qui a joui d'une immense audience pendant un millier d'années, reprend et développe abondamment l'évocation de ces supplices.

La théologie chrétienne dite scolastique a consacré les données précédentes et élaboré toute une conception judiciaire des peines infernales ayant donné lieu très précocement, mais surtout à la Renaissance, à une abondante littérature en même temps qu'à de nombreuses œuvres picturales.

Entre sa mort et sa résurrection Jésus-Christ, à l'instar de bien des divinités du monde gréco-romain, voire du roi Ur dans la religion sumérienne⁶⁰, *est descendu aux enfers*. C'est une donnée présente depuis le VII^e siècle dans le *Symbole des Apôtres* (le Credo) lequel est toujours récité ou chanté au moment de la messe. Le catéchisme traditionnel précise à ce propos que « *la personne entière du Christ est descendue librement au séjour des Justes de l'ancienne alliance pour les délivrer et les conduire au ciel* ».

Aujourd'hui, dans diverses confessions chrétiennes non catholiques, l'accent est mis sur l'intériorité de l'enfer. Dans le Catholicisme, depuis le milieu du XX^e siècle, les peines infernales et les démons ne font plus guère partie du discours de la plupart des prédicateurs non traditionalistes, mais le Catéchisme publié en 1992 réaffirme que *les âmes de ceux qui meurent en état de péché mortel descendent immédiatement après la mort dans les enfers*. C'est là un élément fondamental de la doctrine à laquelle tout fidèle est tenu d'adhérer.

⁶⁰ Kramer, *Op. cit.*.

LE PURGATOIRE CHRÉTIEN ET LE CULTE DES MORTS

Pour les anciens Grecs, les morts étaient précipités dans le Tartare ou envoyés aux Champs-Élysées. Souvent vus comme des *héros*, un culte particulier leur était réservé. En les honorant les vivants cherchaient à les dissuader de venir hanter leur existence, en même temps qu'ils attendaient, par leur intermédiaire, de se voir procurer quelques bienfaits.

Pour Platon, suivant une tradition d'origine iranienne, les défunts qui avaient fauté pendant leur vie n'étaient pas obligatoirement voués au Tartare. Une situation provisoire était susceptible de leur être réservée. « *Les hommes qui ont commis de grands péchés, mais sont cependant dignes de pardon, peuvent demander leur grâce près de ceux qu'ils ont tués ou outragés... S'ils parviennent à les fléchir, leurs tourments prendront fin* ».

Quant aux Juifs, ils ne se sont guère préoccupés du devenir des hommes après la mort. Sauf pour une part très marginale, ils n'ont pas eu l'idée du purgatoire. Dans le deuxième Livre des Macchabées (12, 43-46) est bien évoquée l'utilité de la prière et du sacrifice expiatoire pour les morts *afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés*, mais on sait que ce livre ne fait pas partie de leur Bible et qu'il n'a été retenu que par les chrétiens.

Comme nous l'avons dit précédemment c'est l'Orphisme, religion alors très populaire en Grèce et en Italie qui, après avoir inspiré Virgile (certaines phrases de l'*Énéide* ont pu faire penser qu'elles évoquaient l'idée du purgatoire), a particulièrement marqué la doctrine chrétienne en la matière. En tout cas, cette conception qui ne figure ni dans la Bible juive (hormis le livre controversé des Macchabées signalé plus haut), ni dans les *Évangiles* (qui ne mentionnent pas les prières pour les morts) va s'introduire progressivement dans l'eschatologie chrétienne, s'élaborer en plusieurs siècles, pour se structurer au XII^e siècle. À partir de ce moment-là, avec Le Goff⁶¹ on peut vraiment parler, à propos de la croyance dans le Purgatoire, d'un véritable triomphe.

Salomon Reinach⁶² fait remarquer que les païens priaient les morts tandis que les chrétiens prient pour les morts dont le sort (hormis celui des Saints) est toujours, à leurs yeux, plus ou moins incertain voire malheureux.

Dans l'Église romaine, la forme authentique du dogme exprimé au Concile de Trente au XVI^e siècle, est celle-ci : « *Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu la grâce de la justification, l'offense est tellement remise et l'obligation à la peine éternelle tellement effacée et abolie, qu'il ne lui reste aucune obligation de peine temporelle à payer, soit en ce monde, soit en l'autre, dans le purgatoire, avant que l'entrée du ciel puisse lui être ouverte, qu'il soit anathème* » (Sess. VI, can .30). Le même concile dit encore : « *Conformément à la tradition des Apôtres l'oblation non sanglante du sacrifice de la messe est faite, non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles qui sont encore vivants, mais aussi pour les fidèles défunts non encore entièrement purifiés* » (Sess. XXII, ch. II).

Parallèlement à l'élaboration précise de la doctrine, le Catéchisme du concile de Trente exhorte de son côté les curés à enseigner très diligemment et très fréquemment à leurs paroissiens « *qu'il est un feu du purgatoire par lequel les âmes des hommes pieux sont tourmentées, pendant un temps déterminé, et subissent expiation, afin que leur soit ouverte l'entrée de la patrie éternelle, dans laquelle rien de souillé ne peut pénétrer* ». Les âmes peuvent ainsi être soulagées dans le Purgatoire et même délivrées par les messes dites tout exprès pour elles, par les prières et les bonnes œuvres faites à leur intention par les fidèles vivants.

La doctrine catholique romaine n'a défini ni le lieu du Purgatoire, ni la nature des souffrances qu'il comporte. Cependant, les théologiens sont généralement d'accord pour

⁶¹ *La naissance du Purgatoire*, Gallimard, 1981.

⁶² *Cultes, mythes et religions*, Laffont, 1996.

penser que c'est la peine du feu qui, comme dans des mythologies très anciennes, purifie et régénère en même temps qu'il châtie. Pour la plupart il s'agit d'un feu matériel, les âmes étant séparées du corps mais néanmoins dotées d'une corporéité *sui generis*. Pour d'autres théologiens, le feu du Purgatoire est un feu immatériel.

À noter qu'au V^e siècle Saint Augustin, avant d'être amené à l'occasion de la mort de sa mère Monique à réviser sa pensée, avait nié l'existence du Purgatoire. Il avait écrit : « *Que personne ne se trompe, il n'y a que deux lieux (pour les âmes)... Qu'on le sache bien, quand l'âme est séparée du corps, elle est aussitôt admise, par ses mérites, dans le paradis ou précipitée, pour ses péchés, en enfer* ».

C'est sans aucun doute l'inhumanité de cette position, selon laquelle quelques années de vie coupable seraient sanctionnées par une éternité de souffrances, qui a amené l'Église catholique à vouloir soustraire une partie des âmes à un sort injuste et à n'envisager qu'une condamnation temporaire, parallèlement à l'évolution de la notion de péché conduisant à admettre un péché *vénial* à côté du péché *mortel*.

C'est au Concile de Florence en 1439 que, sans préjudice du jugement dernier, on admit définitivement le jugement immédiat après la mort. Auparavant, beaucoup pensaient que les âmes n'étaient récompensées ou punies qu'après la résurrection des corps à la fin des temps.

L'art, notamment la littérature qui comporte des milliers de volumes sur le sujet, s'est inspiré largement de la doctrine du Purgatoire. Dante, que l'on a pu considérer comme « le meilleur théologien » en la matière, a consacré une des trois parties de sa *Divine Comédie* à la description de ce lieu dont l'enceinte possède un vestibule (pour les négligents) et sept cercles pour les orgueilleux, les envieux, les colériques, les paresseux, les avares, les gourmands, les luxurieux. Un journal : *L'Echo du Purgatoire* a vécu plusieurs siècles ; l'imagerie, la peinture, la sculpture aussi ont souvent représenté ce lieu ; Calderon, écrivain espagnol, a écrit un drame sur ce même thème : *Le Purgatoire de Saint Patrice*.

De multiples œuvres d'Église, des congrégations religieuses, telle *Les Dames auxiliatrices des saintes âmes du Purgatoire*, congrégation fondée au siècle dernier, sont également nées de la croyance au Purgatoire.

On peut noter que cette croyance en l'efficacité des suffrages des vivants pour les morts, donnée essentielle de la doctrine plus générale dite de *la communion des Saints*, est à la base des principaux revenus de l'Église et des honoraires des messes du clergé catholique. Tout au moins jusqu'à une période récente, ont été considérables les dons et legs destinés à réduire, à abrégé, voire à supprimer les tourments des âmes présentes au Purgatoire, en même temps qu'à préparer le propre au-delà des donateurs soucieux d'accumuler des *mérites* pendant leur vie. Si l'on considère les innombrables chapelles, églises, basiliques et cathédrales de l'Occident, les lieux de pèlerinages, les monastères, les œuvres multiples..., il semble bien établi que les richesses amassées et maintenues pendant deux millénaires par l'Église romaine et qui lui ont apporté prestige et pouvoir soient, pour une part très importante, la retombée directe de la croyance dans le Purgatoire.

Les musulmans ont aussi leur purgatoire qu'ils appellent *l'araf*.

À noter que dans les Églises chrétiennes autres que l'Église catholique on trouve de profondes divergences à propos du Purgatoire. Dans l'Église orthodoxe, il ne semble pas y avoir de distinction entre Purgatoire et Enfer. On admet toutefois que les peines infernales sont différentes suivant les défunts et que les âmes des morts peuvent être soulagées par les efforts des vivants. Quant aux Réformateurs, et à toutes les Églises protestantes, ils ont rejeté formellement et la doctrine et les pratiques liées à cette croyance. Luther les réprouve comme non bibliques et génératrices d'abus et de désordres. Calvin déclare qu'elles représentent une fiction et une invention pernicieuse de Satan. L'ancienne *Confession de foi des églises réformées de France* reproduit cette condamnation et l'exprime dans le langage volontiers virulent des théologiens de ce temps-là : « *Nous tenons le purgatoire pour illusion procédant*

de la boutique de Satan ; de laquelle sont aussi procédés les vœux monastiques, les pèlerinages, les abstinences de viandes, la confession auriculaire, les indulgences » (art. XXIV).

Le refus des indulgences par Luther fut d'ailleurs à l'origine de tout le mouvement réformateur du XVI^e siècle. On sait que le système des indulgences permettait aux bénéficiaires, à la suite de bonnes œuvres, de se voir remettre totalement ou partiellement les peines tempo-relles relatives aux péchés qu'ils avaient commis. À leur mort, le temps de Purgatoire était donc raccourci. Ainsi, avec l'indulgence plénière qui leur était automatiquement accordée, les croisés qui mouraient en expédition étaient assurés d'aller directement au Paradis.

LES LIMBES

Les théologiens catholiques désignent ainsi les lieux où vont les âmes de ceux qui, exclus du ciel, n'ont cependant pas mérité les supplices de l'enfer. Si le mot *limbes* n'est pas dans l'Écriture sainte et n'apparaît que chez les commentateurs de Pierre Lombard, il semble qu'il ait été introduit dans la théologie par l'usage qu'en fit Saint Thomas d'Aquin. La doctrine relative aux Limbes ne fut en fait définie qu'à la fin du XVIII^e siècle sous le pontificat de Pie VI.

L'existence des Limbes est le corollaire du Péché Originel. Les âmes étant coupables en naissant, une place est réservée à celles qui quittent la terre sans avoir reçu le Baptême, sacrement destiné à effacer une partie des conséquences du Péché Originel. Bossuet, qui a suivi en la matière l'avis de Saint Augustin, nous dit à ce propos : *« Qui nous engendre nous tue ; nous recevons en même temps et la vie du corps et la mort de l'âme... Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés. Jésus l'y surmonte par son Saint Baptême »*.

À noter que les théologiens ont distingué le Limbus Patrum et le Limbus infantium. Le premier était attribué aux justes morts avant la descente du Christ aux enfers (descente se situant entre sa mort et sa résurrection), l'autre était réservé aux enfants morts sans baptême.

Tel apparaît dans le Christianisme le monde « divin » (panthéon et géographie) auquel le monde des hommes est lié dans un rapport d'intime communauté.

LES MIRACLES ET LES PRODIGES

Depuis toujours, les faits extraordinaires : apparitions, visions, auditions, guérisons, lévitations, ascensions, transformations d'éléments, manifestations célestes et atmosphériques (éclipses de soleil, tempêtes, tremblements de terre...) sont présents dans toutes les religions, autour des personnages illustres (tel qu'Alexandre le Grand...), voire dans la vie de certains philosophes (tel que Plotin). En effet, pendant longtemps il n'y a pas eu dans les esprits de limites nettes entre ce que nous appelons les *phénomènes naturels* et les *miracles*. Tous les événements dramatiques ou spectaculaires étaient considérés comme des œuvres analogues de la divinité. Dans beaucoup de sanctuaires juifs (ainsi qu'en témoigne la littérature rabbinique), comme dans beaucoup de sanctuaires païens ou chrétiens (comme le montrent les ex-voto retrouvés lors des fouilles des anciens temples ou exposés dans nos églises) s'accomplissent ainsi des miracles, témoins pour les générations de croyants de la toute-puissance des êtres peuplant le sur-monde, ce monde superposé à celui des hommes et en relation avec lui.

Ces manifestations multiples et spontanées du divin sont bien entendu fonction de la croyance des fidèles tandis qu'elles représentent parallèlement un élément fondamental pour le conditionnement de la Foi, croyance et prodiges s'associant dans une interaction continue.

LES PRODIGES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Comme tous les prophètes hébreux et comme bien des maîtres spirituels de l'époque où le merveilleux est dans l'ordre banal des choses, Jésus fut un thaumaturge. Dans les récits évangéliques dont ils font partie intégrante, ses prodiges sont multiples : Jésus domine les éléments cosmiques, la vie, la mort, les forces démoniaques...

Les prodiges relatifs aux éléments cosmiques

Les principaux d'entre eux sont : *la tempête apaisée, la transformation de l'eau en vin, la pêche miraculeuse, la marche sur les eaux et la multiplication des pains*. Relatons, par exemple, ces deux derniers prodiges qui sont conjoints dans le texte évangélique de Saint Mathieu :

À cette nouvelle (l'exécution de Jean-Baptiste), Jésus se retira de là en barque vers un lieu désert, à l'écart... Le soir venu, les disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : « L'endroit est désert et déjà l'heure est tardive ; renvoie donc les foules ; qu'elles aillent dans les villages s'acheter des vivres. » Mais Jésus leur dit : « Elles n'ont pas besoin d'y aller : donnez-leur vous-mêmes à manger. » Alors ils lui dirent : « Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. » « Apportez-les moi ici », dit-il. Et, ayant donné l'ordre aux foules de s'installer sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons et, levant son regard vers le ciel, il prononça la bénédiction ; puis, rompant les pains, il les donna aux disciples, et les disciples aux foules. Ils mangèrent tous et furent rassasiés ; et l'on emporta ce qui restait des morceaux : douze paniers pleins ! Or ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Aussitôt Jésus obligea les disciples à remonter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. Et, après avoir renvoyé les foules, il monta dans la montagne pour prier à l'écart. Le soir venu, il était là, seul. La barque se trouvait déjà à plusieurs centaines de mètres de la terre ; elle était battue par les vagues, le vent étant contraire. Vers la fin de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer. En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent affolés : « C'est un fantôme » disaient-ils, et, de peur, ils poussèrent des cris. Mais aussitôt, Jésus leur parla : « Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur ! » (Mat 14, 13-27)

Les expulsions de démons

Dans le *Nouveau Testament*, ces expulsions sont nombreuses, comme nous l'avons vu précédemment au chapitre consacré à ces esprits mauvais. Jésus chasse les démons avec autorité, mais il transmet aussi son pouvoir à ses disciples, qui le transmettront eux-mêmes à leurs successeurs, les prêtres chrétiens, jusqu'à ce jour.

Les guérisons de malades et de handicapés

Plusieurs dizaines de récits font part de guérisons d'infirmités, de sourds, de muets, d'aveugles, de paralytiques, de lépreux, d'épileptiques... Rapportons celui qui concerne le serviteur d'un Centurion romain, récit qui est particulièrement caractéristique de la pédagogie de Jésus et de celle des évangélistes.

Jésus entra dans Capharnaüm quand un centurion s'approcha de lui et le supplia en ces termes : « Seigneur, mon serviteur est couché à la maison, atteint de paralysie et souffrant terriblement. » Jésus lui dit : « Moi, j'irai le guérir. Mais le centurion reprit : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit : dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri... En l'entendant, Jésus fut plein d'admiration et dit à ceux qui le suivaient : « En vérité, je vous le déclare, chez personne en Israël je n'ai trouvé pareille foi [...] Et Jésus dit au centurion : « Rentre chez toi ! Qu'il te soit fait comme tu as cru. » Et le serviteur fut guéri à cette heure-là (Mat 8, 5-13).

Les résurrections

Deux cas sont rapportés, celui de Lazare, un ami de Jésus et celui du fils de la veuve de Naïm décrit ainsi par Luc :

Or, Jésus se rendit ensuite dans une ville appelée Naïm. Ses disciples faisaient route avec lui, ainsi qu'une grande foule. Quand il arriva près de la porte de la ville, on portait tout juste en terre un mort, un fils unique dont la mère était veuve, et une foule considérable de la ville accompagnait celle-ci. En la voyant, le Seigneur fut pris de pitié pour elle et il lui dit : « Ne pleure plus. » Il s'avança et toucha la civière ; ceux qui le portaient s'arrêtèrent ; et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, réveille-toi. » Alors le mort s'assit et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

La transfiguration

Il s'agit d'un prodige particulier décrit par Mathieu :

Six jours après (le discours sur le règne de Dieu), Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart, sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui [...] Et voici que, de la nuée, une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Écoutez-le ! » En entendant cela, les disciples tombèrent la face contre terre, saisis d'une grande crainte. Jésus, s'approcha, il les toucha et dit : « Relevez-vous ! Soyez sans crainte ! » Levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. (Mat 17, 1-8)

LES PRODIGES AU SEIN DU CHRISTIANISME

Dans le sillage de la vie de Jésus, le merveilleux est bien entendu présent dès le début de l'histoire du Christianisme. Grâce aux miracles, nous voyons rapidement grossir la petite secte chrétienne initiale. Ainsi, disent les *Actes des Apôtres*, la guérison par Pierre d'un mendiant

infirmes entraîne le baptême d'environ trois mille personnes. « *De l'or ou de l'argent, dit l'apôtre, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, marche !* » (Act 3, 6). Le même livre rapporte en outre les prodiges d'un rival de l'apôtre Philippe : Simon le Magicien qui par ses sortilèges « *tenait dans l'émerveillement la population de Samarie de telle sorte que tous s'attachaient à lui du plus petit jusqu'au plus grand* » (Act 8, 9-11).

Toute l'histoire du Christianisme depuis près de vingt siècles est marquée de ces prodiges extrêmement divers qui sont à la base de l'édification d'un très grand nombre de sanctuaires et de la plupart des pèlerinages de la chrétienté. Ce développement merveilleux s'est considérablement ralenti avec le temps et la progression des données scientifiques, notamment d'ordre médical : en Occident, hormis les cas de *possessions par le démon*, il n'y a plus guère de maladies *sacrées*, ces maladies que dénonçait Hippocrate il y a plus de deux mille ans. Néanmoins, les faits miraculeux se sont perpétués jusqu'à nos jours soit en des lieux divers, lieux en général privilégiés mais parfois inattendus, soit dans l'environnement des personnes que l'Église déclare Saints ou Bienheureux, ces prodiges pouvant se produire soit pendant leur vie, soit après leur mort par l'intermédiaire de leurs reliques, de leurs images ou des prières qui leur sont adressées.

La puissance de ce processus est extraordinaire. « *Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende* » écrit Renan⁶³. Sans l'apparition du Christ à ses disciples et sans la vision de Saint Paul sur le chemin de Damas il n'y aurait pas eu de Christianisme ! Et que serait l'Occident sans les apparitions de Jérusalem, de Saint Jacques de Compostelle ou de Lourdes, la France sans les voix de Jeanne d'Arc ? Le besoin de merveilleux n'est-il pas intimement lié à l'âme humaine ?

⁶³ *La vie de Jésus*, Calmann-Lévy, 1956.

CHAPITRE NEUVIÈME

LE CULTE ET LES RITES SACRÉS PORTEURS DES MYTHES CHRÉTIENS

De même que la vie de chaque individu est rythmée par des gestes ou des habitudes automatiques, chaque société a des rites qui lui sont propres, qui assurent sa cohésion et vont lui permettre, en faisant référence au passé, de donner du sens au présent et de conditionner l'avenir.

Toutes les religions ont ainsi leur rituel réactivant les événements porteurs de la doctrine et leurs pratiques particulières auxquelles sont attachés les bienfaits spirituels ou matériels attendus par les initiés. Rite et mythe sont en effet en interaction permanente : un lien étroit toujours les unit.

On considère volontiers que les rites succèdent à la doctrine. En réalité, ils la précèdent et l'introduisent le plus souvent. Mircea Eliade signale que les rites osiriens de la sépulture tendant à garantir la survie des pharaons après la mort ont été institués avant que l'on parlât comme d'un fait passé de la résurrection d'Osiris. Dans le Catholicisme, bien des exemples sont caractéristiques de ce processus. Ainsi en est-il du mythe eucharistique, fruit de l'évolution d'un rite initialement banal, le partage du pain ou du mythe de l'Assomption de la Vierge dont la célébration, comme nous l'avons déjà signalé, a précédé de plusieurs siècles l'élaboration du dogme s'imposant à tous.

L'Histoire enseigne aussi que les rites ont parfois une vie bien plus longue que les doctrines qu'ils étaient destinés initialement à porter et à promouvoir dans les esprits. Avec le temps, ils deviennent presque inexorablement un simple cérémonial dépouillé de son sens fondamental originel mais conservant des attraits divers, attraits d'ordre émotif, esthétique, festif... De ce second processus évolutif, le Catholicisme en cette fin du XX^e siècle nous fournit également maints exemples, notamment avec les sacrements de Baptême et d'Eucharistie.

Quoi qu'il en soit, les pratiques cultuelles engendrées par la piété populaire ou suscitées par la hiérarchie ont, initialement tout au moins, une double fonction : celle de rappeler, voire de continuer les faits et gestes des êtres spirituels pour les émouvoir et s'attirer leurs grâces, celle de maintenir, par leur caractère volontaire et répétitif, le contact avec le monde de l'invisible. Les rites renforcent aussi les liens, les valeurs et les sentiments d'une communauté. « *Que l'on se mette à genoux et que l'on prie des lèvres* » recommandait Pascal. À ce propos, le pasteur J. Bosc⁶⁴ fait remarquer que « *le fidèle catholique est plus directement inséré dans la communauté ecclésiale que le protestant. Il est plus constamment placé sous la garde de son Église ; celle-ci l'accompagne, le conduit, assure ses pas et le dirige d'une façon infiniment plus constante. Un protestant dont la foi s'attiédit ou tourne à l'indifférence quittera plus facilement la communauté, ne gardant de son passé qu'une certaine droiture ou une certaine rigueur morale. Le catholique, lorsqu'il fait une évolution semblable, pourra accomplir longtemps encore les gestes qu'il a appris, les rites auxquels il a été habitué.* »

Selon le mécanisme bien connu des réflexes conditionnés, la répétition des rites engendre facilement formalisme et superstition. Mais sans pratique religieuse, sans rites avec formules à réciter ou gestes à exécuter, on sait que toute croyance tend à s'affadir et à disparaître.

Suivant le niveau spirituel des traditions religieuses, l'efficacité bienfaisante des rites peut varier. Elle peut être automatique et, dans ce cas, les rites en question sont de type magique. Elle peut également dépendre d'une participation personnelle du pratiquant, participation qui

⁶⁴ *La foi chrétienne*, PUF.

témoigne de sa foi et doit, selon Pascal, être simultanément *du cœur et du corps*. Dans l'Église catholique, ces deux perspectives sont présentes.

On peut reconnaître les rites de base que sont les bénédictions et les sacrements et des cérémonies plus complexes, essentiellement la Messe qui, outre les lectures de la Bible, la Parole de l'officiant et les prières des fidèles, renouvelle le Sacrifice rédempteur de la Croix avec présence du Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.

Actes solennels, les rites sont donc destinés à communiquer à des personnes ou à des objets une force qu'ils n'ont pas naturellement. Modalité de la Révélation chrétienne, ils introduisent dans le domaine du sacré où règne le divin. On peut ajouter qu'ils apportent, à l'Église et à ses prêtres, considération, pouvoir et prestige sans égal.

LES BÉNÉDICTIONS

Suivant le *Rituel romain*⁶⁵ ces cérémonies comportent en principe trois phases : la première consiste en une lecture de la Bible illustrant le sujet de la bénédiction, la seconde est faite d'une prière destinée à glorifier Dieu pour ses dons et à solliciter ses bienfaits, la troisième partie enfin est destinée à éloigner Satan. Cette dernière essentiellement gestuelle représente suivant les cas une élévation, une extension ou une imposition des mains, un signe de croix, une aspersion d'eau bénite, un encensement, gestes toujours accompagnés de *formules sacramentelles* conférant à la fois sens et efficacité.

Parmi les bénédictions, on peut citer, par exemple, celles qui concernent les personnes (familles, femmes enceintes et relevant de couches, époux, enfants, fiancés, malades, pèlerins, catéchistes...) ; celles qui concernent les bâtiments (maison, école, bibliothèque, hôpital, commerce, locaux sportifs...) ; celles qui s'appliquent aux moyens de transport (avion, bateau, voiture, moto..., route, voie ferrée, port, aéroport...), aux instruments de travail, à la mer, aux animaux, aux champs, aux fruits nouveaux ; celles qui concernent les objets du culte (église, fontaine baptismale, mobilier liturgique, statue, cloche, orgue, saintes huiles destinées aux sacrements, cimetière, tombes...) ; celles qui concernent les objets de dévotion (eau, source, pain, vin, feu, chapelets...).

Pour la bénédiction de la mer, par exemple, la prière est celle-ci : « *Dieu qui es depuis toujours et qui règnes sur ta création, gloire à toi pour la terre et la mer. L'immensité des océans, la profondeur des mers, le fracas des flots magnifient ta grandeur. Le foisonnement de la vie dans les eaux exalte ta puissance créatrice et ta providence pour les hommes. Accorde à ceux qui vivent de la mer un temps favorable, une pêche fructueuse et le retour, sains et saufs, à bon port ; et que tous ceux qui naviguent sachent reconnaître en toi l'auteur de ces merveilles et te bénissent à jamais. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen* »

Et, pour la bénédiction d'un avion : « *Tu es béni, Dieu Créateur, toi qui as fait le ciel et ses profondeurs, toi qui es invisible comme le vent. Nous te prions : regarde cet avion construit par la technique et le génie des hommes, et accorde lui ta bénédiction pour qu'il parcoure en paix ses itinéraires ; garde ses passagers sains et saufs dans leurs voyages et conduis-les heureusement jusqu'au terme de leur route. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen* »

Beaucoup de ces rites, notamment ceux qui intéressent la nature, ont été hérités du paganisme. Considérés par l'Église comme des *sacramentaux*, ces rites comportent le geste de bénédiction proprement dite, c'est-à-dire l'aspersion avec de l'eau bénite de l'objet en question et des assistants.

⁶⁵ *Rituel romain - Livre des bénédictions*, Ed. Chalet-Tardy.

LES SACREMENTS

Depuis le Concile de Trente, les sacrements destinés à marquer les grandes étapes de la vie de chaque individu et que les Anciens appelaient « *les Saints Mystères* » sont au nombre de sept : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Ordre, le Mariage, l'Onction des malades.

Nous envisagerons seulement le Baptême et l'Eucharistie qui sont à la fois les plus anciens et les plus importants témoins de la doctrine chrétienne. La tradition les considère comme *majeurs* et ce sont les seuls qui ont été conservés par les Réformateurs du XVI^e siècle.

Les sacrements, plus encore que les simples bénédictions, sont destinés, par l'intermédiaire d'une louange à Dieu, à obtenir ses bienfaits. « *Montrez-vous propice à votre peuple, Seigneur, propice à ses offrandes ; apaisé par ce sacrifice accordez votre pardon, exaucez nos demandes* » dit une prière de la messe.

Comme il est dit plus haut, les sacrements agissent de deux manières. D'une part, ils sont par eux-mêmes porteurs de grâces en agissant *ex opere operato* de façon obligatoire et infaillible *en vertu de l'acte accompli*. La grâce ne dépend ni des qualités morales ou des dispositions du sujet qui les reçoit, ni de celles du ministre du culte qui les administre mais de la puissance de Dieu. D'autre part, l'efficacité des sacrements dépend aussi de la participation du récipiendaire lorsque celui-ci est conscient. On peut noter que le protestantisme a toujours été particulièrement hostile au premier aspect suivant lequel le rite sacramentel agit automatiquement.

LE BAPTÊME

À l'exemple de certaines communautés juives de Palestine telles que les Esséniens de Qumram révélés par les manuscrits de la Mer morte, ou à l'instar de Jean-Baptiste, les premiers sectateurs de Jésus adoptèrent d'abord le baptême comme un rite banal de purification des péchés. Un tel rite existait également assez souvent dans les mystères païens, notamment dans celui de Mithra. Pour les premières communautés chrétiennes il remplaça la circoncision pratiquée chez les juifs. On sait que l'abandon de cette dernière pratique donna lieu (comme le rapportent les *Actes des apôtres* 15, 1-28) à des discussions longues et passionnées et qu'il a été considéré comme un des éléments fondamentaux de séparation entre *ceux de la Loi* et ceux qui négligeaient ces pratiques rituelles. Cet abandon consacra la rupture définitive entre les deux communautés, voire leur opposition résolue qui devait se poursuivre jusqu'à nos jours, sous une forme ou une autre.

Le rite du baptême chrétien a comme premier but celui d'admettre solennellement dans l'Église de Jésus-Christ un nouvel adepte, en misant sur un engagement moral (soit personnel, soit émanant de ses parents ou répondants lorsqu'il s'agit d'un enfant), engagement à respecter la doctrine et la loi de la communauté.

À ce propos, on peut dire que ce rite d'agrégation à une société s'est purifié par rapport à la circoncision où la mutilation préputiale avait d'abord pour but de *marquer un territoire* de façon indélébile, le territoire de la tribu se réclamant de Yahvé. « *Aucun étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, n'entrera dans mon sanctuaire ; aucun étranger qui demeure au milieu des fils d'Israël* » lit-on dans le livre d'Ézéchiél (44, 9). On sait que ce rite archaïque et quelque peu cruel persiste chez les juifs et qu'il a été repris par les musulmans.

Quant au baptême, il devait très rapidement évoluer dans sa signification en même temps que s'élaborait le mythe chrétien de la mort de l'Homme-Dieu venant sur terre pour le rachat du Péché Originel. Dès le début du III^e siècle Saint Cyprien (200-258) le considère comme nécessaire pour effacer la faute originelle tandis que Saint Augustin, quelque temps plus tard, prolongera largement la réflexion de ses prédécesseurs. C'est ainsi que le baptême devint un rite d'initiation particulier, un sacrement fondamental, destiné par *infusion d'une grâce justificante* à effacer partiellement les conséquences du péché héréditaire et à permettre, à ceux qui le recevaient, de ne pas être systématiquement voués à l'enfer après leur mort et de pouvoir aspirer au ciel.

À la suite de toute la Tradition, le rituel romain précise ainsi que « *le baptême est d'une nécessité si grande que personne ne peut avoir part à la vie éternelle s'il n'a été régénéré par les eaux du baptême..., la perte éternelle menace tout enfant non baptisé* ».

Compte tenu de cet énorme enjeu, s'en est suivie l'obligation morale pour les parents de faire baptiser leur enfant nouveau-né, et pour les prêtres (voire les simples fidèles dans certaines circonstances) de l'administrer systématiquement aux enfants, même en dehors du consentement parental en cas de risque mortel. Le canon 737 du *Codex juris canonici* de 1917 précise, en effet, que « *l'enfant de parents non baptisés est baptisé licitement, même contre le gré des parents, lorsque l'état de santé est tel qu'on peut prévoir raisonnablement qu'il mourra avant d'atteindre l'âge de raison* ». C'est ainsi que, jusqu'à une période qui n'est pas très lointaine, bien des baptêmes ont été administrés par des médecins à des enfants en danger de mort. Le sacrement administré à un enfant est efficace par lui-même.

Les enfants qui meurent sans avoir été baptisés ne méritent pas les tourments de l'enfer mais ils ne peuvent pas jouir du paradis après leur mort. Comme nous l'avons vu précédemment, ils vont dans un lieu intermédiaire, les limbes. La peur de voir mourir un enfant non baptisé était telle, nous dit Delumeau⁶⁶, qu'il a existé jusqu'au XX^e siècle des

⁶⁶ *Le péché et la peur*, Fayard, 1983.

sanctuaires dits à *répit* où l'on portait les enfants morts sans baptême dans l'espoir de les voir se réanimer pour qu'ils soient *recupérés* pour la vie éternelle.

Dans certaines Églises protestantes, le baptême n'est pas administré aux enfants. Il n'intervient que chez les adultes ayant fait l'expérience d'une conversion manifeste et qui acceptent de professer publiquement leur foi.

Parallèlement à l'élaboration de la doctrine par les premières générations chrétiennes, le processus rituel s'est parfois chargé d'un riche symbolisme. Dans le baptême par immersion, le baptisé est plongé dans l'eau avant d'en être remonté. Au-dessous de la surface, c'est l'asphyxie et la mort ; au-dessus, par une nouvelle naissance, c'est la lumière et la vie... Le chrétien libéré du péché est assimilé au Christ mort et ressuscité. On peut noter que le culte d'Attis comportait un symbolisme très voisin : après être descendu dans la fosse baptismale, le fidèle recevait le baptême sanglant du taurobole, gage de son immortalité auprès du Dieu.

Avec le temps, le rite s'est simplifié et affadi. Aujourd'hui, il ne comporte plus guère qu'un geste symbolique de purification par l'eau bénite versée sur la tête du baptisé. Les prières qui précèdent rappellent que le sacrement est lié à la tare originelle dont la personne, enfant ou adulte, est porteuse. Elles sont complétées - après que le baptisé (ou en son nom le parrain) ait *renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pompes* - par la formule d'exorcisme destinées à éloigner le démon : *Exi ab eo, immunde spiritus, et da locum spiritu sancto ; audi, maledicte satanas..., exorciso te, immunde spiritus...* Quant au geste baptismal proprement dit, il est accompagné des paroles rituelles : *“Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.”*

L'EUCCHARISTIE et son évolution mythique

L'Eucharistie des chrétiens tient son origine de l'action de grâces que les juifs adressaient à Dieu au cours du repas familial pour le remercier de ses bienfaits. Il en fut ainsi dans les premières communautés chrétiennes où l'on partageait, entre pauvres gens et en frères, le frugal repas dont l'élément principal était le pain. Cette participation commune vivifiait le souvenir du Maître bien-aimé qui lui-même, la veille de sa mort, avait donné une certaine solennité à son dernier repas. Elle fortifiait la foi dans son retour prochain et figurait l'unité des nouveaux croyants adeptes du Ressuscité. C'est ce rite qui allait inaugurer le culte chrétien. Ce repas sera parfois considéré comme l'annonce de la parousie finale qui devait elle-même advenir dans le cadre du repas messianique où « *Jésus boirait de nouveau avec ses fidèles le fruit de la vigne* ».

Très rapidement cependant cette simple et banale *fraction du pain* dont parlent les *Actes des Apôtres* (2, 42) et qui comportait la participation à un repas communautaire, s'est associée d'abord, a laissé place ensuite, au rite mémorial de la Passion de Jésus.

Saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens écrit ainsi : *Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites cela en mémoire de moi. » Il fit de même pour la coupe, après le repas, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, faites cela toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi. » Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi, celui qui mangera le pain ou boira la coupe du Seigneur indignement, se rendra coupable envers le corps et le sang du Seigneur [...] car celui qui mange et boit sans discerner le corps du Seigneur mange et boit sa propre condamnation* (I Cor 2, 23).

De même Saint Mathieu : *Pendant le repas, Jésus, ayant pris du pain et après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit ; puis le donnant aux disciples, il dit : «Prenez. Mangez. Ceci est mon corps. » Puis il prit une coupe, et après avoir rendu grâces, il la leur donna, en*

disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés » (Mat 26, 26-28).

C'est dire que le simple repas fraternel des juifs, abandonné très tôt par les premières communautés chrétiennes devint l'Eucharistie, mémorial de la Passion et de la Résurrection, le pain et le vin symbolisant le corps crucifié et le sang versé pour la rémission des péchés.

Avec les années et la foi créatrice qui ne se satisfait pas de métaphores, au mémorial purement symbolique fut adjointe ensuite une notion fondamentale et nouvelle, celle qui sera désignée plus tard sous les termes de *présence réelle*.

Saint Justin⁶⁷ vers l'année 150 écrit : « Nous appelons cet aliment Eucharistie, et personne ne peut y prendre part, s'il ne croit à la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu le bain pour la rémission des péchés et la régénération, et s'il ne vit selon les préceptes du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain commun et une boisson commune. De même que par la vertu du Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre sauveur a pris chair et sang pour notre salut, ainsi l'aliment consacré par la prière formée des paroles du Christ qui doit nourrir par assimilation notre sang et nos chairs, est la chair et le sang de Jésus incarné : telle est notre doctrine. »

Saint Justin s'appuie particulièrement sur les paroles de Saint Jean (Jn 6, 53-56). Pour la première fois, les paroles de Saint Jean, paroles manifestement métaphoriques de la part d'un Juif, sont prises au sens propre.

De nombreux siècles vont néanmoins être nécessaires pour que cette conception soit admise par l'ensemble du peuple chrétien : ce n'est qu'en 1044 où un texte du moine Radbert reprend l'affirmation selon laquelle Jésus est tout entier présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les espèces du pain et du vin consacrés par le prêtre.

Cette conception encore fort osée donna lieu à quelques contestations (celles de Maur évêque de Mayence et de Béranger de Tours...) mais elle fut néanmoins consacrée définitivement par les conciles de Rome en 1059 et en 1079. Plus tard les conciles de Latran (en 1215) et de Trente (après la Réforme protestante) complétèrent les définitions dogmatiques en introduisant le terme de *transsubstantiation* pour désigner la transmutation du pain et du vin en corps et en sang du Christ. « Parce que Jésus-Christ, notre rédempteur, a dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était véritablement son corps.... le Saint Concile déclare de nouveau que, par la consécration du pain et du vin, il se fait une conversion et changement de toute la substance du pain en la substance du corps de Notre Seigneur, et de toute la substance du vin en la substance de son sang : lequel changement a été fort à propos et fort proprement nommé par la sainte Église catholique, transsubstantiation ».

Le concile de Trente précise encore que le Christ est contenu dans chaque fragment des espèces consacrées par le prêtre et que les morceaux de pain eucharistique subsistant après la communion appellent un traitement particulier. Enfin, il formule sa sentence : « Si quelqu'un nie que dans le très Saint sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang, conjointement avec l'âme et la divinité de N.S.J.C. et, par conséquent, le Christ tout entier, mais qu'il dit qu'ils n'y sont qu'en signe ou en figure ou par leur vertu, qu'il soit anathème ».

Enfin, une autre donnée fondamentale, parallèle à la précédente, est renouvelée par plusieurs Conciles successifs : « L'Eucharistie est le sacrifice renouvelé du Christ s'immolant sur les autels ».

Ainsi l'Eucharistie, au cours du second millénaire, n'est plus le simple mémorial du Sacrifice rédempteur de la Croix qu'il était dans la phase précédente, mais la répétition, sous

⁶⁷ Œuvres complètes, Migne, 1994.

une autre forme, de ce sacrifice. Ce n'est pas un geste symbolique mais un événement réel et effectif : Jésus-Christ-victime s'immole en vérité, et comme dans la plupart des traditions mythologiques issues de la Grèce, les initiés sont appelés, en mangeant la victime et en buvant son sang, à communier avec l'être divin, à s'approprier ses vertus par incorporation de sa substance, dans un nouveau *festin d'immortalité*.

Dans le culte de Mithra dont « *la cène est si semblable à la cène chrétienne*, écrit Saint Justin⁶⁸, *que les mauvais démons seuls ont pu l'inventer* », on présentait aussi le pain et une coupe d'eau tandis que l'on disait des paroles assez semblables à « *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang* ». Le pain et le breuvage sacrés auxquels communiaient les fidèles étaient également gage d'immortalité car Mithra, un dieu beau, jeune, brave, pur et à morale austère était aussi, à l'instar de Jésus, un dieu-sauveur.

Pour le Judaïsme, ce type d'union est bien entendu totalement inconcevable et l'idée blasphématoire.

À ce propos, le théologien catholique Bernard Bro⁶⁹ écrit : « *Le sacrifice et l'offrande du Christ nous sont rendus présents autour d'un repas, par le moyen d'une nourriture [...] En recevant son corps, nous savons que nous recevons toute la vie du Christ. Nous mangeons Dieu.[...] Dieu s'est fait notre nourriture réalisant ainsi l'ultime vœu d'amour : ne faire qu'un* ».

Avec la croyance en la présence réelle du Christ, le repas fraternel initial a donc changé fondamentalement de nature : il est devenu un repas véritablement sacrificiel, rite fondamental du Christianisme présidé obligatoirement par le prêtre qui, quelles que soient ses dispositions spirituelles, peut par les paroles rituelles de la *Consécration* permettre le miracle de la messe : la transformation du pain et du vin dans les Saintes Espèces.

Manifestation extrême de ce sacré qu'on n'approche pas *sans crainte et tremblement*, les Saintes Espèces, dans lesquelles Jésus-Christ est totalement présent, ne sont touchées que par des mains consacrées et sont reçues exclusivement dans des vases eux-mêmes sacrés en métal précieux (calice, patène, ciboire...).

Par la piété des adeptes et avec le temps, la notion de repas sacré sacrificiel sera elle-même dépassée avec l'instauration d'un culte spécial des Saintes Espèces. Conservées dans le Tabernacle ou exposées dans un ostensor, elles vont faire ainsi l'objet d'un cérémonial particulier, l'adoration de Jésus, Homme-Dieu. D'où la cérémonie courante de la Bénédiction du Saint-Sacrement, la Fête-Dieu annuelle avec la procession des fidèles dans les rues des cités et l'institution de nombreuses communautés religieuses destinées à être des *adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement*.

L'Eucharistie, dans le Christianisme romain, a donc été marquée par une évolution remarquable, celle où un simple *geste* profane devient avec le temps un *événement* inouï tout chargé de sens. Après la très courte période de la banale *fraction du pain*, elle a été vue comme le mémorial (ou le symbole) de la Passion du Christ puis, au cours de la période suivante (schématiquement le second millénaire), comme le renouvellement effectif du Sacrifice rédempteur avec la Présence réelle du Christ dans le pain et le vin consacrés.

Mais une évolution n'est jamais terminée. Depuis le milieu du XX^e siècle on assiste dans le Christianisme romain, avec la prise de conscience progressive de ses éléments mythiques, à une désacralisation du culte eucharistique, désacralisation concernant d'une part les prêtres qui l'administrent, d'autre part les objets utilisés (pain banal, vases en matériau commun...). Cette évolution conduit ainsi certains adeptes à revenir à l'initiale *fraction du pain* (à l'image de ce qu'a apporté et conservé une part de la Réforme protestante du XVI^e siècle), repas banal pris en commun où les hosties passent dans des mains laïques en occultant à la fois la notion de

⁶⁸ *Op. cit.*

⁶⁹ *L'homme et les sacrements*, Le Cerf, 1967.

consécration et celle de *sacrifice*. Formulation caractéristique de ce retour subreptice au pur symbole, le thème d'un récent Congrès catholique : « *L'Eucharistie, pain rompu pour un monde nouveau* ».

Bien d'autres interprétations allant dans le même sens peuvent se voir : « *Selon moi, écrit par exemple Marguerite Gentzbittel⁷⁰, la "présence réelle" signifie que la Parole du Christ est une parole de vie* ».

Cette évolution remarquable du rite, où du sacré redevient profane, représente, pour certains chrétiens *progressistes* une évolution positive dans une perspective pastorale, pour d'autres un *laisser-aller* hautement regrettable puisque conduisant inexorablement à l'effacement du dogme eucharistique.

C'est dire qu'actuellement, dans les Églises rattachées à Rome, coexistent schématiquement chez les pratiquants trois ordres de croyance concernant l'Eucharistie. Pour les uns, les plus nombreux, il s'agit d'un repas symbolique entre des personnes ayant un idéal commun de fraternité. Pour d'autres il s'agit d'un repas mémorial. Pour quelques fidèles enfin, témoins de la foi ancestrale et orthodoxe, c'est un repas sacrificiel comportant le renouvellement du Sacrifice de la croix, la présence réelle de Jésus dans le pain et le vin et l'appropriation des vertus divines du Christ-sauveur par la manducation des Saintes Espèces.

L'évolution des croyances apparue au sein du Catholicisme correspond en fait aux variations sur l'Eucharistie qui ont toujours existé entre les diverses confessions chrétiennes issues de la Réforme protestante. Luther se montra intransigeant sur la présence réelle. Calvin au contraire en niant radicalement toute réalité à cette présence spiritualisera l'Eucharistie pour n'y voir qu'un symbole. Pour le pasteur Jean Bosc⁷¹ il s'agit d'un problème infiniment complexe et douloureux pour les chrétiens. « *En effet, écrit-il, l'Eucharistie est par définition le sacrement de l'unité or c'est précisément là qu'apparaissent avec le plus d'acuité les divisions des Eglises* ».

Mais le génie particulier de tout événement mythique n'est-il pas justement de donner lieu justement à des interprétations multiples ?

L'Eucharistie est, par ailleurs, un exemple particulièrement démonstratif du rôle considérable des données mythiques sur certaines cultures. Cette influence tient en premier lieu au sacré dont elles sont porteuses. Dans les pays chrétiens, deux éléments vont revêtir cette qualité et être privilégiés : le pain et le vin, mais plus particulièrement le vin où vont intervenir les deux héritages traditionnels grec et judaïque. Chez les Grecs, Dionysos (devenu Bacchus chez les Romains) était le dieu du Vin et du Délire mystique. Son culte eut une influence considérable sur l'art mais plus encore au sein de certaines religions à mystères dont nous avons parlé, religions dans lesquelles le vin, assimilé au sang des hommes et des animaux, permettait à l'homme, lors d'ivresses sacrées, d'accéder à la divinité et de participer à ses pouvoirs. À cette antique donnée s'ajoutait, jusqu'à la découverte au siècle dernier des microorganismes, le caractère troublant du phénomène de fermentation alcoolique lequel, avec son bouillonnement insolite, apparaissait tout à fait mystérieux. Le vin (*le sang de la vigne* chez les juifs, *le breuvage d'immortalité* chez les Grecs) fut ainsi très tôt sacralisé de telle sorte que nous sont parvenues, sous le sceau du sacré, des idées-forces toujours vivantes dans certains milieux : *le vin source de joie* (alors qu'il s'agit en fait d'euphorie), *le vin source de force* (alors qu'il engage un processus nerveux d'excitation-anesthésie), *le vin rouge source de sang...* Car, comme le dit fort justement Roland Barthes, « *Le vin, en France, supporte une mythologie variée* ». L'alcoolisation marquée des pays catholiques (France, Italie, Espagne...) où le vin est la boisson *nationale*, comme les confréries vineuses avec leurs rites, leur cérémonial, leurs costumes, leurs initiés, leurs prêtres... viennent abondamment en témoigner.

⁷⁰ *La foi du charbonnier*, Seul, 1995.

⁷¹ Op. cit..

LA MESSE

Cérémonial central et essentiel du Catholicisme, la messe est destinée à perpétuer sous une forme non sanglante le sacrifice rédempteur de Jésus-Christ. Ce cérémonial s'est structuré parallèlement à l'élaboration du mythe eucharistique, c'est-à-dire schématiquement au début du second millénaire lorsque l'Eucharistie devint le renouvellement de l'holocauste du Calvaire avec la présence réelle du Christ, événement sacré par excellence. Furent en même temps restaurées et la notion de sacrifice, base de la Rédemption, et la fonction spécifique du prêtre.

On divise généralement la messe en deux parties. La première est composée de prières, de lectures (Épître et Évangile), éventuellement de chants et de l'homélie de l'officiant. Du point de vue cultuel, c'est une partie accessoire. Elle était appelée autrefois *messe des catéchumènes* car les personnes qui se préparaient à recevoir le baptême n'étaient pas admises à assister à la seconde partie où se réalisait le mystère du sacrifice de Jésus, partie réservée aux seuls initiés et au prêtre officiant.

Cette seconde partie ou messe des fidèles comporte trois temps successifs : l'Offertoire, la Consécration et la Communion avec une pensée unique, insistante, inlassablement reprise : celle de la propitiation ou de la demande de pardon.

L'Offertoire est l'offrande à Dieu faite par les fidèles du pain et du vin, produits qui représentent la « matière » initiale du sacrifice qui se prépare. « *Recevez, Père saint, cette Hostie immaculée et ce Calice pour notre salut et celui du genre humain. Nous vous supplions d'agréer ces dons offerts "pro redemptione" : que cette oblation devienne le corps et le sang de Jésus-Christ.* »

Le deuxième temps est basé sur les paroles rituelles : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* » prononcées par le prêtre, intermédiaire officiel entre les hommes qui offrent à Dieu et Dieu qui reçoit. Ce temps est celui de la Consécration qui, par la *transsubstantiation* du pain et du vin, rend présents, sous une forme réelle et non symbolique, le corps et le sang de Jésus-Christ. Ce sacrifice où Jésus est la victime n'est pas un *nouveau* sacrifice puisque celui de la Croix est historique et unique. Il est le renouvellement ou la perpétuation de ce dernier sous une forme non sanglante. Jésus, le Sauveur, est immolé pour le salut des hommes, comme l'agneau pascal était immolé pour le salut des juifs. À ce thème est consacré un temps fort de la messe : l'Agnus Dei, *Agneau de Dieu qui efface le péché du monde, prends pitié de nous*, paroles prononcées à trois reprises et à haute voix par l'officiant et les fidèles.

Comme le précise le Concile de Trente, « *la Messe, sacrifice véritable et authentique, le seul sacrifice rituel de la loi nouvelle, n'est pas seulement un sacrifice de louange ou d'action de grâces, mais un sacrifice propitiatoire offert pour les vivants et pour les morts.* »

Enfin le troisième temps est celui de la Communion où les fidèles sont invités, en participant au repas sacrificiel, à bénéficier des vertus divines.

Dans la première partie de la cérémonie l'officiant, qui peut appartenir au monde profane, n'est qu'un *pasteur* ; dans la partie principale il est le Sacrificateur, le *prêtre*, personnage sacré voué à une fonction essentielle et redoutable : le renouvellement du sacrifice rédempteur, scène dramatique en vérité qui ne peut pas ne pas susciter chez le croyant conscient de sa foi, sentiment de crainte et élan d'amour. Successeur du prêtre antique, le prêtre chrétien sera obligatoirement un homme et non une femme, comme l'a rappelé en 1998 le pape Jean-Paul II dans son *motu proprio* : *Ad tuendam fidem*.

« *Quelqu'un qui revient de la Messe, écrit Julien Green⁷² s'il se rendait compte de ce qui s'est passé sous ses yeux, aurait l'air d'une personne qui reviendrait d'une exécution capitale*

⁷² Pamphlet contre les catholiques de France, Fayard, 1996.

et aussi l'air d'un condamné à mort qu'on vient de gracier (c'est l'effet du sacrifice de la Messe) »

O crux ave, spes unica... Ce chant lancinant et pathétique du Vendredi-Saint par lequel l'église célèbre le Sacrifice de la Croix – cette Croix devenue nouvel *Arbre de Vie* et signe spécifique des chrétiens et des terres christianisées - résume à lui seul toute la doctrine du Christianisme, doctrine pudiquement voilée aux fidèles depuis quelques décennies, doctrine d'ordre mythologique pour les non-chrétiens.

LE CULTE DES SAINTS

Ce culte est intimement lié aux rites funéraires. Après avoir reproduit les pratiques païennes qui consistaient notamment en un banquet célébré auprès de la tombe de l'ancêtre défunt lors de l'inhumation ou à son anniversaire, le culte des morts fut précocement *christianisé*. Cependant le culte chrétien, où le banquet symbolisait le festin messianique au ciel, fut réservé dès la fin du second siècle aux martyrs victimes des persécutions ou à ceux qui étaient reconnus comme *saints* par les communautés. Successeurs des *héros* de l'Antiquité païenne - ces serviteurs de la Cité dont la vie et la mort avaient été glorieuses - tous ces saints étaient des *amis* de Dieu et donc des intercesseurs privilégiés. Leur tombe, leurs reliques (éléments corporels, vêtements, objets divers réputés avoir été à leur contact...) et leurs représentations artistiques (statues et peintures nimbées comme l'étaient couramment celles des divinités païennes et des empereurs), donnèrent lieu à un culte d'autant plus florissant qu'à chaque saint était reconnue une vocation particulière dans l'ordre des bienfaits sollicités et obtenus. Les miracles résultant de cette foi entraîneront ainsi l'édification de multiples sanctuaires et l'institution de nombreux pèlerinages autour des lieux de sépulture, de souvenir, ou de conservation des reliques. Dans les églises catholiques, chaque table d'autel renferme des reliques.

À noter que le Décalogue (Ex. 20, 4-5) spécifie : « *Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut, ou sur la terre ici-bas [...] Tu ne te prosterner pas devant des images ni ne les serviras, car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux...* ». Ce commandement n'a pas été suivi par les chrétiens.

Pour Paul Saintyves⁷³, « *le culte des Saints, qui naquit au confluent des deux courants de dévotions païennes : culte des morts et culte des héros, apparaît comme un mode essentiel de la piété à un certain moment du processus religieux. La méditation pieuse de la vie de ceux qui furent grands ne saurait être ni ridicule, ni méprisable. Ce sont eux qui aujourd'hui nous commandent et nous gouvernent. L'ombre de celui qui inventa la charrue ne marche-t-elle pas devant chaque laboureur ?* »

Si une religion a pour fonction de relier les deux mondes naturel et surnaturel, suivant l'étymologie (erronée mais le plus souvent admise) du mot « religion », le Christianisme apparaît comme une religion très accomplie. *L'humanisation du divin et la divinisation de l'humain*, pour reprendre des expressions de Luc Ferry⁷⁴, ne sauraient être d'une certaine manière plus présentes que dans le Christianisme. Et ceci de façon continue et toujours actuelle avec l'Eucharistie par laquelle Dieu-le-Fils descend sur terre suivant une simple volonté humaine, avec le culte de la Vierge célébré à chaque instant dans la liturgie catholique et orthodoxe, avec celui des Saints, hôtes à la fois du Ciel par leur âme et de la Terre par leurs reliques. Par la participation au service divin, par le repas eucharistique, par la prière privée ou publique, par la vénération des reliques et la contemplation des icônes dans certaines traditions, s'instaure et se perpétue une communication continue entre les deux mondes, une

⁷³ *Les Saints successeurs des Dieux*, Nourry, 1907.

⁷⁴ *L'homme-dieu*, Grasset, 1996.

véritable communion entre les habitants du Ciel et ceux de la Terre: la *Communion des Saints*. Religion à la fois *spirituelle* et *charnelle* par sa doctrine et sa liturgie, le Christianisme romain est ainsi une religion très populaire, capable de rassembler des foules enthousiastes et contrastant de façon saisissante avec la rigueur du Judaïsme centré sur le monothéisme et tributaire de multiples interdits ou avec la sobriété du Protestantisme dont certaines Églises ont rejeté l'essentiel des mythes chrétiens.

À ce propos, il faut souligner toute la richesse que peut revêtir la liturgie catholique avec son environnement artistique et notamment architectural, ses ornements, ses chants, sa musique, la lumière des cierges, le parfum de l'encens, la poésie des psaumes, le silence et le climat de ferveur et d'intense adoration de certaines communautés religieuses, voire l'effervescence mystique qui s'exprime dans certaines autres⁷⁵... Combien de vocations monastiques sont nées sous des voûtes cisterciennes, combien de conversions subites se sont produites derrière un pilier de cathédrale ! Et combien d'ex-catholiques garderont toujours la nostalgie de l'atmosphère religieuse qui a baigné leur jeunesse !

Renan⁷⁶ a écrit : « *Quand les trois cents églises de Rome carillonnent à la fois, il n'y a pas de philosophie qui tienne...* » Est-il facile d'imaginer, en effet, que le Christianisme qui a édifié les églises romanes et les cathédrales gothiques, les dômes de Florence, de Venise et de Rome, qui a inspiré la Cène de Léonard de Vinci, le chant grégorien et la Divine Comédie, puisse ne pas être éternel ?

Le caractère singulier de la religiosité hellénique, remarque Vegetti⁷⁷ avait reposé « *sur deux facteurs culturels éminemment grecs : la poésie épique tout d'abord (dans laquelle l'Iliade d'Homère et la Théogonie d'Hésiode jouent un rôle décisif) et en second lieu la représentation artistique qui constitue le complément iconographique de la poésie* ». Si, comme nous l'avons vu au cours de ces pages, le Christianisme romain a largement hérité de la tradition grecque en matière de théologie, on peut dire de même, en ce qui concerne sa liturgie et son environnement artistique, qu'il a particulièrement honoré la même filiation culturelle au détriment de sa filiation juive.

À propos de ces valeurs artistiques, les Grecs et les Romains pouvaient-ils prévoir ce que deviendraient avec les siècles les temples sacrés de l'Olympe et de Rome ? Les visiteurs qui déambulent de nos jours dans ces sanctuaires outragés imaginent-ils les fidèles qui venaient avec ferveur y adorer leurs dieux ou, plus tard, pleurer sur leur disparition ? Et les Occidentaux d'aujourd'hui peuvent-ils, quant à eux, se représenter les hommes qui dans mille ans fouleront le sol des cathédrales encore préservées ?

À un environnement de *beauté* avec sa charge émotionnelle il sera toujours tentant d'associer la notion de *vérité*. Les légendes avec leur caractère merveilleux et leur pouvoir de meubler les rêves ne seront-elles pas toujours plus belles que les *vraies* histoires ?

⁷⁵ Delestre et coll., *Les Naufragés de l'esprit - Des sectes dans l'Église catholique*, Seuil, 1996.

⁷⁶ *Voyages*, Ed. Montaigne.

⁷⁷ Op. cit..

CHAPITRE DIXIÈME

LES CONCEPTIONS MYTHIQUES DE L'AVENIR

Au mythe du Paradis Terrestre primordial répond une conception mythique de l'avenir, celle des futurs paradis, individuels et collectifs. Car les mythes peuvent aussi concerner le futur... Ces mythes qualifiés de *prophétiques* vont sous-tendre :

- le paradis eschatologique personnel,
- le messianisme judéo-chrétien,
- le messianisme laïc des temps modernes,
- le rêve mythique de l'Unité.

LE PARADIS ESCHATOLOGIQUE PERSONNEL et LA FIN DES TEMPS

La croyance en une vie immortelle de félicité auprès des dieux semble avoir existé très tôt chez certains peuples. Il est difficile d'imaginer comment naquit cette croyance en une immortalité bienheureuse mais il semble que l'immortalité d'un dieu étant acquise, celle des hommes devait suivre naturellement pour perpétuer la communion mystique établie avec lui au cours du séjour terrestre. De la survivance des défunts devait tout naturellement naître le culte des morts.

Chez les anciens Egyptiens, il n'y a pas opposition entre l'âme immortelle et le corps périssable. Les rites funéraires visent, non pas à dégager l'élément immortel de l'élément mortel, mais au contraire à rétablir le défunt dans son intégrité personnelle et, ce faisant, à restaurer la perfection des *commencements*, perfection perdue par le mal et le désordre.

Dans l'Antiquité gréco-latine, Socrate va à la mort avec le plus grande sérénité car, même s'il n'est pas tout à fait sûr de l'immortalité, ainsi qu'il nous est dit dans *le Phédon*, ce *beau risque* présente néanmoins pour lui le plus haut degré de probabilité.

Pour Platon, l'immortalité de l'âme (tout au moins celle de sa partie rationnelle désignée par le terme de *daïmon*) ne fait pas de doute : l'âme préexiste à l'individu et lui survit après avoir été libérée du corps qui l'emprisonnait. Elle est une parcelle de divin ou tout au moins elle en est une trace. D'où la célèbre recommandation du philosophe: *S'exercer à mourir*. C'est alors la béatitude (avec la contemplation du Vrai, du Beau et du Bien) ou la damnation (transitoire ou éternelle) en fonction de ce que l'homme a choisi lors de son passage sur terre : la vérité ou l'erreur, le pur ou l'impur, le bien ou le mal. Toutefois, il ne s'agit pas d'une immortalité personnelle mais plutôt, par une remontée vers la source, d'une fusion dans le divin. La métempsycose, cette transmigration des âmes d'un corps dans un autre qui était une donnée essentielle du Pythagorisme, a pu parfois être intégrée par certains disciples de Platon.

Pomponius Mela, écrivain latin du I^{er} siècle, rapporte que les Thraces sont braves au combat car ils pensent que les morts reviennent à l'existence ou qu'ils passent à une vie meilleure (la mort pouvant être préférable à la vie).

Nous avons vu, par ailleurs, que les cultes païens à mystères dans lesquels a baigné le Christianisme primitif professaient l'immortalité bienheureuse après la mort.

Quant au Judaïsme, dans son ensemble et pendant longtemps, il n'a guère connu d'hésitations concernant la destinée finale de l'homme. La Bible hébraïque ne renferme aucune notion concernant récompenses ou peines futures, la prière quotidienne du Juif croyant, dite *les dix-huit bénédictions*, ne fait pas non plus allusion à l'existence d'un autre monde : le salut attendu est d'abord collectif, c'est-à-dire la restauration de la grandeur d'Israël. Il ne concerne que les vivants et leurs descendants. La justice divine, justice *immanente*, doit s'exercer avant tout pendant la vie si courte soit-elle, les justes étant récompensés par une existence longue et prospère et une descendance nombreuse. Toutefois les opinions, surtout au contact du monde hellénisé, vont se diversifier. Si les Sadducéens rejettent formellement toute croyance eschatologique, certains, au contraire, pensent que *les justes continuent à vivre dans la mémoire de Dieu* et espèrent une immortalité bienheureuse. Certains même, à l'instar des pharisiens dans les temps précédant l'ère chrétienne, professent la résurrection des morts. « *Universelle ou limitée au troupeau des élus*, écrit Marcel Simon⁷⁸, *la résurrection était une des maîtresses pièces de la doctrine pharisienne* ».

Avec le temps et l'attente perpétuellement déçue concernant la venue du Messie et le rétablissement d'Israël « *le Judaïsme a donc pu admettre, au moins par implication, un jugement individuel intervenant aussitôt après la mort : il distingue parmi les défunts ceux qui, après un passage dans le feu purificateur, entrent dans le jardin d'Éden et ceux qui sont précipités dans la géhenne, soit pour l'éternité (selon les écoles les plus rigoristes), soit jusqu'à la résurrection finale*⁷⁹. Dans le livre de Daniel, il est dit en effet qu'« *un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre et l'horreur sans fin* ».

L'eschatologie du Judaïsme, sous l'influence des rabbins continuateurs des Pharisiens devait donc évoluer vers un salut individuel avec le développement de la croyance en la résurrection de la chair. Parmi les articles de foi du Judaïsme figure en effet celui-ci : « *À la fin des temps Dieu enverra le Messie et il rappellera les morts à la vie* ». En attendant cet événement, les morts demeurent au schéol dans un état d'attente ou de sommeil.

Il reste que les Juifs, contrairement aux Grecs, n'ont jamais pu vraiment concevoir la survie d'une âme désincarnée.

En ce qui concerne Jésus, il est difficile de juger de son enseignement. Dans les *Évangiles*, il est souvent question du paradis des Justes après la mort et Jésus promet ce paradis au Bon larron agonisant près de lui. Mais, à chaque instant il parle aussi d'un royaume tout intérieur à l'homme : *Le Royaume est au-dedans de vous* (Lc 17, 21). C'est le trésor caché qu'il faut chercher, la pierre précieuse qu'il faut cultiver.

Le Christianisme a retenu et assimilé, quant à lui, les deux sortes de croyances qui peuvent être distinguées dans les traditions mythologiques. Du Judaïsme pharisaïque et rabbinique il a hérité la croyance en la *résurrection de la chair*, des philosophes grecs, notamment de Platon et des religions à mystères, il a hérité la croyance en l'*immortalité de l'âme*. Ce sont d'ailleurs les Chrétiens plus que les Juifs qui vont retenir et magnifier les quelques textes de l'*Ancien Testament* où est évoquée, tout au moins pour les Justes, cette immortalité bienheureuse des âmes après la mort : « *Je bénis le Seigneur qui me conseille, car tu ne m'abandonnes pas aux enfers, tu ne laisses pas ton fidèle voir la fosse* » (Ps. XVI, 7-11). « *Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et nul tourment ne les atteindra plus. Aux yeux des insensés, ils passèrent pour morts et leur départ sembla un désastre, leur éloignement, une catastrophe. Pourtant ils sont dans la paix. Même si, selon les hommes, ils ont été châtiés, leur espérance était pleine d'immortalité* » (Sag. III, 1-4).

⁷⁸ *Les sectes juives au temps de Jésus*, PUF, 1960.

⁷⁹ « Eschatologie » in *Encyclopedia Universalis*, 1997.

Pour le Christianisme, il y a au moment de la mort migration de l'âme, élément personnel et immortel séparé du corps périssable. Puis, au Jugement dernier, à la fin des temps, advient la résurrection du corps, l'être initial est restauré par la réunification des deux éléments momentanément disjoints : c'est le Ciel pour les élus qui jouiront par *la vision béatifique* du face-à-face divin, ou l'Enfer pour les réprouvés. Les premiers monteront le chemin de droite qui conduit au bonheur éternel, les autres emprunteront le chemin de gauche, celui qui conduit aux Enfers et au malheur.

Saint Jean, dans l'*Apocalypse*, décrit ainsi la Jérusalem céleste : *Alors, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le Dieu qui est avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance car le monde ancien aura disparu* (Ap 21, 1-4).

De Saint Augustin (qui lui consacre tout le dernier livre de son ouvrage fondamental, la *Cité de Dieu*) jusqu'au XVIII^e siècle, une vaste littérature porte sur ce sujet des *Fins dernières* qu'il s'agit de préparer au mieux tout au long de la vie, notamment par la mortification, cet apprentissage volontaire de la mort, comme le suggère l'étymologie. « *Frère, il faut mourir* » se disent l'un à l'autre les Trappistes ! La peinture de la Renaissance, notamment avec les grandes compositions de Jérôme Bosch, fera de ce sujet des *Fins dernières* un de ses thèmes favoris.

Les Musulmans ont également adopté cette croyance, mais avec un simple retour au Jardin primordial. « *Dans le jardin des délices, placés côte à côte sur des lits de repos, les élus seront accoudés, se faisant vis-à-vis. Des éphèbes immortels circuleront autour d'eux, portant des cratères, des aiguères et des coupes remplies d'un breuvage limpide dont ils ne seront ni excédés, ni enivrés... Il y aura des Houris aux grands yeux, semblables à la perle cachée, en récompense de leurs œuvres* » (Coran, 56, 8-38). Toutefois, pour les Musulmans, Dieu reste tout à fait inaccessible.

Morale et rétribution sont intimement liées dans le Christianisme. Sans nul doute, l'extraordinaire diffusion de celui-ci dans le monde païen et sa réussite par rapport au Judaïsme résulte pour une grande part de cette perpétuation de l'idée primitive de récompense avec la promesse faite à ses adeptes d'une éternité bienheureuse après une vie marquée par un idéal moral, cette éternité étant gagée sur la résurrection du Christ-Sauveur rétablissant l'homme dans son bonheur initial.

Le dernier article du Credo catholique, texte que les fidèles récitent ou chantent à la messe, affirme bien entendu la croyance *en la résurrection de la chair et en la vie éternelle*, donnée traditionnelle et immuable du Christianisme romain.

LE MESSIANISME JUDÉO-CHRÉTIEN

Dans le Judaïsme, l'Espérance se résume essentiellement en la venue du Messie. Elle est fondée sur l'Alliance établie entre le *Peuple élu* et Dieu, pour le rétablissement définitif de la nation d'Israël, en paix dans la Terre Promise. « *Je serai au milieu de vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple* » (Lév 26, 12). De nombreux textes de la Bible annoncent en effet au peuple, en compensation de ses malheurs passés, un avenir de bonheur et le retour de l'âge d'or biblique. Toute l'histoire des Israélites est faite de signes annonciateurs de cet événement communautaire fondamental et est entièrement tendue vers l'accomplissement final où seront rétablies justice et innocence de l'âge d'or initial. À l'instar de son peuple, Jésus participera à cette attente. « *Vraiment, je vous le déclare, parmi ceux qui sont ici, certains ne mourront pas avant de voir le Règne de Dieu* » (Lc 9, 27). Cette espérance réconfortante d'un salut - où toute conflictualité du bien et du mal, du pur et de l'impur aura disparu - sera en particulier celle des Esséniens de Qumram qui se considéraient même comme le petit troupeau des élus devant constituer le premier noyau du royaume imminent.

Le Messie attendu est présenté le plus souvent comme un guerrier triomphateur, un Roi ou un Prêtre qui va libérer son peuple du joug insupportable des Romains et établir le règne définitif de Dieu sur les douze tribus d'Israël. Parfois cependant, après l'exil babylonien, c'est une image religieuse qui apparaît, celle du Serviteur souffrant persécuté et mis à mort, victime par amour de la méchanceté des hommes (Is 52, 13-53), thème que reprendra le Christianisme pour l'attribuer à Jésus-Sauveur. Mais, de toute façon, le Messie juif vient pour le *peuple choisi*. Ezéchiel, imaginant les rapports futurs d'Israël redevenu nation indépendante avec les étrangers installés sur sa terre, ferme résolument à ces derniers l'accès au temple et au Dieu qui y réside : « *Ce n'est pas vers un peuple au parler impénétrable et à la langue épaisse, que tu es envoyé ; c'est à la maison d'Israël*. (Ez 3, 5). Ainsi parle le Seigneur Dieu : « *Aucun étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, n'entrera dans mon sanctuaire, aucun étranger qui demeure au milieu des fils d'Israël* » (Ez. 44, 9).

Dépassant ce point de vue strictement nationaliste, Israël rêvera aussi, avec le prophète Michée, d'un royaume de bonheur et de justice où tous les peuples rendront hommage à l'Éternel : « *Yahvé sera le Juge des peuples et l'Arbitre des nations. De leurs épées ils forgeront des socs et de leurs lances des faucilles. Les nations ne lèveront plus l'épée l'une contre l'autre et plus jamais on n'apprendra la guerre !* » (Mic 4, 3). Mais la capitale de ce royaume, où le Temple sera reconstruit plus magnifique que jamais, reste néanmoins pour toujours Jérusalem !

Chez les juifs religieux, cette attente messianique - attente d'une personne humaine puissante d'abord puis, plus tard avec l'espérance déçue, attente d'un âge béni - est toujours restée vivante au cours des siècles avec le rêve d'une nation où la loi serait celle du Talmud. Aboutissement du projet sioniste, l'établissement en 1948 d'un État juif dans la Terre Promise, après la période de souffrances et de persécutions que l'on sait, a été vu par ces juifs comme l'accomplissement de la promesse divine. Ainsi qu'on peut le voir à notre époque, cette interprétation des mythes bibliques à partir du caractère sacré des textes a pu fonder un nationalisme exacerbé et légitimer une forme dramatique d'apartheid.

Avec Saint Paul, **le Christianisme**, va reprendre cette idée du Messie instaurant un ordre nouveau de justice et de bonheur. Il l'appliquera à Jésus. Sans l'attente millénaire des juifs, faite d'espérance et d'exaltation nationale, les origines du Christianisme ne sauraient, en effet, s'expliquer. Les premières générations chrétiennes croiront même, après la mort de Jésus, en un retour imminent du Christ sur la terre, en sa Parousie. « *La fin de l'univers est toute proche* » proclame Saint Pierre (I Pi 4,7). *En vérité, je vous le déclare, cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive*, écrit Saint Mathieu (24, 34). Les lettres de Saint Paul en sont aussi

de multiples témoignages. « *Encore un peu, bien peu de temps : celui qui doit venir viendra et il ne tardera pas* » (Héb 10, 37). « *Le Seigneur est proche, n'ayez souci de rien* » (Phil 4, 5-6). « *Frères, le temps se fait court. Désormais, que ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas* » (1 Cor 7, 29).

De très nombreuses apocalypses (on en compte plus de deux cents entre 150 avant J.C. et 800 après J.C.) circulèrent dans les communautés juives et chrétiennes. C'est ainsi que les chrétiens des premiers siècles attendirent à la fois dans la confiance et la crainte, dans la joie et le tremblement, un événement cosmique majeur. Leur conviction assurée est que le monde s'achemine vers une catastrophe mais que du tas de ruines émergera un monde nouveau. Tous les malheurs de l'Empire romain furent alors interprétés comme des symptômes annonciateurs de cet événement qui devait réaliser la fin du monde terrestre et l'avènement du Royaume de Dieu sur la terre, la souveraineté divine, victorieuse de toutes les puissances démoniaques ou humaines, étant instaurée pour toujours. La lumière aura alors triomphé des Ténèbres, *les temps seront révolus*. Ce sera la fin de l'Histoire.

Cette Parousie du Christ fut parfois perçue comme un retour au Paradis primordial sur la terre. Ainsi pour Saint Irénée, au II^e siècle : « *Il viendra des jours où pousseront des vignes qui auront chacune dix mille branches et sur chaque branche dix mille rameaux et sur chaque rameau dix mille raisins et chaque raisin donnera vingt-cinq mesures de vin* ». Et il ajoute : « *Tous les animaux usant de cette nourriture qu'ils reçoivent de la terre, vivront ensemble dans un accord paisible, obéissant à l'homme en toute soumission* ». Toutefois, cette croyance en l'imminence du retour du Paradis Terrestre fut de courte durée dans les esprits. Avec le temps et le perpétuel ajournement de ses attentes eschatologiques, l'Église en est venue à situer son espérance dans *l'au-delà*. Le paradis dont il est question désormais est essentiellement un paradis spirituel après la mort pour l'âme désincarnée en attente de la Résurrection de la chair à la fin des temps.

Un avatar du messianisme judéo-chrétien : le Millénarisme

Le Millénarisme est la croyance, non en une catastrophe cosmique à la fin d'un millénaire comme l'an 1000 ou 2000, mais en une sorte de nouveau Paradis Terrestre qui devrait durer mille ans (millénium). Cette attente est basée sur un texte de l'*Apocalypse* de Saint Jean (20, 1-15) où il est dit que Satan sera enfermé pour mille ans.

Le Millénarisme se situe entre deux moments de l'Histoire. La période qui précède le millénium est marquée par la venue de l'Antéchrist où les adeptes de Jésus-Christ sont persécutés mais obtiennent néanmoins la victoire sur les forces diaboliques. La dernière, qui succède au millénium, voit la destruction définitive des puissances de Satan. C'est ensuite la fin des temps, la Résurrection de tous les morts, leur Jugement et leur Rétribution finale.

Les premiers siècles passés, cette croyance restera malgré tout assez marginale dans le Christianisme (surtout par rapport à la croyance en une fin du monde imminente). Elle va néanmoins subsister pendant le premier millénaire puis resurgir plus tard ici ou là, soit à l'occasion d'événements considérés par les populations chrétiennes comme particulièrement terribles (certaines guerres ou certains fléaux), soit à la suite de nouvelles prophéties de théologiens comme Joachim de Flore en Italie au XII^e siècle, Jean Hus en Bohême au XV^e siècle, Thomas Müntzer en Allemagne au siècle suivant.

Le Millénarisme se manifestera sous des formes diverses. Tantôt il s'exprime par une annonce pacifique près des populations chrétiennes, tantôt il suscite des violences, dans l'intention généreuse de diffuser l'*Évangile*, condition première de l'avènement du nouveau royaume de bonheur.

L'Église catholique qui, malgré le texte fondamental de l'*Apocalypse*, considère depuis Saint Augustin le Millénarisme comme suspect et a condamné comme hérétiques plusieurs mouvements millénaristes du Moyen âge, voit en lui « *une falsification de la vision chrétienne du règne futur de Jésus* ».

Aujourd'hui, on qualifie volontiers de millénaristes les mouvements religieux, la plupart d'origine anglo-saxonne qui, tels les Témoins de Jéhovah, les Adventistes, les Pentecôtistes, les Mormons et beaucoup de mouvements protestants, attendent l'Apocalypse en se basant sur les détails précis fournis par Saint Jean.

À noter que l'idée millénariste, particulièrement vivante aux États-Unis, s'est laïcisée avec le mouvement du New Age. Ce mouvement, né dans les années 70 en Californie et qui comporte une multitude de courants, se présente comme un moyen de dépasser la présente crise de civilisation par la pratique de tout un ensemble d'activités, d'inspiration le plus souvent orientale avec quelques réminiscences chrétiennes. Il proclame : « *L'humanité, à la veille de l'an 2000 et du passage astrologique (aux environs de 2030) de l'ère des Poissons à l'ère du Verseau, entre dans un âge nouveau de prise de conscience spirituelle et planétaire, d'harmonie et de lumière marqué par des mutations psychiques profondes. Elle s'engage dans un millénaire de bonheur qui sera le second avènement du Christ, où l'homme, grâce aux techniques de développement de tout un potentiel humain qu'il ignore, s'épanouira, se "réalisera" et vivra en paix avec son prochain.* »

D'après un sondage de 1995, un habitant des États-Unis sur deux croit en la fin prochaine du monde.

LE MESSIANISME LAÏC DES TEMPS MODERNES et le mythe de la Future Cité Universelle Terrestre

Même s'il voit de temps en temps resurgir en son sein des prophéties de type messianique à l'occasion de quelque cataclysme marquant (comme celui de 1940 en France), le Christianisme ne nourrit plus guère d'espérances de ce genre. Par contre, ce qui est né lors des trois derniers siècles au sein des populations juives et chrétiennes de l'Occident est tout à fait remarquable : à partir des puissants germes d'égalité sociale, voire d'égalitarisme contenus dans les écrits prophétiques, les psaumes, la *Lettre de Saint Jacques*..., c'est un messianisme porté dans les mentalités par deux idées conjointes, celle d'un bonheur futur et celle d'une Humanité réunie. Ce messianisme, qui sera souvent politique et qui ne pouvait en aucune manière naître dans une atmosphère polythéiste marquée par la diversité et le pluralisme, apparaît en effet comme authentiquement judéo-chrétien.

Certes, les Anciens avaient eu quelque inspiration de ce genre. Le Mazdéisme iranien qui a influencé le monde gréco-latin annonçait le retour de l'Âge d'or après un embrasement qui anéantirait le monde actuel. On peut aussi évoquer Platon avec son idée souveraine du Bien, sa *Cité juste* et son rêve d'Harmonie universelle. Mais cet héritage semble néanmoins très accessoire à côté de la tension messianique des juifs et de la force du mythe chrétien de la Résurrection qui restaure l'union initiale entre Dieu et les hommes. L'inspiration et les références des utopistes occidentaux sont manifestement bibliques.

Ce messianisme est judéo-chrétien d'abord par la conception du temps issue du mythe de la *Genèse* qui comporte, comme nous l'avons vu précédemment, un commencement absolu, donnée qui appelle celle d'une fin absolue. Le temps est alors un vecteur allant du paradis primordial au paradis terminal, le passé n'est qu'un point sur une droite. Les peuples qui ont eu (à l'instar de certains penseurs grecs) ou qui ont (comme les Hindous) une conception du temps cyclique mais non linéaire, ne connaissent pas cette attente d'un avenir avec ses conséquences obligatoirement heureuses. Chez eux, *l'élan vital* de tout homme vers un *devenir* ne se manifeste pas dans le temps ou dans l'espace, dans un *futur* ou dans un *ailleurs*. Basé sur l'effort de l'individu lui-même et notamment sur l'étude, la méditation et l'ascétisme, il se projette dans l'intériorité pour un âge d'or personnel et non collectif : chez les Bouddhistes, c'est la Connaissance et le Non-espérer qui fondent la libération ; chez les Grecs, c'est la Sagesse qui accepte le *destin* dans la mesure et la sérénité. « *C'est la vie intellectuelle qui fait notre béatitude* » écrit Jamblique dans sa *Lettre à Lucilius*.

Dans la perspective judéo-chrétienne du monde, au contraire, le futur est prévalent : le début fonde l'achèvement, le départ fonde l'arrivée. À un point Alpha correspond un point Omega (Teilhard de Chardin). Le Paradis du futur est en quelque sorte garanti par le Paradis primordial. La filiation est manifeste entre les mythes du *commencement* et les mythes de la *fin*, ces derniers étant généralement imaginés comme des mythes de restauration après un grand bouleversement purificateur.

De là, chez les Occidentaux, judéo-chrétiens par héritage et par culture, une révolte spécifique contre les conditions injustes de l'existence humaine, un refus du *destin* et, depuis quelques siècles, une formidable énergie créatrice d'utopies sociales dont les manifestations extrêmement diverses vont des rêves les plus fantaisistes aux réalisations tout à fait concrètes. Et c'est de la transformation de la société qu'est attendue une amélioration spontanée et automatique des individus et la disparition de toutes les aliénations. Considérées par leurs auteurs soit comme le fruit d'une évolution obligatoire, spontanée et pacifique de l'humanité, soit au contraire comme la résultante d'une action planifiée, délibérée, imposée et dirigée par un *sauveur*, les inspirations et les voies, de Thomas More à Marx, seront multiples. Mais, portées par l'idée-force d'espérance, elles auront toutes une même et commune obsession :

voir l'Humanité réunie en une entité collective unique après la fin absolue de l'Histoire et du Temps attendue par l'eschatologie judéo-chrétienne.

Pour de nombreux auteurs, surtout à la fin du XVIII^e et au XII^e siècle, le Paradis du futur sera issu du Christianisme avec, comme caractéristique fondamentale, celle de réaliser l'Unité spirituelle du genre humain. Cette perspective d'un monde christiano-centré revient, en effet, comme un leitmotiv⁸⁰.

Joseph de Maistre (1753-1821) voit ainsi pour le Christianisme *un avenir majestueux*. Après 1815 et la chute de Napoléon, il rêve d'une organisation de l'Europe sous le pouvoir spirituel du Souverain Pontife à Rome. « *Il faut, dit-il, nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée* ». Dans sa jeunesse, comme le montre en 1782 son *Mémoire au duc de Brunswick*, il avait compté sur la Franc-maçonnerie, ce *christianisme transcendant*, pour réaliser l'Unité universelle vue comme un retour à la splendeur primitive où Dieu avait placé l'espèce humaine.

Frédéric Schlegel (1772-1829), romantique allemand converti au Catholicisme, mise sur « *un feu régénérateur et nouveau coulant de la Croix* » et « *sur la loi de l'Évangile pour rétablir l'Âge d'Or* ». Il attend « *un état social, où, comme l'Infaillible parole l'a promis, il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur* ». Au début du XVIII^e siècle son compatriote Leibniz, qui était luthérien, avait lui aussi prévu l'unité religieuse du monde autour du Christianisme. Misant sur l'aide des puissances occidentales il forma le projet d'une Église universelle s'étendant notamment « *de la Mer rouge au Japon* ».

Pour Chateaubriand (1768-1848), le Christianisme représente « *le perfectionnement même de la société* ». Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il écrit : « *Lumière quand elle se mêle aux facultés intellectuelles, sentiment quand elle s'associe aux mouvements de l'âme, la religion chrétienne croît avec la civilisation et marche avec le temps ; un des caractères de la perpétuité qui lui est promise, c'est d'être toujours du siècle qu'elle voit passer, sans passer elle-même. La morale évangélique, raison divine, appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint ; après avoir traversé des âges de ténèbres, le Christianisme devient chez les peuples modernes le perfectionnement même de la société.* »

Saint-Simon (1760-1825), tout en contribuant à édifier le positivisme et le socialisme, pense quant à lui que l'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous. « *Le nouveau Christianisme accélérera les progrès de la civilisation avant de devenir la religion universelle et unique [...] La nouvelle organisation chrétienne, poursuit-il, déduira les institutions temporelles et spirituelles du principe que tous les hommes doivent se conduire à l'égard les uns des autres comme des frères* ».

Félicité de Lamennais (1782-1854) dans *Le Livre du peuple* entrevoit « *l'époque heureuse où le monde ne formera qu'une même cité régie par le même loi, la loi de Justice, d'Égalité et de Fraternité, religion future de la race humaine tout entière, qui saluera dans le Christ son législateur suprême et dernier* ».

D'autres prophétisent le *Nouveau Royaume de Dieu* ou la *Nouvelle Jérusalem* déjà annoncée dans l'*Apocalypse*. Owen (le fondateur de la communauté américaine de New Harmony) attend, lui, la *grande Humanité unique de la terre* et le *Paradis terrestre unifié*.

En fait, si cette aspiration à l'Unité s'est particulière-ment manifestée au XVIII^e et au XIX^e siècles, on peut la déceler bien plus tôt dans l'histoire chrétienne. Dès le XI^e siècle, nous dit Dupront⁸¹, les croisades qui ont soulevé des peuples entiers n'ont pas été seulement des luttes

⁸⁰ la plupart des citations de ce chapitre sont tirées de l'ouvrage déjà cité de Jean Delumeau, *Mille ans de bonheur*, Fayard, 1995.

⁸¹ *Le mythe de croisade*, Gallimard, 1997.

sanglantes pour reprendre le tombeau du Christ aux musulmans. Elles ont représenté d'abord « *un acte collectif d'incarnation de l'unité* », une espérance de réunir les hommes autour de l'unique Dieu dans l'unique Ville.

Pour de multiples auteurs du XIX^e siècle, héritiers des Lumières et anticléricaux, ce n'est plus le Christianisme mais le Progrès, fruit de la Science et de la Raison, qui permettra l'avènement du futur Paradis Terrestre dans une paix universelle et définitive.

Auguste Comte (1798-1857) exalte dans son *Catéchisme positiviste* la solidarité qui, en s'étendant à tous les hommes, est l'expression d'une foi nouvelle et le fondement de la Religion de l'humanité. « *Notre bonheur et notre mérite, écrit-il, consistent surtout à nous approcher autant que possible de cette unité dont l'essor graduel constitue la meilleure mesure du vrai perfectionnement personnel ou social* »

Pour P.J. Proudhon (1809-1875) dans *La Philosophie du progrès* : « *Ce que ni la gymnastique, ni la politique, ni la philosophie réunissant leurs efforts n'auront su faire, le Travail l'accomplira [...] Alors, enfin, le logos sera manifesté, et les laborieux humains, plus beaux et plus libres que ne furent jamais les Grecs, sans nobles et sans esclaves, sans magistrats et sans prêtres, ne formeront tous ensemble, sur la terre cultivée, qu'une famille de héros, de savants et d'artistes...* »

Victor Hugo (1802-1881), porteur enthousiaste des espérances de son siècle, écrit dans *Les Misérables* : « *Le XIX^e siècle est grand, mais le XX^e siècle sera heureux... Une révolution est un péage. Le genre humain sera délivré, relevé, consolé ! Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir, et nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore.* »

Et, dans un de ses poèmes, il interroge et répond :
« *Où va-t-il, ce navire ? Il va, de jour vêtu,
À l'avenir divin et pur, à la vertu,
À la science qu'on voit luire,
À la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
À l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux !
Il va, ce glorieux navire,
Au droit, à la raison, à la fraternité,
À la religieuse et sainte vérité* ».

Michelet (1798-1878) écrit sa *Bible de l'Humanité*.

Renan (1823-1890), quant à lui, ne doute guère que « *l'humanité arrive un jour à un tel état de perfection intellectuelle, à une synthèse si complète que tous soient placés au point le plus légitimement gagné par les temps antérieurs et que tous partent de là d'un commun accord pour s'élancer vers l'avenir [...] Alors tous tireront dans le même sens ; alors la science, maintenant cultivée par un petit nombre d'hommes obscurs et perdus dans la foule, sera poursuivie par des millions d'hommes, cherchant ensemble la solution des problèmes qui se poseront.* »

Si le catholicisme dans son ensemble, notamment par sa hiérarchie, rejeta formellement pendant près de deux siècles le progrès en tant qu'idée moderne, il reste néanmoins que l'on trouve dans son sein, dès le XVIII^e siècle, des esprits, tel le philosophe et théologien anglais Joseph Priestley, pour rattacher la notion de progrès, dans son acception laïque et moderne, à celle de *salut chrétien*.

Dans une inspiration voisine, on peut citer Péguy (1873-1914) qui dédie sa *Jeanne d'Arc* : « *à tous ceux et à toutes celles qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle* ». Rêvant de la Cité harmonieuse, il écrit : « *les citoyens de cette Cité n'ont pas les sentiments que nous nommons l'émulation, la rivalité, la*

concurrence, la guerre civile, l'ambition, l'animosité, la colère, la vengeance, la rancune, l'envie, la méchanceté. Ils ne savent pas ce que c'est que le mensonge... ils ne savent pas ce que nous nommons la haine. »

Et, beaucoup plus près de nous, Teilhard de Chardin, sans doute dernier visionnaire utopiste du XX^e siècle, reprendra en 1954 le même thème dans *Les directions de l'avenir*. Poursuivant son rêve de concilier le Christianisme et la Science, il voit dans le Christ-Universel « le point Omega de la Création : foyer cosmique d'unification et d'union, terme supérieur de l'unanimité ».

Héraut de l'Unanimité, théoricien du Tout, passionné de l'Avenir, Teilhard de Chardin développera à la fois l'idée d'« un type humain supérieur »⁸² - sorte de surhomme à l'avènement duquel la biologie et la médecine auront pour tâche de participer « par des moyens divers : sélection, contrôle des sexes, action des hormones, hygiène... » - et l'idée d'une société unanime où la pluralité moderne des opinions telle qu'elle existe dans les démocraties libérales est dépassée : c'est l'État universel, corps politique de la Noosphère. Dans cette perspective, les régimes totalitaires fondés sur la prise en considération du Tout (fascisme et communisme) apparaîtront à Teilhard comme riches de sens, imparfaits mais perfectibles.⁸³ Il décrit ainsi le stade futur⁸⁴ : « Confiance en un avenir illimité, où toutes les valeurs positives de la civilisation s'uniraient dans une totalité exaltant les valeurs individuelles. Passion supérieure, où se trouveraient à la fois repris et consommés, dans une synthèse nouvelle, et le sens démocratique des droits de la personne, et la vision communiste des puissances de la matière et l'idéal fasciste des élites organisées ».

Dans ces propos où pointe la tentation eugéniste de faire un homme nouveau, perspective que l'on retrouvera amplifiée notamment chez le savant catholique Alexis Carrel⁸⁵, devant cet espoir fou de concilier démocratie, communisme et fascisme, comment ne pas voir l'utopie paradisiaque en marche ?

Contrairement aux penseurs précédents qui, foncièrement optimistes, misent pour la plupart sur une réconciliation universelle par une régénération spontanée des hommes, beaucoup d'autres, se rappelant Machiavel, ne croient pas au progrès spontané de l'humanité. Pour ces « réalistes » conscients de la malignité humaine, l'avenir radieux ne peut résulter que d'un courant volontariste, voire révolutionnaire, avec l'instauration de l'égalité effective, l'abolition du capital, l'éducation obligatoire...

Et ce sera l'utopie socialo-communiste avec ses thuriféraires et ses croyants, les uns humanistes pacifiques comme Considérant ou Jean Jaurès, les autres révolutionnaires comme Marx. Pour ces derniers, suivant le schéma de pensée chrétien, le *Péché Originel* de l'humanité a été l'exploitation de l'homme par l'homme et l'avènement de l'ère nouvelle et de l'homme nouveau ne peut venir que par la Révolution finale et la grâce d'un Sacrifice rédempteur, avec un Messie-Sauveur (le prolétariat) et des sacrifiés (le petit groupe de ceux qui offrent spontanément leur vie pour la Cause et la foule de ceux qui la perdent involontairement au nom de la même Cause). Il y a du religieux et du sacré dans cette idéologie : ne parle-t-on pas de catéchisme et de foi socialistes, de salut et de religion nouvelle et, à l'exemple du conflit apocalyptique entre le Christ et l'Antéchrist, du triomphe définitif du Bien sur le Mal ?

« Plus de pauvres, ni de riches, ni de domestiques, écrit E. Cabet en 1847 ; plus d'exploiteurs ni d'exploités ; plus de soucis ni d'angoisses ; plus de jalousie ni de haines ; plus

⁸² *L'énergie humaine*, Seuil, 1962.

⁸³ *L'avenir de l'homme*, Seuil, 1959.

⁸⁴ *Cahiers Pierre Teilhard de Chardin* - N° 3.

⁸⁵ *L'homme, cet inconnu*, Plon, 1935.

de cupidité ni d'ambition ; plus ou presque plus d'oisifs, ni de paresseux, ni d'ivrognes, ni de voleurs. L'éducation et l'aisance détruiront à la longue tous les crimes et même les vices. On n'aura plus besoin ni de lois criminelles, ni de tribunaux, ni de gendarmes, ni de police, ni de prisons, ni d'échafauds... »

Avec Marx, une réalisation historique majeure est entrevue tandis que se dessine la promesse d'une délivrance apparaissant à l'évidence comme une transposition laïcisée de l'eschatologie et du salut judéo-chrétiens. Dans *L'Idéologie allemande*, il écrit : « *Les philosophes n'ont fait jusqu'ici qu'interpréter le monde de différentes manières. Ce qui importe, c'est de le changer* ».

Pour Jean Jaurès : « *Demain, quand tous les producteurs seront affranchis, quand ils seront, dans leur travail même, pleinement libres, quand ce travail sera un acte de liberté et non plus un fait de la nature, c'est l'Humanité elle-même qui descendra au plus profond des puits, qui labourera les chaumes, qui fondera et martèlera les métaux : ce ne sera plus la servitude de l'homme se mêlant à la servitude des choses, mais la haute liberté façonnant la terre, ses forces et ses éléments ; la terre aura été vraiment conquise par l'esprit de liberté.* »

« *Certes, il est sans doute difficile de se représenter entièrement ce que sera cette nouvelle société, lit-on dans un Cours de Marxisme, mais il y a des choses que l'on peut affirmer. Dans la société nouvelle, dans la société communiste, il n'y aura plus de police. Il n'y aura plus de prisons. Bien entendu, il n'y aura plus d'églises. Il n'y aura plus d'armée. Il n'y aura plus de prostitutions de toutes sortes. Toute idée de contrainte disparaîtra [...]. Quand on sait que cette voie est celle de l'évolution humaine qui apportera aux hommes la fin de tant de misères, que c'est la voie scientifique, la voie certaine, on a le sentiment que l'on combat pour la plus grande des causes* ».

La pratique révolutionnaire des années 60 en Amérique latine, dont parle savamment Régis Debray⁸⁶, vient appuyer particulièrement la filiation chrétienne des théoriciens précédents et étaler la force culturelle du mythe de la rédemption où s'associent pour le salut universel, incarnation et sacrifice : « *Par-delà le messianisme traditionnel et ostensible - soif de justice et espérance du Royaume - c'est la morale sacrificielle du devoir qui anime les militants immédiatement confrontés au martyre : les thèmes du rachat par la souffrance, du salut par la mort, de l'expiation du passé s'habillent dans le vocabulaire marxiste-léniniste, en des termes qui laisseraient Marx et Lénine perplexes, dérivés qu'ils sont des mystiques castillanes. La libération nationale comme rédemption des opprimés, la révolution comme régénération, l'engagement comme vocation, la discipline comme dévotion, « el hombre nuevo » qui dépouillera le vieil homme, figurent en toutes lettres, par exemple, dans les premiers Manifestes de la Havane (1960-1962) et cette langue est toujours commune à ceux qui tombent là-bas les armes à la main.* »

L'utopiste socialiste peut mourir, il sait qu'après lui, pour une nouvelle forme d'immortalité, viendra un monde merveilleux...

Ainsi, dans le Ciel ou dans une île lointaine, à la fin des temps ou au terme rapproché d'une révolution ou d'un progrès, comme suite d'une union mystique amorcée sur terre ou comme sanction d'une vie de sacrifice, le salut personnel ou communautaire reste une aspiration fondamentale des héritiers du riche contenu mythique de la civilisation gréco-judéo-chrétienne... *Jour de Yahvé des Hébreux, Nouvelle Jérusalem de Saint Jean, Cité céleste, Cité des Saints, Cité de Dieu d'Augustin, Cité idéale de Platon et de Rabelais (l'abbaye de Thélème dans Gargantua), Cité radieuse, Cité du Soleil de Campanella, Nouvelle Atlantide de Francis Bacon, Cité des Fins de Kant (au stade de l'accomplissement total du genre humain), Cité harmonieuse de Péguy, Monde nouveau des chrétiens et des marxistes...*

⁸⁶ *Critique de la raison politique ou l'inconscient religieux*, Gallimard, 1981.

que d'expressions témoignant de la tension vers ce Futur paradisiaque rétablissant l'Âge d'or primordial !

En définitive,

la croyance dans un paradis personnel eschatologique :

- c'est le succès formidable de la religion chrétienne pendant près de vingt siècles,
- c'est aussi, suivant les hommes : la sérénité et l'angoisse devant la mort, le courage et la peur, le combat et la résignation, l'activité la plus débordante dans le *monde* et la contemplation paisible au fond d'un cloître, l'amour du prochain et le viol des consciences,
- c'est encore Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ambitionnant de passer « *son ciel à faire du bien sur la terre* » et Simon de Montfort ordonnant sans états d'âme : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* ».

le mythe d'un futur Paradis Terrestre :

- c'est, suivant les projets élaborés : la tolérance et l'intolérance, la bonne conscience et le parfait cynisme, l'amélioration de la condition des hommes et un nouvel esclavage, la liberté et le goulag, la paix et la guerre,
- c'est aussi, pour des *lendemains qui chantent*, les communistes courageux devant les pelotons d'exécution comme les communistes qui, en URSS, en Chine et ailleurs, ont exécuté des millions de leurs compatriotes,
- c'est encore le rêve de Félicité de Lamennais d'une *Cité de Justice, d'Egalité et de Fraternité* comme les vers enflammés d'Aragon, de retour d'URSS en 1930 :
« *L'éclat des fusillades ajoute au paysage*
Une gaîté jusqu'alors inconnue
Ce sont des ingénieurs et des médecins... qu'on exécute »

Tout cela au nom de l'Espérance...

L'Espérance qui, pour Pandore, est la *consolation* de l'infortuné ayant tout perdu, pour Péguy *une petite fille*, pour le Christianisme une grande vertu (une vertu théologale), cette invincible magicienne qui soutient les hommes dans le combat quotidien de la vie peut aussi être un handicap si elle contrarie la *vraie* vie, celle du présent. « *Les salles d'attente ne sont jamais des séjours agréables*, écrit Pauwels⁸⁷, *si j'éprouve ce monde comme lieu d'attente, je m'y sens flottant, oppressé, inquiet, sans unité, sans contact. Tous ces vagabonds sont en suspens et fermés. Et ce train qui n'arrive pas ! Quelle horreur ! Passer toute sa vie ici ! Si je pense que ce monde n'est que l'attente d'un autre, qui suis-je ? Un nomade bloqué dans une galerie des pas perdus. Un exilé de l'avenir* ».

Et Camus, dans *L'homme révolté*, n'affirme-t-il pas lui aussi que : « *Tout le malheur des hommes vient de l'espérance* ».

⁸⁷ Ce que je crois, Grasset, 1974.

LE RÊVE MYTHIQUE DE L'UNITÉ

Comme nous venons de le voir, tous les *prophètes* occidentaux des futurs paradis terrestres, témoins d'une nostalgie irrépressible issue de la tradition monothéiste et platonicienne, nourrissent une foi commune, celle de l'Unité de pensée de tous les hommes. Pour de tels visionnaires, l'unification du genre humain, la *grande humanité unique de la terre* est à la fois la condition primordiale et l'aboutissement de ce Paradis où *coexisteront pacifiquement le loup et l'agneau avec un seul berger et un seul Pasteur*. « *Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi* » lit-on dans l'*Évangile de St Jean*. Teilhard de Chardin modernisera ce rêve avec sa formule célèbre : « *Tout ce qui monte converge* » (vers le Point Oméga : le Christ Universel).

Or beaucoup de données permettent de penser qu'il ne s'agit là que d'une vision très partielle, amputée d'une partie du réel :

- dans l'Univers en expansion les éléments cosmiques s'éloignent les uns des autres ; en d'autres termes, les écarts se creusent entre ces éléments,
- la matière en se complexifiant crée de la vie, et la vie à son tour crée de la conscience suivant un processus de continuité (processus déjà professé au V^e siècle avant notre ère par les grecs Leucippe et Démocrite),
- quant à la conscience, sa fonction est non seulement de *concentrer* (selon un processus de convergence) mais aussi d'*exploser* (selon un processus de divergence).

Le processus de convergence de la conscience conduit tout d'abord vers ce que traduisent les mots de rassemblement, d'unification, d'homogénéisation, d'unanimité, de fusion, d'uniformisation, de banalisation, de cohésion, de communion, de consensus, d'égalitarisation, de globalisation... Il comporte une réduction de l'*ego*.

C'est dans cette perspective que se situent, par exemple, l'édification des unités territoriales, laborieuses ou idéologiques (à base philosophique, raciale, ethnique, religieuse...), la construction actuelle de l'Europe, les entreprises de solidarité et le mouvement humanitaire, le rapprochement des sexes, l'américanisation de certaines coutumes, les rassemblements œcuméniques.

Dans ce processus de convergence, d'ordre, d'équilibre, les causes produisent des effets prévisibles et l'avenir est inscrit dans des lois éternelles. C'est le monde comme *horloge*, celui que suggère le mythe judéo-chrétien de la Création, monde dont il s'agit de comprendre les mécanismes et de déchiffrer les énigmes.

En radicale opposition à ce processus, il en est un autre aussi important : celui de la différenciation progressive des consciences individuelles quant au champ de la connaissance, de la culture, de la liberté, processus dans lequel chaque individu a sa route de direction incertaine et de port inconnu... Ici, dans une évolution vers l'hétérogène, les consciences deviennent de plus en plus indépendantes des communautés : famille, tribu, cité, nation... La diversification et la multiplication des groupes à perspective religieuse, philosophique, culturelle, nationaliste sont la conséquence de cette spiritualisation. D'où les divers phénomènes patents survenant sous nos yeux : montée de la singularité individuelle, reconnaissance progressive des droits des hommes (non pas des droits de l'homme abstrait mais de chaque homme dans son unicité et sa propre identité), multiplication des sectes et des communautés, inefficacité de l'œcuménisme doctrinal entre les communautés chrétiennes, multiplication des mouvements nationalistes, séparatistes et identitaristes, éclatement spontané de la *patrie* socialiste en nations autonomes, accélération des découvertes scientifiques, diversification des disciplines, augmentation des écarts d'ordre économique et culturel, individualisation croissante de l'art, etc...

Ce processus de divergence dans lequel se manifestent les réalités concrètes du monde, c'est le monde comme *chaos*, le monde de la contingence et de l'aléatoire, de la complexité et du désordre, de la confusion et de l'incohérence. C'est le monde des inégalités naturelles des hommes mais c'est aussi, il y a vingt-cinq siècles, Antigone face à Créon. C'est le monde de la concurrence, des guerres et des exterminations massives mais c'est en même temps le monde du progrès avec le renouveau perpétuel des capacités de l'humanité. « *Nous entrons dans un monde où l'on réalise que c'est le désordre qui est créateur [...] où les défauts sont fertiles*, écrit Cl. Allègre⁸⁸.

Ainsi sommes-nous en présence de deux phénomènes opposés que la science vient confirmer. « *Quand les cellules se mettent en société*, écrit de Rosnay⁸⁹, *elles accèdent à une individualité plus grande encore que si elles étaient isolées. L'étape de macro-organisation comporte, c'est vrai, un risque d'homogénéisation planétaire, mais aussi des germes de diversification. Plus la planète se globalise, plus elle se différencie* ». Il en est de même dans l'infiniment grand : sous l'apparente régularité des éléments célestes les astrophysiciens décèlent le chaos⁹⁰.

Ces deux phénomènes conjoints sont à proprement parler cosmiques : c'est dire qu'ils sont inexorables et obligatoires. Comme toujours vont y jouer tous les sentiments humains, les meilleurs : amour, solidarité, compassion, tolérance... mais aussi les autres : égoïsme, orgueil, jalousie, ambition, intérêt... et l'on peut, bien entendu, considérer que le *bon* côtoie le *mauvais* ou que le *Bien* voisine avec le *Mal*. En fait, ces deux phénomènes ne sont en eux-mêmes ni *bons*, ni *mauvais*, ni *justes* ni *injustes*, ils ne représentent ni le *Bien* ni le *Mal* : ils *sont*. Ce qui ne veut pas dire que la contemplation passive des inégalités soit de mise et que l'on renonce par principe à peser sur le cours de l'Histoire ou l'ordre du monde. Ce sera même la mission de l'homme, et de ce que nous appelons la *civilisation*, que de corriger la *nature* originelle.

L'Harmonie du monde qui inclut la violence comme la non-violence (parfois au nom de la justice), qui inclut l'unique et le multiple, le singulier et l'universel, l'ordre et le chaos, l'autorité et l'obéissance, la domination et la protection, où tout progrès implique une régression, où toute renaissance est suivie d'une décadence, cette harmonie ne reposerait-elle pas sur la coexistence des contradictions (avec parfois conciliation) ou, comme le disait Héraclite, sur « *l'opposition des contraires* » ?

Ainsi les hommes seront toujours dans un dilemme qui n'a rien de conjoncturel. Témoins et acteurs, ils seront perpétuellement tendus et écartelés entre les deux processus conjoints de l'évolution : la convergence qui rassemble, la divergence qui oppose. Car leur destin n'est manifestement pas l'Unité que sous-tendent les mythes juifs et chrétiens. Les penseurs occidentaux qui, tous inspirés par ces mythes bibliques, ont dans le passé édifié des systèmes (il n'en existe plus guère à l'heure actuelle !) ont voulu que les hommes soient destinés à se donner la main et marchent dans la même direction vers un but unique d'unanimité, de paix et de félicité. Généreuses intentions, désastreuses utopies conduisant au désenchantement et au désespoir... méconnaissance d'une donnée essentielle de l'Évolution !

⁸⁸ *La défaite de Platon ou la science du XX^e siècle*, Fayard, 1995.

⁸⁹ *La plus belle histoire du monde*, Seuil, 1996.

⁹⁰ Trinh Xuan Thuan, *Le chaos et l'harmonie*, Fayard, 1997.

CHAPITRE ONZIÈME

DE QUELQUES AUTRES VALEURS INDUITES PAR LES MYTHES CHRÉTIENS

On parle volontiers à l'heure actuelle de valeurs *chrétiennes* ou de valeurs *évangéliques*. Il faut bien voir que de telles expressions ne sont pas équivalentes. D'une part, le contenu mythique du *Nouveau Testament*, et notamment celui des *Évangiles*, n'est que celui du Christianisme naissant. D'autre part, dans ces écrits, il faut, non seulement bien distinguer l'apport de Jésus lui-même de la doctrine proprement chrétienne que, après sa mort, Saint Paul et quelques disciples devaient édifier autour de sa personne. Cet apport de Jésus comporte des valeurs qui sont soit de type mythique soit de type pastoral, toutes valeurs qui ne sont pas *chrétiennes* mais *juives* par héritage.

Parmi les *valeurs* (*rappelons que ce terme est neutre a priori*) relevant particulièrement de la théo-mythologie adoptée ou instaurée par le Christianisme, outre **l'Espérance** vue précédemment, nous en avons retenu quatre : le **Dualisme** élément essentiel de la philosophie sous-jacente à bien des dogmes, l'**Amour** et la **Souffrance** portés par le mythe du Christ-Rédempteur, enfin la **Culpabilité**, valeur basique de la culture chrétienne, issue à la fois du mythe de la Chute et du mythe de la Rédemption. Ce sont sans doute ces valeurs qui ont marqué le plus profondément la conscience occidentale des deux derniers millénaires. En rassemblant les consciences par l'intermédiaire du sacré, elles vont constituer pour l'Occident un gigantesque réservoir d'énergie.

LA CONCEPTION DUALISTE DE L'UNIVERS ET DE L'HOMME

« *Le dualisme s'amorce dès l'apparition de l'Homo sapiens* » écrit E. Morin. On peut même dire avec Bernadette Lamboy que « *la dualité est inhérente à la pensée humaine et que l'éveil de la conscience introduit ipso facto le germe du dualisme* ». Mais le développement de la pensée dualiste va revêtir des degrés tout à fait divers. Ici on constate des orientations avant tout unitaires où l'expression dualiste est à peine marquée, ailleurs ce sont des doctrines extrêmement différenciées et structurées comme on peut le voir dans les mythes des principales religions : Bouddhisme, Hindouisme, Judaïsme, Christianisme, Islam..., mythes dans lesquels entrent souvent en opposition deux principes, l'un bon, l'autre mauvais.

Après avoir hérité des cultures grecque et juive et élaboré sa propre doctrine, qu'en est-il du Christianisme ?

Le dualisme monde-dieu et âme-corps

Chez les Grecs

L'univers de Platon comporte deux domaines en opposition : l'un, en perpétuel changement, est celui de la perception sensible et des apparences, l'autre, immuable, est celui des idées auquel on accède par la pensée. Au sommet de cette construction pyramidale un démiurge, source de toutes choses, représente le Bien, le Vrai, l'Absolu, l'Infini... Il se retire du monde une fois son œuvre accomplie.

Pour Aristote, Dieu est également conçu comme extérieur au monde, mais le monde reste malgré tout *divin*. L'univers est animé, l'âme du monde est divine. Xénophane de Colophon, au V^e siècle avant notre ère, définit ainsi la divinité comme *l'âme du monde* tandis que le monde est vu comme une *théophanie*. Pour le paganisme, il y a donc bien dualisme mais dualisme très modéré. Le monde, notamment l'homme, participe de la substance divine. Il contient du sacré.

Au dualisme de l'univers répond, pour Platon, la dualité de l'homme constitué de deux éléments parfaitement distincts : *l'âme* et le *corps*, participant de deux mondes différents. L'âme appartient ainsi au monde des idées ; elle n'est que momentanément associée au corps, élément matériel dans lequel elle a chuté et qui l'emprisonne. Par sa partie rationnelle, elle préexiste au corps et est immortelle. La destruction du corps ne saurait coïncider avec celle de l'âme ; la vocation de l'homme est de se libérer des liens de la chair pour que l'être spirituel puisse recouvrer sa liberté. Toutefois, comme nous l'avons déjà noté, l'opposition entre les deux éléments n'est pas aussi radicale que dans le Christianisme : la psyché grecque (pour nous l'âme), représente essentiellement l'énergie ou le principe vital, reflet du divin.

Chez les Grecs, il reste que le sacré est partout présent. « *Dans un tel système, écrit Vernant⁹¹, le religieux n'est pas confiné dans un secteur à part : il est à l'œuvre dans toutes les institutions, dans toutes les pratiques, privées et publiques, dont il constitue une dimension fondamentale. Ainsi n'y a-t-il pas entre sacré et profane une opposition simple et tranchée, mais plutôt un sacré omniprésent qui revêt des formes diverses, depuis le sacré totalement interdit et intouchable jusqu'au sacré dont les dieux ont laissé aux hommes sinon l'entière disposition, du moins le plein usage dans les limites permises. Cette religion est, d'autre part, étrangère à toute forme de révélation, elle ne connaît ni prophète, ni messie. Elle s'enracine dans une tradition qui englobe, intimement mêlés à elle, tous les autres éléments constitutifs de la civilisation hellénique.* »

⁹¹ *Op. cit.*

Dans les religions mésopotamiennes qu'ont pu connaître les Hébreux en exil, il s'agit aussi d'un dualisme modéré où le monde et la divinité ne sont pas sans relation. Dans une version sumérienne, il est dit que le cosmos participe à une double nature : une *matière* ambivalente, sinon franchement démoniaque et une *forme* divine. Dans une autre il est précisé que « *l'homme partage la substance divine et le souffle vital d'En-ki* ».

Dans le Judaïsme par contre, comme nous l'avons vu précédemment, le Créateur et le Créé n'ont absolument rien de commun. Il y a discontinuité radicale entre les deux éléments : Dieu est l'*Absolu*, le *Transcendant*, le *Tout Autre*. Le monde ne participe pas à la nature de Dieu, il n'est pas *divin*.

Le Christianisme ne fera que préciser, au cours des temps, le dualisme foncier issu du mythe de la *Genèse* : en 1870 le Concile Vatican I confirmera de nouveau que « *le monde est totalement distinct de son créateur* ».

Cependant, malgré leur donné initial commun, le Judaïsme et le Christianisme vont ensuite diverger profondément dans certaines de leurs orientations. Le Judaïsme va exalter la vie suivant une conception manifestement unitaire - au point qu'il n'est généralement pas méritoire de la perdre, même par héroïsme - tandis que le Christianisme, porté par le Pêché Originel, va être imprégné au plus profond de lui-même de l'idée contraire : la déconsidération pour ce monde d'ici-bas qui, pour les premières générations chrétiennes, devait d'ailleurs se terminer bientôt avec le retour du Christ en sa Parousie. « *N'aimez pas le monde, dit Saint Jean, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, puisque tout ce qui est dans le monde - la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et la confiance orgueilleuse dans les biens - ne provient pas du Père mais provient du monde* ». Et encore : « *Nous savons que nous sommes de Dieu, mais que le monde tout entier gît sous l'empire du Mauvais* » (I Jn 2, 15-16 et 5, 19).

Pour Saint Paul : « *Il faut regarder toute chose comme excrément, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui* » tandis que Tertullien s'écrit : « *Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Église ? Pour nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile* ».

« *Au milieu de la grande renaissance artistique et littéraire des premiers siècles, écrit Alain de Benoist⁹², les chrétiens allaient, étrangers cultivant leur étrangeté, indifférents ou plus souvent hostiles [...] Tout, du reste, leur était objet de haine. Les colonnades des temples et des allées couvertes, les jardins où coulaient les fontaines, les autels domestiques où grésillait la flamme sacrée, les riches demeures, les uniformes des légions, les villas, les navires, les routes, les travaux, les conquêtes, les idées : partout le chrétien voyait la marque de la Bête* ».

Cette pensée, dont le monachisme représentera une des manifestations les plus spectaculaires (la règle de Saint Benoît recommande aux moines de « *se rendre étrangers aux affaires du monde* ») sera extrêmement prégnante dans tout l'Occident chrétien. Pour de nombreux fidèles la terre, vallée de larmes où s'affrontent les forces du Mal et celles du Bien, le Prince de ce monde et le Père céleste, ne constitue qu'une étape transitoire avant l'éternité du paradis. Ainsi faudra-t-il attendre le second millénaire pour que la papauté adopte les œuvres d'art et pratiquement le XX^e siècle pour que l'Église de Rome se départisse, vis-à-vis de la Science, d'une certaine attitude de dédain ou de mépris.

Si le Christianisme, en ce qui concerne sa conception du monde et de Dieu, a été essentiellement tributaire de la pensée dualiste du Judaïsme et a rejeté la pensée unitaire de la

⁹² préface à L. Rougier, *Le conflit du Christianisme primitif et la civilisation antique*, Copernic, 1977.

philosophie grecque, son option, en ce qui concerne la conception de l'homme, est différente. Puisant dans la culture gréco-romaine le dualisme très atténué qu'il y trouvera il va accentuer profondément celui-ci et rejeter formellement la pensée juive qui est ici profondément unitaire. Pour cette dernière, en effet, l'homme concret, charnel, est une âme vivante, une seule et même substance, disons aujourd'hui une unité psychosomatique : il n'y a aucune dichotomie entre le *corps* et l'*âme*. C'est dire que la question de l'origine de l'âme, de sa préexistence par rapport à la conception de l'être humain ou de sa création concomitante à celle du corps, est une question totalement dépourvue de sens dans la pensée biblique et juive. C'est la pensée platonicienne qui va passer directement dans le Christianisme lequel va maintenir l'âme d'essence céleste (créée par Dieu au moment de la formation de l'être humain) et le corps d'essence terrestre comme deux éléments parfaitement distincts : ce sera une de ses bases théologiques fondamentales. De plus il va souvent les opposer, l'âme étant l'élément privilégié objet de toute l'attention, le corps n'étant que l'élément accessoire volontiers méprisé. Ce n'est guère qu'après la mort, lors de la sépulture, que le corps réhabilité reçoit, dans la perspective de la Résurrection, les honneurs de l'Église.

Pourtant, du mythe de l'Incarnation - dans lequel un Dieu se fait Homme, un homme se fait Dieu - une *valeur* absolument inverse de la précédente aurait pu être tirée : celle d'une formidable valorisation du corps. Cette interprétation n'a pas prévalu dans le Christianisme.

Il faut noter toutefois que le dualisme proprement chrétien est resté en retrait par rapport à celui de certains courants religieux issus du Christianisme, courants que celui-ci a toujours considérés comme hérésiarques. Ces mouvements comportent deux principes éternels co-responsables de la Création avec deux mondes parallèles antagonistes, un *Bon* et un *Mauvais*. Il en est ainsi du Gnosticisme (où le démiurge est mauvais), du Manichéisme (qui est une variante du Gnosticisme avec un *bon* démiurge) et du Catharisme (adopté notamment par les Albigeois jusqu'à la chute de Montségur en 1244), tous mouvements issus du Mazdéisme iranien. Dans la culture chrétienne le Serpent (ou Lucifer) qui a gâché la création en provoquant l'expulsion du paradis et les malédictions qui s'ensuivent, n'est qu'une créature et non un démiurge. D'autre part, la Résurrection de la chair, à la fin des temps, verra une réunification et une réconciliation définitive du corps et de l'âme.

Né au confluent des deux cultures juive et gréco-latine, le Christianisme a donc été confronté à des courants dualistes variables. Si, en définitive, il a intégré le dualisme *monde-dieu* issu du Judaïsme et le dualisme *âme-corps* issu essentiellement du platonisme, sa doctrine ne s'est vraiment bâtie et structurée qu'avec les siècles pendant lesquels les héritages se sont opposés plus ou moins violemment. Ce n'est guère, en effet, qu'au XIII^e siècle que cette doctrine va s'officialiser sous l'influence particulière de Saint Thomas d'Aquin et du pape Innocent III qui vont distinguer nettement le sacré et le profane, l'Eglise et l'Empire. Par la suite ce mouvement va particulièrement s'épanouir au XVII^e siècle avec Descartes.

Pour ce philosophe qui prétend prouver l'existence de Dieu par la seule voie de la raison, il existe deux *substances* : la première est la *pensée* ou l'*âme*, la seconde est l'*étendue* ou la *matière*. Avant Descartes, l'âme était volontiers considérée comme un *souffle de vie*, une *respiration*, un *principe de vie* indissociable du corps (Aristote) ou pour le bouddhisme un *courant de conscience* ; avec Descartes, la séparation est radicale. Ainsi, dans sa théorie des *animaux-machines*, les animaux appartiennent-ils seulement au monde matériel : ce sont des automates perfectionnés. L'homme, lui, est un être double avec une âme immortelle pouvant vivre indépendamment du corps. Rappelons aussi que, pour Descartes, nos instincts et nos émotions siègent dans notre corps fait de matière. Quant à nos facultés supérieures (l'intelligence, la raison, la morale, le langage...) elles résident, certes, dans le cerveau mais sont activées par l'âme elle-même en rapport direct avec la Toute-puissance. Ceci par

l'intermédiaire de la fameuse glande pinéale, nommée aujourd'hui épiphyse, « *cette petite glande en laquelle l'âme exerce ses fonctions plus particulièrement que dans les autres parties* ».

Ainsi Descartes, en établissant une nette séparation entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps, a-t-il conforté grandement le Christianisme sur un point précis et capital de sa doctrine : l'autonomie et la permanence de l'âme.

Bien entendu, nombreux sont ceux qui ne peuvent pas suivre cette pensée. Pour eux, l'esprit est certes très complexe, mais il prend néanmoins entièrement racine dans le corps. Les données scientifiques montrent en effet qu'il y a une interaction permanente entre le cerveau et le reste de l'organisme, la pensée résultant d'un mélange de messages, messages issus les uns de l'extérieur, les autres de l'intérieur même de la personne. Contrairement à une conception traditionnelle, les émotions elles-mêmes interviennent dans toute décision, pour le bien comme pour le mal. « *Être rationnel, peut affirmer Damasio⁹³, ce n'est pas se couper de ses émotions. Le cerveau qui pense, qui calcule, qui décide, n'est pas autre chose que celui qui rit, qui pleure, qui aime, qui éprouve du plaisir* ». Certes, cette interaction ne prouve pas de façon absolue que l'esprit trouve son origine dans le corps mais elle constitue sans doute la meilleure approche de ce problème particulièrement délicat.

Dans cette perspective, il apparaît ainsi avec Schelling, que « *la nature est l'esprit visible, l'esprit la nature invisible* » ou encore que « *la matière est de l'intelligence ensommeillée* ». C'est semble-t-il dans le même esprit que Jean Guittou, en philosophe non-conformiste au sein du Catholicisme, a pu écrire : « *Comme Bergson et Teilhard, j'ai la tentation de croire que la matière est faite d'esprit* ».

À ce dualisme de l'Univers et de l'Homme présent dans la mentalité occidentale il faut ajouter un dualisme *vie-mort*, comme le montre avec pertinence Bernadette Lamboy⁹⁴. « *En revendiquant l'étanchéité entre la vie et la mort, en cherchant à élever un culte à la vie, le dualisme nous a coupés de notre mort et de toute une partie de nous-mêmes* ». Alors que, à l'âge classique, comme l'a bien montré Ariès⁹⁵, la mort est à la fois non dissimulée, publique et familière, à notre époque elle apparaît de plus en plus *anormale* et son rejet s'est installé dans les esprits. La mort et la maladie ne sont point quelque chose de naturel comme dans la pensée grecque. Et Bernadette Lamboy d'en appeler à une vision globale de la personne en vue d'une réconciliation car, écrit-elle à juste titre, « *la vie et la mort œuvrent entrelacées* ».

Le dualisme chrétien et la science en Occident

Pendant longtemps les Écritures apparurent comme contenant tout ce qui était nécessaire pour parvenir à l'éternité bienheureuse mais aussi pour accéder à « toute » vérité dans quelque domaine que ce soit. « *Rien ne doit être accepté que sur l'autorité de l'Église*, dit Saint Augustin, *car cette autorité est plus grande que celle de l'esprit humain* ». C'est ainsi que, nulle part plus que dans l'Occident chrétien, les *valeurs du monde* et la Science n'ont été brimées avec une telle rigueur. Même l'Économie, comme l'a montré A. Peyrefitte⁹⁶, semble avoir souffert de la très longue condamnation, par l'Église catholique, du prêt à intérêt. Pourtant, fait apparemment paradoxal, c'est en Occident, que la Science et les Arts vont le mieux s'épanouir...

⁹³ *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1994.

⁹⁴ *Op. cit.*

⁹⁵ *Essai sur l'histoire de la mort du Moyen-Âge à nos jours*, Seuil, 1975.

⁹⁶ *La société de confiance*, Odile Jacob, 1995.

Pour certains auteurs, ce phénomène représente une conséquence de la mentalité dualiste issue d'abord de la *Genèse*... On peut l'expliquer ainsi : dans le mythe de la Création, comme nous l'avons vu longuement, il y a opposition entre les deux éléments *Dieu* et le *monde*. Jésus viendra d'ailleurs conforter cet enseignement en séparant nettement les affaires de César de celle de Dieu. Cette opposition a été vue de manière si radicale par le Christianisme que les premiers *représentants* de ces deux éléments, le Pape et l'Empereur, se sont affrontés violemment autour du pouvoir et que, secondairement, le couple Bible-Science est venu prendre le relais de cette lutte. Ce processus d'opposition violente a abouti à une distinction, puis à une séparation, enfin à une indépendance de l'un et l'autre des antagonistes et, parallèlement, à ce qui a représenté pour la Science une *libération*. Désormais, avec cette dissociation des deux ordres de réalité traditionnellement conjoints, tandis que Dieu est rejeté à distance dans son ciel et que le sacré appartient aux prêtres, le profane acquiert droit de cité. L'homme occidental prend ainsi possession de la nature et, libéré de toute contrainte, il va s'en octroyer la maîtrise d'autant plus que Prométhée, redevenu familier au temps de la Renaissance, lui suggérera de relever tous les défis. Ainsi, tandis que la théologie chrétienne a poursuivi tranquille-ment sa route, la Science, quant à elle, a explosé dans son propre domaine. François Jacob⁹⁷ écrit même ceci : « *C'est sans doute la structure du mythe judéo-chrétien qui a rendu possible la science moderne. Car la science occidentale est fondée sur la doctrine monastique d'un univers ordonné, créé par un Dieu qui reste hors de la nature et la gouverne par des lois accessibles à la raison humaine* ». Et il ajoute : « *Mythique ou scientifique, la représentation du monde que construit l'homme fait toujours une large part à l'imagination* ».

Dans cette perspective, le dualisme chrétien et cartésien qui sépare le sacré du profane, le religieux du politique, le ciel de la terre, l'invisible du visible, tout en favorisant le processus de retrait du monde et en réduisant notablement le champ de la connaissance, aurait ensuite permis à celle-ci d'être largement ouverte à l'observation objective, grâce à un phénomène de réaction compensatrice aboutissant au résultat inverse de celui vers lequel tendait spontanément l'esprit du Christianisme.

En somme, si l'on peut dire avec Condorcet que « *le triomphe de l'Église fut le signal de la décadence, et des sciences, et de la philosophie* », si l'on peut même ajouter que le processus de ralentissement aura duré de nombreux siècles, il semble bien que ce retard ait pu par la suite être comblé dans une notable mesure.

De la Science, on peut rapprocher d'une certaine manière trois valeurs nouvellement acquises de la modernité : la laïcité, la démocratie et la notion des droits de l'homme. Si ces valeurs se sont manifestement construites contre l'Église de Rome - la guerre des deux France catholique et laïque, royaliste et républicaine a été longue et sanglante - il n'en reste pas moins que le Christianisme, en séparant radicalement Dieu du monde, le spirituel du temporel, tout en inventant parallèlement l'Incarnation où le spirituel devient sensible, a contribué aussi à l'avènement de ces valeurs.

Avec habileté, grâce aux interprétations multiples et opposées que permettent ses mythes et les évangiles, le Christianisme a même récupéré ces valeurs initialement étrangères, les a fait siennes avant de s'en faire le champion comme en témoignent les dernières décennies.

Depuis deux mille ans, le Christianisme *n'a cessé de donner du grain à moudre* à la multitude de ses théologiens, de ses moralistes, de ses exégètes, de ses historiens, de ses artistes... Il n'a pas cessé non plus d'interpeller ses fidèles, de *fabriquer* des hérétiques et de *multiplier* ses adversaires... Si l'on se souvient que le formidable essor de la pensée grecque est sorti en droite ligne de la mythologie, comment ne pas attribuer aussi au Christianisme et à

⁹⁷ *Le jeu des possibles. Essai sur la diversité des vivants*. Fayard, 1981.

ses mythes suscitant interrogations et interprétations multiples, un rôle majeur dans le développement de la *machine à penser* occidentale ?

La pensée dualiste au sein du Christianisme : pensée « de vie » et pensée « de mort »

Ainsi que nous venons de le voir, la théologie chrétienne comporte deux données élémentaires d'esprit dualiste : une création distincte du créateur et une âme distincte du corps (distincte jusqu'à la résurrection qui permet la réunification des deux éléments).

C'est sur ces fondations, qui sont pour lui vitales, qu'est bâti le Christianisme. Il est pourtant un fait très singulier : c'est cette même pensée dualiste qui, développée voire exaltée par Descartes en philosophe chrétien au XVII^e siècle, s'est montrée particulièrement redoutable pour le Christianisme et a représenté sans nul doute le germe de son inexorable déclin. Car cette pensée cartésienne, en distinguant nettement l'ordre humain de l'ordre surnaturel, en excluant Dieu de la philosophie, en coupant le lien entre la terre et le ciel, ne pouvait pas ne pas aboutir, avec Kant au XVIII^e siècle, à séparer le domaine de la foi de celui de l'intelligence et du savoir. Cette évolution par laquelle le religieux se déconnecte de la vie sociale, laquelle devient de plus en plus autonome, imprègne maintenant au plus profond la pensée occidentale, non seulement celle des non-chrétiens mais aussi celle de la plupart des chrétiens parfaitement conscients que la dogmatique résulte d'un choix absolu et personnel et qu'elle n'est pas communicable. Si le temps de l'apaisement entre *ceux qui croient au ciel* et *ceux qui n'y croient pas* semble ainsi venu avec la séparation radicale des deux domaines en cause, il reste que la communauté chrétienne est vouée à une attitude d'adhésion aveugle au dogme hors de toute réflexion, cette attitude particulièrement illustrée par quelques théologiens protestants et qu'on a qualifiée de *fidéiste*. Il en résulte que cette communauté dans son ensemble va être le siège d'un profond et permanent malaise. « *Le chrétien du XX^e siècle, constate avec peine le théologien catholique Tresmontant⁹⁸, est un chrétien divisé en deux, et c'est en cela qu'il est un chrétien malade, un chrétien souffrant. Car cette division en deux est en fait inviable, impossible. Elle est pathologique* ». Et d'en appeler à reprendre un problème que la plupart des philosophes des temps passés ont pourtant déclaré insoluble, « *le problème de la connaissance naturelle de Dieu* ».

⁹⁸ « Tâches de la pensée chrétienne aujourd'hui » - ESPRIT, juillet-août, 1965

LE CHRISTIANISME ET L'AMOUR

Si le Christianisme, dans sa conception de l'amour, est largement tributaire du Judaïsme et du paganisme il a néanmoins apporté à cette *valeur* une note très parti-culière. On a pu dire de lui qu'il était la *religion de l'amour*. Mais quel fut son héritage en ce domaine ?

L'amour dans le Judaïsme et l'œuvre spirituelle de Jésus

Depuis fort longtemps le Judaïsme connaît l'amour de Dieu et l'amour du prochain. « *Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit* » et « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » lit-on dès les premiers livres de la Bible. Dans bien des écrits ultérieurs (Osée, Ezéchiel, Cantique des Cantiques...) le *vrai Dieu* est conçu comme l'Amour qui cherche à se faire entendre. Et l'on peut citer le fameux verset « *L'amour est plus fort que la mort* ».

Malgré les nombreux retours en arrière dont nous parle la Bible, alors même que Yahvé appelle souvent à l'extermination des ennemis de son peuple, le courant spirituel portant toujours plus vers le respect de l'Autre n'a jamais cessé de cheminer chez les représentants les plus avancés du peuple juif. Dès l'an 185 avant Jésus, un pharisien, Jeshoua ben Sirah pouvait dire : « *Pardonne à ton prochain ses torts, ne lui garde pas rancune, pardonne l'offense* ». Plus tard, mais toujours avant Jésus, Rabbi Hillel disait : « *Ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse, ne le fais pas toi-même aux autres : voilà toute la Loi, le reste n'est que commentaire*. » Et un autre pharisien, Rabbi Hanina, estimait de même : « *qu'il fallait aimer le juste et qu'on ne devait pas haïr le pécheur* ».

Jésus est d'abord un héritier. Au pharisien qui lui demande : « *Maître, quel est le grand commandement de la Loi ?* » Il répond : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le grand, le premier commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les prophètes* » (Mt 22, 36-40).

À ce double commandement hérité des ancêtres, Jésus ajoute l'amour des ennemis. « *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent... (Mt 5, 43-44) Je vous dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. À qui te frappe sur une joue présente l'autre. À qui te prend ton manteau, ne refuse pas non plus ta tunique* » (Luc 6, 27).

Pour Flüster⁹⁹, l'amour des ennemis est la propriété exclusive de Jésus. Si cette affirmation peut être contestée - le bouddhisme a enseigné l'amour des ennemis dès le VI^e siècle avant notre ère - il reste que Jésus a bien laissé un commandement nouveau pour son peuple, commandement sublime en vérité mais manifestement *impossible* : celui de l'amour inconditionnel et universel des hommes, fondé sur l'amour de Dieu. Chez Jésus, un tel amour ne relève pas en premier lieu de quelque émotion ou sympathie en présence du prochain, ni de la reconnaissance de ce prochain en tant que personne plus ou moins précieuse, pas plus que de la recherche de quelque intérêt spirituel. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un amour *humaniste* de l'homme mais, sous le signe du devoir, d'une forme d'amour divin appelant obéissance inconditionnelle.

On peut noter que Freud dans *Malaise dans la civilisation* critique le commandement biblique : « *Tu aimeras le prochain comme toi-même* ». Pour lui, ce commandement qui « *représente le type même du procédé antipsychologique du surmoi collectif* » ne tient pas compte de l'agressivité constitutionnelle de l'homme.

⁹⁹ Jésus, Seuil, 1970.

L'amour dans le paganisme gréco-romain

« Chacun sait, écrit Jacqueline de Romilly¹⁰⁰, que la Grèce a offert au monde l'expression parfaite et comme idéale de la justice et de la liberté. Et ces deux grandes idées ont entraîné dans leur sillage, le respect des lois ainsi que le civisme et le sens du courage. Mais elles ont entraîné aussi le désir de soutenir les opprimés, de respecter les suppliants, de libérer les victimes et de s'exposer pour leur défense ».

Contrairement à ce que l'on pense souvent, la fraternité, la tendresse, voire l'amour du prochain ne sont pas étrangers au paganisme gréco-romain. Mais ces valeurs sont portées par une inspiration différente de celle du Judaïsme.

Au V^e siècle avant Jésus-Christ Empédocle¹⁰¹ considérait déjà qu'il y avait deux forces dans la nature : l'Amour qui unit, la Haine qui sépare. Eschyle prête à Prométhée un véritable amour désintéressé de la pauvre race humaine. Cicéron, au siècle précédant l'ère chrétienne écrit : « Aimer les hommes et les servir, c'est notre premier devoir ». Sénèque, contemporain du Christ, parle dans une de ses lettres, de la consubstantialité des êtres et ajoute : « Ne nous laissons pas de nous dévouer pour le bonheur général et d'aider chacun et d'apporter notre aide même à l'ennemi ». Dans une autre œuvre, aux objections : « Mais la colère elle-même procure une satisfaction et il est reconfortant de rendre le mal pour le mal !, il fait cette réplique : Non ! S'il est honorable dans le cas du bien de rendre le bien pour le bien, il n'en est pas de même pour le mal. Dans un cas il est honteux de se laisser dépasser ; dans l'autre il est honteux de vaincre ».

Les motivations de Sénèque ne procèdent manifestement pas d'un commandement divin. Selon le philosophe, à l'homme qui rencontre autour de lui injustice et violence, il appartient avant tout de ne pas perdre la maîtrise de soi. Son énergie morale et son caractère doivent lui faire dominer sa rancune et renoncer à la vengeance. C'est ainsi qu'il saura préserver sérénité et harmonie. Si quelqu'un lui crache au visage, que cela lui soit comme « l'écume de la vague » ; si quelqu'un lui donne un coup de pied, que cela lui soit comme « venant d'un âne ». Ce comportement qui n'est nullement porté par une morale de la rétribution est en somme utile à l'accomplissement de l'homme, à son équilibre spirituel et à sa dignité personnelle. Il débouche sur les notions de perfection et d'honneur que l'on trouve très précocement chez les Grecs avec Pythagore et dans l'Orphisme, notions qui conduisent, non pas à pardonner, attitude quelque peu condescendante et paternaliste qui se verra volontiers chez les chrétiens, mais à négliger et à oublier les offenses reçues. En dehors des religions à mystères, le païen n'attend ni d'être sauvé ni de sauver les autres.

Une autre idée sous-tend le discours de Sénèque : parce qu'il participe, comme dans le paganisme en général, de la substance de Dieu, l'homme porte en lui une part de sacré. Par nature, il est précieux, il a une valeur propre à respecter. Cette valeur sera le fondement de la philanthropia, « un nouveau nom pour une nouvelle vertu », précise Jacqueline de Romilly, créé à l'époque classique dans le sillage de Ménandre et de sa belle phrase : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Il reste que cette pensée païenne ne va guère influencer le Christianisme. Pour les Grecs, l'amour des hommes pour les dieux est basé sur le besoin et l'intérêt et les dieux ne sauraient aimer les hommes (tout au plus, ils ne leur veulent pas de mal). Même dans les religions à mystères où s'était individualisée une vie religieuse en communion avec le dieu « le symbolisme qui exprime cette communion se réfère, écrit J.P. Vernant¹⁰², non à un échange d'amour entre deux sujets, non à une intimité spirituelle, mais à une relation de caractère social ou familial ». C'est dire qu'il est inconcevable pour les Grecs que l'amour de la créature

¹⁰⁰ Pourquoi la Grèce, de Fallois, 1992.

¹⁰¹ Les penseurs grecs avant Socrate, Garnier Flammarion, 1964.

¹⁰² Mythe et pensée chez les Grecs, Éd. de la découverte, 1991.

pour Dieu soit la contrepartie de l'amour de Dieu pour les hommes, comme on va le voir dans le Christianisme. Néanmoins, la Grèce va apporter une notion fondamentale qu'elle a inventée et exaltée plus que toutes les autres cultures : le sens de l'universel. Dans cette Palestine à la fois judaïsée et hellénisée (Bultmann a parlé très justement d'un *christianisme hellénistique*), cette notion va passer dans l'amour chrétien par l'intermédiaire de Jésus, de Saint Paul et des premiers disciples. Ce sera celle d'un amour pour tous les hommes.

L'AMOUR DANS LE CHRISTIANISME

Si, par l'apport de l'enseignement de Jésus, le Christianisme est largement tributaire du Judaïsme avec l'impératif du commandement divin concernant l'amour du prochain, il va y ajouter son inspiration propre issue de la doctrine de la Rédemption : « *Dieu a tellement aimé les hommes qu'il a envoyé et sacrifié son Fils unique pour les sauver de la perdition méritée par la faute de leurs premiers parents* ».

En occultant le fait que Dieu a été impitoyable avec les hommes lors de la faute primordiale et envers son Fils lors du Sacrifice du Calvaire, le Christianisme a retenu, en effet, du mythe rédempteur une notion essentielle, celle d'un amour parfaitement désintéressé, totalement libre et entièrement gratuit, de Dieu pour tous les hommes. Cette forme inouïe d'amour va être le modèle de l'amour des hommes pour Dieu qui appelle contemplation et adoration.

Le concept trinitaire lui-même repose sur l'amour qui fonde la communion des trois Personnes entre elles. Ce sera le modèle des hommes entre eux, tandis que l'Eucharistie, *sacrement de la charité chrétienne* par lequel se renouvelle chaque jour le sacrifice du Christ, va être le témoin perpétuel de cet amour divin qui s'offre aux mystes chrétiens.

Une conception extrêmement riche émergeant du mythe de la Rédemption va ainsi s'associer à celle, déjà précieuse, émanant de l'enseignement de Jésus et du Judaïsme. Un amour doublement inspiré va en résulter : l'amour chrétien que traduit le mot grec *Agapè* et qui va surgir à chaque page du *Nouveau Testament*. « *Mes bien-aimés, écrit Saint Jean, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu... Dieu est amour. Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu et qu'il haisse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas* » (I Jn 4, 20).

Pour Saint Paul, *l'amour excuse tout, croit tout, espère tout, endure tout* (I Cor 13, 7).

« *Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble ne valent pas un seul mouvement de charité* » dira aussi Pascal.

L'amour actif du prochain

L'Eglise a toujours eu conscience d'avoir une mission particulière vis-à-vis du prochain. Ce prochain - prochain certes non *divin* et donc non *sacré*, mais néanmoins *théomorphe* - n'est pas seulement représenté par une communauté de race, de religion ou de destin mais par l'ensemble des hommes. La charité sur laquelle la liturgie revient sans cesse est, dans un catéchisme récent, définie comme « *la vertu théologale par laquelle nous aimons Dieu par dessus toute chose pour Lui-même et notre prochain comme nous-même pour l'amour de Dieu* ».

Tout au long de son histoire, l'Eglise, dans un souci particulier envers toutes les *victimes*, a pris en charge les faibles, les pauvres, les mendiants, les malades, les vieillards et les infirmes, les veuves et les orphelins. Au Moyen âge, les monastères ont souvent fait fonction d'hospices tandis que chaque grande ville était dotée d'un Hôtel-Dieu. Pendant longtemps l'Eglise a ainsi assumé presque seule la charge de ce qui est devenu, à l'époque moderne, l'assistance publique. De même en est-il pour l'enseignement.

Sous l'Empire romain, elle a contribué à interdire les combats des gladiateurs et plus tard elle a engagé les belligérants à respecter la *trêve de Dieu*.

Elle n'a pas supprimé l'esclavage que Saint Thomas et Bossuet ont même pu justifier voire favoriser, mais elle en a néanmoins atténué la rigueur. Si elle a incité esclaves et serviteurs à la soumission (*tous ceux qui sont sous le joug de l'esclavage doivent considérer leurs maîtres comme dignes d'un absolu respect*, écrit Saint Paul), elle a parallèlement fait aux maîtres obligation de les respecter, de même qu'elle a rappelé riches et privilégiés au devoir de secourir les pauvres.

L'Église a vu naître en son sein de nombreuses congrégations vouées à une forme d'assistance et bien des institutions dites *philanthropiques* de l'époque moderne sont dérivées d'institutions *charitables* créées directement ou inspirées par elle.

Elle a bien souvent cherché à diminuer les antagonismes entre les hommes, à atténuer l'arbitraire des pouvoirs ou à réduire leurs sentences...

L'amour mystique

À partir de son apport mythologique spécifique, le Christianisme romain a aussi vu s'épanouir une forme particulière d'amour. L'amour que le Rédempteur a montré par son sacrifice sur la Croix, renouvelé lors de la Messe, et par sa présence constante dans l'Eucharistie constitue la source essentielle mais inépuisable d'inspiration de cet amour désincarné, de cet amour-passion purement spirituel : l'amour mystique basé sur la contemplation de Jésus-Christ, voire sur l'extase où cesse toute pensée et toute parole. Dans sa *nuît*, comme disent les grands mystiques espagnols du XVI^e siècle, l'amoureux, dans une *folle* quête d'amour et dans une expérience strictement personnelle et incommunicable, est transporté hors de la condition humaine pour se fondre en Dieu et vivre de sa vie intime dans l'anéantissement le plus total.

Déjà Saint Paul disait : *Je ne vis plus... c'est le Christ qui vit en moi...!* De multiples écrits, tout au long de l'histoire de l'Église mais plus particulièrement du XVI^e au XX^e siècles, illustrent cet amour dont l'expression puise largement dans le vocabulaire de l'amour nuptial.

François d'Assise prie ainsi son Seigneur « *Que la force brûlante et douce de ton amour prenne possession de mon âme et l'arrache à tout ce qui est sous le ciel, afin que je meure par amour de ton amour, comme tu as daigné mourir par amour de mon amour* ».

Jean de la Croix, dans une de ses *Strophes composées par l'âme dans son intime communion avec Dieu*, écrit de même :

« Avec quelle douceur et quel amour

Vous vous réveillez dans mon sein

Où vous demeurez seul en secret.

Et avec votre aspiration savoureuse

Pleine de biens et de gloire

Quelle délicatesse vous mettez à m'embraser d'amour »

Dans *L'histoire d'une âme*, à la fin du siècle dernier, Thérèse de Lisieux emprunte un semblable langage :

« Je m'endors sur ton cœur. Il est à moi / Mon amour suprême, c'est toi »

« À des amants, il faut la solitude / Un cœur à cœur qui dure nuit et jour...

De son amour je veux être embrasée / Je veux le voir, m'unir à lui toujours »

« Oh ! Quelle inexprimable ivresse / Je sens palpiter en moi / Le cœur brûlant de tendresse / De mon époux ».

« Mon bien-aimé, prends ma vie tout entière, mon Amour suprême, c'est toi... / Ô face adorable, seule Beauté qui ravit mon cœur - Ô l'inexprimable baiser de ta bouche / Je te supplie de m'embraser de ton amour ».

« Ah qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Ce fut un baiser d'amour, je me sentais aimée... ce jour-là, ce n'était plus un regard, mais une fusion avec Celui qui se donnait si amoureusement à moi ! »

En dehors des mystiques dont les poèmes expriment ainsi avec ardeur et violence leur passion d'aimer dans un érotisme sublimé, le Christianisme, contrairement au paganisme, ne développera pas l'amour des amants (*eros*). De même, l'amour des amis (*philia*) fondée sur le cœur et la liberté et l'honneur proprement humain, source de compassion, ne seront guère retenus par la culture chrétienne.

L'Église et ses dérives *anti-amour* issues du courant dogmatique

Si le mythe de la Rédemption et le courant dogmatique engendré par le monothéisme originel ont pu contribuer à des œuvres charitables, il faut malheureusement constater qu'ils furent aussi source de violence et responsables de fautes extrêmement graves de la part de l'Institution ecclésiale. Le dogme, avec la croyance en un bien et un mal absolus, c'est aussi l'intransigeance sacrée, et parfois l'intolérance aveugle, voire le fanatisme cruel : à côté de Saint Vincent de Paul il y a Torquemada, à côté des Maisons-Dieu se profilent les bûchers de Montségur...

C'est parce qu'il faut aimer ses ennemis non chrétiens que Saint Augustin professe son *Compelle intrare* (Force-les à entrer). Le Coran dira de même que « *le mal de l'incroyance est pire que le mal de la guerre* ».

Selon saint Thomas dans la *Somme théologique* : « *Si l'hérétique s'obstine dans son erreur, l'Église, désespérant de son salut, doit pourvoir au salut des autres hommes en le retranchant de son sein par l'excommunication ; pour le reste, elle l'abandonne au bras séculier afin de le retrancher du monde* ». Pour Saint Thomas, en effet, le premier devoir de tout chrétien est d'assurer le salut éternel de son prochain et d'éviter la propagation du Mal. Telle sera aussi la doctrine de Bossuet, mais plus généralement celle de l'Église quand, par la bulle pontificale *Ad extirpenda*, elle autorisera la torture. Dans la même ligne de pensée, un des canons du Concile de Latran, déclarera : « *Homicidae non sunt illi qui hereticos trucidant* » (Ils ne sont pas homicides ceux qui tuent des hérétiques). C'est dire que nombre d'incroyants, de païens, d'hérétiques ou de schismatiques seront ainsi livrés au bras séculier, notamment sur les bûchers de l'Inquisition espagnole qui a, selon certaines sources, fait mourir environ cent mille sujets de l'empereur Charles-Quint. On verra aussi les protestants exterminés lors des guerres de religions et les dragonnades de Louis XIV, les juifs suppliciés dans les pogroms européens ou les musulmans tués lors des Croisades... Saint Bernard de Clairvaux, promoteur de la seconde de ces Croisades, écrit ainsi dans sa *Louange de la nouvelle milice* à l'adresse des Croisés : « *Pour les chevaliers du Christ, c'est en toute sécurité qu'ils combattent pour le Seigneur, sans avoir à craindre de pécher en tuant leurs adversaires, ni de périr s'ils se font tuer eux-mêmes. Que la mort soit subie ou qu'elle soit donnée, c'est toujours une mort pour le Christ. En mourant, le chevalier sert ses propres intérêts. En donnant la mort il sert ceux du Christ.* »

Montaigne, quant à lui, accuse la civilisation chrétienne d'avoir commis lors de la conquête de l'Amérique du Sud un véritable crime contre l'humanité : « *Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'épée [...] Jamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques ne pousseront les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités* ».

Comment expliquer de telles dérives ? Comment expliquer que gens éclairés et *bonnes gens* puissent montrer un jugement altéré au point d'oublier les données élémentaires de la simple humanité ?

Parce qu'ils s'identifient à des personnages, parce qu'ils *croient* à une histoire et d'autant plus qu'ils y croient, les acteurs de théâtre sont généralement moins aptes que les spectateurs à

apprécier les valeurs portées par la pièce qu'ils interprètent. De même, peut-on considérer que les croyants qui prennent au sérieux des événements mythiques ne sauraient avoir toute leur liberté pour apprécier les valeurs signifiées ou induites par ces événements sacrés...

Pour le chrétien René Girard¹⁰³ qui milite pour *une lecture non sacrificielle de la Rédemption*, « le caractère persécuteur du Christianisme historique est lié à la définition sacrificielle de la Passion et de la Rédemption », car dit-il, « le fait de réinjecter de la violence dans la divinité ne peut pas rester sans conséquence sur l'ensemble du système ».

En fait, la conversion du monde entier à laquelle le Christianisme s'est voué de par sa doctrine - doctrine catholique qui, par définition, se veut universelle - (*Allez enseigner et baptiser toutes les nations !*) apparaît comme le support fondamental de ces dérives. « *Le catholique prétend à l'amour, écrit Philippe Forget¹⁰⁴, mais il rencontre toujours autrui à travers un sentiment d'incomplétude. Il veut le parachever. Il n'accueille donc jamais autrui dans son altérité singulière, son "étrangeté" foncière. Il vise à lui ajouter du sens, son sens. Il n'admet donc pas l'autre dans son effectivité et ne peut le laisser croître vers l'excellence dans son identité singulière. L'autre est toujours quelque part en défaut. Il faut lui apporter la vérité* ».

Il faut considérer d'ailleurs que l'amour ne saurait être qualifié de *chrétien* sous peine de se dévaluer. Feuerbach a bien vu cela quand il écrit dans *L'essence du Christianisme* que « *l'universalité appartient à l'essence de l'amour [...] Le véritable amour se conte de lui-même ; il n'a besoin d'aucune autorité, d'aucun titre particulier. L'amour est la loi universelle de l'intelligence et de la nature...* »

À la base d'un formidable dynamisme missionnaire, particulièrement notable du XVI^e jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'amour suscité par l'enseignement de Jésus et la doctrine de la Rédemption a donc servi, au sein de la chrétienté, le meilleur mais aussi le moins bon et parfois le pire. On peut ajouter que ce dynamisme a même débordé notablement sur la société alentour. Les armées de l'an II et de Napoléon, les armées des conquêtes coloniales, les militants de la Cause socialiste, n'étaient-ils pas eux aussi les *missionnaires culturels* investis d'un devoir sacré, celui de porter à l'univers un message spirituel de vérité et de convertir des peuples attardés ?

Il reste néanmoins que le Christianisme a manifestement exalté l'amour des hommes plus que les autres traditions religieuses ou philosophiques. En ce début de XXI^e siècle, parallèlement au désintérêt porté aux événements fondateurs du Christianisme, l'éthique de l'amour va même prendre une place particulièrement notable dans le discours des prédicateurs chrétiens.

Solidarité et Amour chrétien.

« *C'est quelque chose, écrit Charles Gide¹⁰⁵, que d'avoir ajouté à ce principe de la loi chrétienne "tu aimeras ton prochain comme toi-même" cette démonstration donnée par la loi de solidarité que mon prochain c'est moi-même et que je ne puis pas séparer l'un de l'autre* ». Pour Auguste Comte, la solidarité, cette *religion de l'humanité*, a pris le relais de la charité chrétienne. S'étendant comme celle-ci à tous les hommes, quelles que soient leur nationalité, leur ethnie ou leur religion, indépendante de toute morale de rétribution, elle témoigne manifestement d'un idéal humaniste centré sur l'homme, dans la conscience aiguë de l'interaction de celui qui *donne* et celui qui *reçoit*, voire de l'interdépendance de tous les êtres. Bien qu'héritière directe, à la fois de la philanthropie païenne selon laquelle l'homme participant de la divinité était porteur de sacré et du Christianisme avec ses apports d'origine

¹⁰³ *Op. cit.*.

¹⁰⁴ Les vertus catholiques au cours des âges. PANORAMIQUES N° 23.

¹⁰⁵ *La solidarité*, PUF, 1932.

mythique et pastoral, la solidarité n'en devient pas moins l'expression d'une spiritualité autonome et laïque qui valorise l'intérêt général et suscite nombre d'actions désintéressées. Témoin de valeurs qui la transcendent, valeurs de respect de soi-même et des autres, elle inspirera notamment la Déclaration des droits de l'homme et le mouvement humanitaire avec Henri Dunant et la Croix-Rouge.

Pour Luc Ferry¹⁰⁶ : « *La religion chrétienne, la grande religion de l'amour, disparaît au moment où l'amour tend à devenir réalité quotidienne pour les individus* ».

¹⁰⁶ *Op. cit.*.

LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE

Dans la culture chrétienne, la souffrance occupe une place considérable. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'elle fait partie intégrante du mal engendré par le Pêché Originel et que par ailleurs elle représente dans sa forme rédemptrice une *valeur* directement issue du mythe spécifique du Christianisme, la Rédemption. On peut même ajouter que cette souffrance conjointe à l'amour aura largement inspiré la geste chrétienne des deux premiers millénaires.

Mais, en matière de souffrance, qu'en est-il de l'héritage païen et juif du Christianisme ?

La souffrance dans le monde gréco-romain

Comme nous l'avons signalé précédemment certains penseurs, tels Hésiode et Anaximandre, ont pu voir dans la souffrance la conséquence d'une faute primordiale de l'humanité. Néanmoins, cette faute est toujours restée vague et indéterminée dans la culture antique : elle ne rappelle en rien la faute d'Adam décrite dans la *Genèse*.

Pour Platon, à la suite de Socrate, la souffrance est considérée comme résultant de la chute de l'âme dans la matière et dans le sensible. Il écrit dans le *Phédon* : « *Le corps nous cause mille difficultés par la nécessité où nous sommes de le nourrir ; qu'avec cela des maladies surviennent, nous voilà entravés dans notre quête de l'être... Guerres, dissensions, batailles, c'est le corps seul et ses appétits qui en sont la cause ; car on ne fait la guerre que pour amasser des richesses et nous sommes forcés d'en amasser à cause du corps, dont le service nous tient en esclavage.* » Le corps avec ses pesanteurs inexorables et ses passions violentes maintient l'homme dans une prison perpétuelle. Ainsi la vie ne peut aller sans souffrance. L'attitude préconisée par les philosophes les plus influents est alors celle de l'ascèse. En libérant l'âme de sa gangue corporelle et en lui permettant par un certain dépouillement de s'alléger du superflu, une discipline volontaire est seule susceptible d'atténuer la souffrance et ainsi de permettre l'accès à une vie apaisée.

En fait, dans le monde gréco-romain, la souffrance engendrera peu de spéculations intellectuelles : devant elle, c'est avant tout un constat qu'il y a lieu de dresser en vue d'une attitude pragmatique. Lutter contre la souffrance, c'est d'abord vivre. Socrate ne veut pas mourir, mais il accepte la mort. « *Il n'est pas sage de vouloir souffrir comme de vouloir mourir* écrit Vergely¹⁰⁷. *Mieux que quiconque, Socrate nous l'a fait comprendre : le sens de la souffrance se trouve non pas dans le fait de philosopher sur la souffrance en spéculant à son propos, mais dans celui de lutter contre elle en la faisant cesser* ». Hippocrate, quant à lui, disait de même que soulager la douleur est entreprise divine.

Certes, divers philosophes parmi les cyniques et les stoïciens ont pensé que la souffrance n'existait que dans et par notre représentation et n'était point provoquée par les choses elles-mêmes. Ils se sont ainsi employés à négliger cette réalité abstraite (*Douleur, tu n'es qu'un mot...*) ou à la refouler par une autosuggestion ou une ascèse de l'*apathie*... Néanmoins on peut dire que, pour le héros classique de l'Antiquité, la souffrance est l'adversaire qu'il faut combattre. La victoire obtenue lui permettra de mesurer la valeur de ses forces. Face à l'adversité, c'est l'homme seul qui, avec ses propres ressources personnelles, est susceptible de *se sauver*, de préserver sa dignité et plus précisément de conserver pour lui-même et les autres une image dont il peut être fier.

Tout *salut* venant de l'extérieur est manifestement étranger au monde gréco-romain.

Parfois cette souffrance héroïque du dépassement de soi débouche sur un souci de purification par les rites. Ce sera un élément essentiel de l'Orphisme. Par l'intermédiaire de

¹⁰⁷ *La souffrance*, folio - essais.

cette discipline religieuse dont nous avons souligné l'influence considérable, cette forme de souffrance ne sera pas sans influencer le Christianisme naissant.

Il est vrai que la pensée païenne a quelque peu véhiculé l'idée vague d'une faute de l'humanité à l'origine du mal dans le monde. Elle a pu transmettre le principe d'une ascèse faisant de la souffrance une souffrance purificatrice. Elle a apporté un mode de raisonnement repris pas les initiateurs du Christianisme, et notamment par Saint Paul, pour théoriser la notion de souffrance. Mais en dehors de cela il est manifeste qu'elle n'a guère influencé le Christianisme dans ce qui fait le noyau dur de sa construction théologique spécifique : le mythe rédempteur.

La souffrance dans le Judaïsme

Pour le Judaïsme, la souffrance est d'abord châtiment de Dieu pour un péché personnel ou collectif. C'est la souffrance punitive, accomplissement d'une justice divine qui appelle vengeance. Cet aspect, qui apparaît dès l'origine avec le péché d'Adam, va revenir comme une obsession tout au long de l'histoire d'Israël. Si tu es malheureux, disent à Job ses amis, c'est que tu as commis le mal ; si tu avais été bon, tu connaîtrais le bonheur. Job est un juste qui souffre. Les Prophètes, les commentateurs, les exégètes, les rabbins reprendront sans cesse l'argumentaire selon lequel les malheurs des juifs : guerres, massacres, cataclysmes naturels, exil... sont la conséquence de leur infidélité à Dieu. D'où, à chaque page de la Bible, l'exhortation constante à la pénitence pour ceux qui connaissent l'épreuve et l'appel pressant à la miséricorde de Dieu sommé d'oublier les fautes de son peuple.

Pourtant, face à la souffrance injustifiée de Job, à sa révolte momentanée et à sa désespérance, il n'y a aucune réponse satisfaisante. C'est alors que Dieu invoque les merveilles de la Création : la souffrance devient un mystère devant lequel il ne reste plus aux juifs qu'à se taire et à garder leur confiance absolue en Dieu.

Parfois les malheurs sont présentés comme une épreuve testant la fidélité des juifs ou comme la condition préalable et nécessaire à l'avènement des temps messianiques.

Le livre de Daniel, à propos des juifs victimes des envahisseurs, traduit un autre aspect de la souffrance. Elle n'est plus ici un signe de la colère de Dieu, mais devient volontiers un titre de gloire pour les martyrs qui ont payé de leur vie.

Le livre d'Isaïe quant à lui va apporter un autre thème : celui de la souffrance substitutive. Par son sacrifice personnel (« *le Seigneur ayant fait retomber sur lui la perversité de tous* »), le *serviteur souffrant* humilié et bafoué va permettre la restauration de la paix en Israël. En fait ce thème sera retenu essentiellement par Saint Paul et à sa suite par le Christianisme qui, en l'appliquant à Jésus, y verra l'annonce prophétique de la rédemption du Christ, conception totalement étrangère au Judaïsme.

Dans la tradition juive, la souffrance est donc vue avant tout soit comme une conséquence des fautes individuelles ou collectives, soit comme un mystère insondable, mystère divin qui appelle seulement contemplation et adoration. Tout au long de l'histoire juive, cette théologie de la souffrance, en donnant du sens au malheur, a apporté un espoir de jours meilleurs, a favorisé le courage, exalté la foi en Dieu et a manifestement contribué à une certaine auto-préservation d'Israël. Pourtant, par la passivité et la confiance qu'elle a pu engendrer, comment ne pas attribuer aussi à cette souffrance des conséquences redoutables au vu de l'histoire ?

Jésus et la souffrance

À partir des textes du *Nouveau Testament*, on peut dire que la pensée non univoque de Jésus est conforme à celle de son peuple. De même que les amis de Job établissent un lien entre infirmité et péché, Jésus dit au paralytique qu'il vient de guérir près de la piscine : « *Ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire* ». Ailleurs et le plus

souvent il va se comporter en pasteur soucieux avant tout de soulager la souffrance. Il guérit les malades et les infirmes, il nourrit les affamés et, s'il proclame « *bienheureux les affligés* », c'est « *parce qu'ils seront consolés* ». « *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau et moi je vous donnerai le repos* » lit-on aussi dans l'Évangile de Saint Mathieu.

Jésus témoigne de la compassion devant les deuils d'un père ou d'une mère. Puis, à ses disciples s'interrogeant sur l'infirmité de l'aveugle-né, il répond que « *ni lui, ni ses parents ne sont coupables* ».

La souffrance c'est aussi pour lui la voie du salut et une épreuve purificatrice. « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne produit pas du fruit, il l'émonde* ». (Jean 12, 24)

LE CHRISTIANISME ET LA SOUFFRANCE

Se fondant entièrement sur le Sacrifice rédempteur de Jésus, le Christianisme a, bien entendu, fait de la souffrance un élément capital de sa théologie. Toute la tradition et une immense littérature relative à la Passion du Christ en témoignent abondamment. On peut même ajouter que la souffrance rédemptrice constituant l'apport spécifique du Christianisme a été, conjointement à l'amour, l'élément essentiel de référence et d'inspiration de la geste chrétienne. Certes, à cette souffrance particulière viendront s'associer des éléments étrangers issus du paganisme et du Judaïsme mais, ainsi que l'écrit Vergely¹⁰⁸, « *c'est la mémoire chrétienne qui a contribué avant tout à forger le sens de la souffrance en Occident* ».

Comme il se doit c'est Saint Paul qui, en tant qu'initiateur et promoteur de la Rédemption, a le premier exalté les vertus de la souffrance du Christ dans sa Passion, et parallèlement les vertus de la souffrance des hommes. Dans sa *deuxième épître aux Corinthiens* il écrit : « *Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. Toujours, en effet, nous les vivants nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre existence mortelle. Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie est en nous.* » L'Épître aux Colossiens, quant à elle, va fournir une formule clé qui va être reprise par toute la Tradition et sera le support de multiples vocations et attitudes des chrétiens : « *Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et ce qui manque aux épreuves du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son Corps qui est l'Église* ». Dans la *Lettre à Timothée* (Tim 2, 3-12) Saint Paul écrit encore : « *Prends ta part de souffrance, en bon soldat du Christ Jésus.[...] Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts [...] et pour lequel je souffre jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur. Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. C'est pourquoi je supporte tout à cause des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle. Elle est digne de confiance cette parole : si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons ; si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons.* »

Saint Pierre écrit aussi : « *Ainsi, puisque le Christ a souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même conviction : celui qui a souffert dans la chair a rompu avec le péché, pour vivre le temps qui lui reste à passer dans la chair non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu* » (I Pi 4, 1-2).

Les disciples de Jésus que le Sanhédrin fait arrêter, alors qu'ils annoncent dans le Temple la résurrection de leur maître, s'en retournent, nous disent les *Actes des Apôtres* « *tout heureux d'avoir été trouvés dignes de subir des outrages pour le Nom de Jésus* ».

¹⁰⁸ Op. Cit..

C'est dire que la souffrance n'est pas un mystère dans le Christianisme. Elle a un sens. Le mal qui l'a entraînée ne rentrait pas dans l'ordre initial du monde. Conséquence de la faute originelle, mais non-punition pour des fautes personnelles comme dans la doctrine judaïque ou le bouddhisme, la souffrance sera vue essentiellement sous la forme de souffrance rédemptrice en référence à la souffrance de Jésus dans sa Passion que Grünewald a si bien exprimée sur le retable d'Issenheim. « *Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire* » écrit Luc (24-26). La souffrance est donc inexorable, mais elle se situe dans l'économie du Salut : les hommes en imitant leur maître sur le *chemin de la croix* sont invités à participer à la Rédemption. Cette conception nouvelle instaurée par le Christianisme est, bien entendu, totalement étrangère à celle de Jésus qui, à l'instar de son peuple, ne pouvait en aucune manière imaginer un dieu maniant à la fois violence et compassion et sacrifiant son fils pour l'expiation des péchés des hommes.

Toujours aperçue dans la lumière du sacrifice du Christ, sacrifice que les multiples textes liturgiques, la peinture, l'imagerie et la statuaire rappellent sans cesse, la figure centrale de l'Occident et de l'Orient chrétien n'est-elle pas celle, particulièrement réaliste, de Jésus héros supplicié sur le Calvaire ? La souffrance dans le Christianisme revêt un sens précis. Avec la Rédemption, la souffrance n'est plus l'ennemie d'hier. Source de perfectionnement de l'âme et de béatitude, expression de l'espérance en la résurrection et en l'éternité bienheureuse, elle devient une amie bienveillante et noble qui rapproche l'âme de Dieu. Elle sera ainsi pendant longtemps justifiée voire exaltée. Considérée comme une des prémices de la mort et intimement associée à l'amour, la souffrance est souvent vue comme l'expression de la volonté de Dieu (*Tu enfanteras dans la douleur !*), voire comme un signe d'élection divine. *Le divin médecin de l'âme* tiendra ainsi, jusqu'au milieu du XX^e siècle, une place considérable dans le discours de l'Église.

Discours d'exhortation à porter sa croix chaque jour et à fuir les plaisirs de la vie, discours de purification pour que soient supprimés les *rameaux* stériles, discours de contemplation et de communion à la souffrance de Jésus sur le Calvaire, ce discours sacrificiel, par son incomparable puissance symbolique et inspiratrice, va modeler profondément pendant des siècles les conduites des chrétiens, laïcs et religieux. À la lumière du sacrifice de la Croix, face aux épreuves de la vie, face à la maladie et à la mort, ils sont appelés à la patience, à la résignation, au courage, à l'endurance, au dépassement de soi, à l'ascèse... On parlera d'épreuves salutaires et d'un héroïsme chrétien. « *Le chrétien*, écrit Max Scheler¹⁰⁹, *a renoncé à fuir hédoniquement la douleur avec le secours de sa propre raison et d'un vouloir égocentrique ; ou de l'endurer avec crânerie, en stoïcien ; mais avec l'aide du Christ il ouvre son âme à la force de Dieu et se recommande, et se livre à la charité pour supporter toute souffrance comme le symbole de la Croix* ».

Dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, ouvrage du XV^e siècle attribué à Thomas à Kempis et qui sera le livre de chevet de nombreux chrétiens jusqu'à une période récente, on lit : « *Quand tu arriveras à goûter le souci et la tribulation amère comme une nourriture suave par amour du Christ, estime alors que tu es sauf. C'est alors que tu auras trouvé le paradis sur terre. Et tant que la souffrance te sera pénible et que tu chercheras à la fuir pour lui échapper, il ne t'adviendra que malheur et injustice, et en tout lieu t'atteindra le flot des tribulations* ».

Rendant hommage à l'infortunée et défunte Henriette d'Angleterre, Bossuet constate avec force : « *Combien de fois a-t-elle remercié Dieu de deux grandes joies : l'une de l'avoir faite chrétienne, l'autre, messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non, c'est de l'avoir faite reine malheureuse* ».

¹⁰⁹ *Le sens de la souffrance*, Aubier.

Pour François Mauriac¹¹⁰, la force du Christianisme est de donner du sens à la souffrance : « *Le chrétien sait pourquoi il souffre ; en imitation de son Dieu crucifié, en union avec lui, il a part à son agonie, il coopère à la rédemption du monde* ».

Le culte de la souffrance sera particulièrement célébré par les mystiques chrétiens. Face au crucifix, ayant parfaitement intégré dans leur vie le drame de la Rédemption où *l'amour est souffrance, où la souffrance est amour*, ils vont, tels des amants passionnés souffrir et s'anéantir dans un désir infini de ne faire qu'un avec le Christ Verbe incarné, de le posséder, de jouir de Lui dans une expérience ineffable à la fois délicieuse et douloureuse. La séparation entre l'âme et Dieu, entre la créature et son créateur, n'est-elle pas le grand malheur de la condition humaine et le supplice spécifique de l'enfer ? Chez les mystiques, la souffrance devient un besoin... « *Ou souffrir, ou mourir* » s'écrit Thérèse d'Avila au plus fort de son amour pour son divin époux.

Jean de la Croix, faisant dialoguer son âme avec le Bien-Aimé écrit dans *Le Cantique Spirituel* :

*Pasteurs, vous qui passerez
Là-haut par les bergeries jusqu'au sommet de la colline
Si par bonheur vous voyez celui que j'aime le plus
Dites lui que je languis, que je souffre et que je meurs.*

Au début du XX^e siècle Elisabeth de la Trinité prie ainsi son Seigneur : « *Ô mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre Cœur ; je voudrais Vous couvrir de gloire, je voudrais Vous aimer... jusqu'à en mourir ! Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur... Ô mon Astre aimé, Ô Feu consumant, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement...*

Support d'un ascétisme volontiers extrême - ascétisme en marge des institutions car donnant lieu à des phénomènes étranges somatiques ou psychiques - cette sorte de *jeu*, dans lequel les mystiques s'infligent des mortifications volontaires, est elle-même source de souffrances sans cesse renouvelées dans une spirale qui n'a pas de fin.

Très près de nous, la philosophe Simone Weil écrit elle-même dans *La pesanteur et la grâce* : « *Une fois qu'on a compris qu'on n'est rien, le but de tous nos efforts est de devenir rien. C'est à cette fin qu'on souffre avec acceptation, c'est à cette fin qu'on agit, c'est à cette fin qu'on prie [...] Il faut se déraciner. Couper l'arbre et en faire une croix, et ensuite la porter tous les jours* ».

Face au problème du Mal et à son absurdité, le sacrifice, l'expiation la souffrance... apparaissent ainsi dans un contexte chrétien comme la réponse la plus adaptée. Baudelaire en tirera sa prière :

*Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.*

Deux courants de pensée, l'un *de mort*, l'autre *de vie* vont ainsi modeler la conscience chrétienne face à la souffrance. Tour à tour facteur de libération ou facteur d'aliénation, facteur d'équilibre ou facteur de névrose (certains auteurs, tel Salignac¹¹¹, ont parlé de *névrose chrétienne*), facteur de sérénité ou facteur de révolte, de jubilation ou de larmes, facteur de passivité ou facteur de dynamisme, la souffrance rédemptrice supportée, affrontée

¹¹⁰ *Souffrances et bonheur du chrétien*, Grasset, 1931.

¹¹¹ *La névrose chrétienne*, Éditions de Trévise, 1976.

ou recherchée, devient cette valeur spécifiquement chrétienne intimement liée à l'amour dans le mythe rédempteur.

LA CULPABILITÉ

Il semble bien que toutes les civilisations, à un certain stade de leur évolution, aient développé à travers leurs mythes le sentiment de culpabilité. « *L'expérience de la culpabilité*, écrit Ricœur¹¹², s'incorpore aux déterminations les plus fondamentales de la conscience de soi : elle structure si l'on peut dire la connaissance de l'homme ». Il y a une certaine « transcendance » de la culpabilité écrit encore Goldberg¹¹³. Pour Freud, « *le sentiment de culpabilité est le problème capital du développement de l'humanité civilisée* ». C'est ainsi qu'on a pu distinguer, en fonction de ce sentiment qui apparaît essentiel, des *civilisations de la honte* et des *civilisations de la culpabilité*, les premières représentées en premier lieu par l'Antiquité gréco-latine, les secondes par le Judaïsme d'abord, par le Christianisme ensuite.

Dans le Judaïsme, le sentiment de culpabilité repose avant tout sur la désobéissance à Dieu telle qu'elle se dégage du récit mythique de la Chute originelle, récit qui exprime de façon particulièrement nette les relations de l'Homme avec son Créateur. Face à la sainteté et à la Toute-Puissance de Dieu qui, par amour, avait créé l'homme dans un état d'innocence, face à l'Alliance primordiale établie entre Yahvé et Son peuple, cette culpabilité apparaît comme une transgression inadmissible des lois divines. Le péché est une infidélité, une révolte, une rébellion vis-à-vis de Dieu, père et souverain. J'ai péché contre Toi, contre Toi seul s'écrie le pécheur coupable de cette infidélité. Ainsi que l'écrit le théologien catholique Pierre Grelot¹¹⁴ « *contrairement à la philosophie grecque qui a tendu à voir dans le péché une erreur de l'esprit égaré sans référence nécessaire à la volonté divine, la Bible a une conception essentiellement religieuse du péché dont elle situe la gravité moins dans l'ordre du jugement que dans celui de l'action. Pour qualifier le péché, cette attitude devant Dieu, on ne se réfère pas à la nature de l'homme ou aux données de sa conscience qui en traduisent les exigences mais à la volonté objective de Dieu qui se trouve dans sa loi* ».

Les prophètes, Jérémie, Ezéchiel et les autres, ne cesseront de dénoncer les injustices, les adultères, les violences, les transgressions, les mensonges individuels ou collectifs du peuple juif et de convaincre celui-ci que ses malheurs sont le fruit amer de l'inobservance des lois de Yahvé. Ils réclameront de tous une vie vertueuse. De là, chez la majorité des juifs de l'Antiquité, un sentiment perpétuel de culpabilité, une pratique scrupuleuse du culte et des exercices rituels, et une obéissance minutieuse voire tatillonne aux multiples prescriptions de la Torah.

Fait notable, la doctrine relative au péché émanant de la Bible juive permet de distinguer dans l'acte mauvais deux notions : *la matière* et *l'intention*. En cela elle semble bien novatrice par rapport aux autres traditions connues de l'Ancien Orient, notamment à celles d'Égypte et de Mésopotamie, où la culpabilité résidait davantage dans la matérialité des actes accomplis que dans l'intention qui les avait inspirés : la violation même involontaire de la volonté d'un dieu, ou bien le non-respect des rites et traditions de la Cité ou de la famille, allait souvent de pair avec la culpabilité de l'homme. Certes, ces éléments archaïques subsistent dans la Bible - la fidélité absolue et inconditionnelle aux commandements reste souvent prioritaire avant les données de la conscience - mais *l'intention* va aussi intervenir dans la gravité de la faute. On peut pécher par ignorance ou volonté délibérée. Dans le premier cas, des rites d'expiation vont suffire ; dans le second cas, conversion du cœur, repentir et réparation effective seront nécessaires pour obtenir le pardon de Dieu.

Pour le Judaïsme, la faute d'Adam a définitivement vicié la nature humaine, *les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance*, lit-on dans la Genèse (8, 21) et le

¹¹² « Culpabilité tragique et culpabilité biblique ». *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, 1953

¹¹³ *La culpabilité axiome de la psychanalyse*, PUF, 1985.

¹¹⁴ « Théologie biblique du péché » - in *Vie Spirituelle*, N° 60, 1er trim, 1962.

psalmiste se dit *pécheur de naissance* (Ps 51, 7). Tout au long de son Histoire cette conscience de la culpabilité pourra être génératrice d'obsessions croissantes, d'une angoisse inapaisée, mais elle sera parallèlement suivie d'une montée remarquable, et sans doute unique dans l'Antiquité, des valeurs spirituelles et morales.

En insistant perpétuellement sur ces notions de péché et de culpabilité - même s'il n'y a pas dans le Judaïsme de théologie explicite du Péché Originel - en insistant aussi sur la pensée du Salut et du Messie, les prophètes vont manifestement préparer la voie au Christianisme dont les initiateurs, au contact du monde gréco-latin, vont promouvoir un Rédempteur divin assumant à la fois la culpabilité des humains et leur salut.

En matière de culpabilité, le Christianisme a été aussi tributaire de **la culture gréco-latine** où l'on trouve deux orientations essentielles.

Tout d'abord, on peut dire, avec Vernant¹¹⁵, que pendant longtemps « *les Grecs ignorent la faute, le péché, la responsabilité sous les formes où nous les employons* ». Deux raisons essentielles semblent avoir joué ici : d'une part le fait déjà signalé que, en dehors du courant porté par l'Orphisme, la culture gréco-latine, n'a pas transmis la notion d'une faute primordiale de l'humanité, d'autre part la notion que « *les dieux helléniques sont des Puissances, non des personnes* ». Le contact ne se faisant qu'avec le divin et par l'intermédiaire d'un groupe humain (maison, cité, travail...), il y a certes dans la vie quotidienne une grande familiarité avec les dieux par les pratiques cultuelles, mais il n'existe pas, à proprement parler, de communion personnelle et donc pas de *péché*.

Dans l'*Œdipe à Colonne*, Sophocle fait dire au malheureux Œdipe, meurtrier involontaire de Laïos, son père : « *Mes actes, j'en suis la victime plus que le responsable... Comment serais-je criminel de cœur ? On m'a frappé, j'ai riposté... Mais j'en suis venu là sans le savoir, alors que les Dieux avaient prémédité ma mort* ».

Platon explique par la bouche de Socrate que *nul n'est méchant volontairement*. Le coupable est d'abord un homme qui se trompe : « *Ceux-là ne désirent pas le mal, qui l'ignorent... L'objet de leur désir est une chose qu'ils croyaient bonne quoiqu'elle fut mauvaise : de sorte qu'en désirant ce mal qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croient être bon, c'est le bien qu'ils désirent en réalité* ». Il n'y a pas encore de degrés dans la vertu et dans le vice.

Pour Aristote aussi la faute est une erreur de jugement et une maladresse, non la violation d'un ordre divin.

C'est dans cette perspective, où la réputation dans l'opinion publique a pour l'homme valeur de référence, que la civilisation de l'Antiquité gréco-latine a pu être considérée comme une *civilisation de la honte* et, partant, une *civilisation de l'honneur*. Le sentiment de culpabilité y est très présent. « *Les mythes de la tragédie grecque*, écrit P. Ricœur¹¹⁶, *nous placent devant une énigme : l'énigme de la faute inévitable. Le héros tombe en faute comme il tombe en existence* ». Cette culpabilité n'a pas habituellement sa source dans une transgression se référant à une loi mais avant tout dans un sentiment d'infériorité par rapport à un but fixé ou à un modèle choisi. Le Christianisme n'intégrera pas dans sa culture ce genre de culpabilité, très proche de la honte que l'échec ou la défaillance peuvent engendrer.

C'est seulement, avec le Stoïcisme tardif et les religions à mystères, l'Orphisme notamment, que le Christianisme va être marqué par la culture gréco-latine de voisinage. C'est en effet aux alentours du début de l'ère chrétienne que s'y individualisent vraiment les rapports avec un Être personnel et qu'apparaissent dans le monde grec et la notion et le terme de péché en tant que souillure de l'âme. Parallèlement à cette spiritualisation, les rites de purification en vigueur dans la religion païenne perdent progressivement leur caractère de

¹¹⁵ *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspero, 1992.

¹¹⁶ *Op. cit.*.

rites purement magiques pour acquérir une dimension plus spirituelle. Se fait jour aussi chez les fidèles un certain esprit de repentir et de méditation avec examen de conscience. Dans ses *Lettres à Lucilius Sénèque* se livre à une véritable entreprise de conversion, écrit Vernant¹¹⁷. Dans la ligne de toute une tradition philosophique gréco-romaine, Marc Aurèle¹¹⁸ va, quant à lui, promouvoir l'examen de conscience et plus particulièrement une vigilance continuelle sur les pensées et les actions. Il fait appel à la méditation et plus précisément à *l'exercice spirituel*, « *exercice qui consiste simultanément à faire bon accueil à la conjoncture présente, à se comporter selon la justice avec les hommes de son temps, enfin à prendre une conscience exacte du contenu de sa propre conscience pour que rien ne s'y insinue qui ne soit exactement saisi.* » Mais le philosophe prône aussi la présence à Dieu et à soi-même : « *N'aie de joie et de repos qu'en une seule chose : progresser d'une action faite pour autrui à une autre action faite pour autrui, accompagnée du souvenir de Dieu* ».

Ce sont ces derniers éléments, notamment la présence à Dieu et l'examen de conscience, que va retenir le Christianisme naissant. « *Cette réception des exercices spirituels dans le christianisme, écrit Pierre Hadot¹¹⁹, y a introduit une certaine attitude spirituelle, un certain style de vie qui ne s'y trouvait pas originellement. Il y a tout d'abord la notion même d'exercice. Il y a dans le fait de répéter des actes, d'accomplir un training pour se modifier et se transformer soi-même, une réflexion, une distance, qui est très différente de la spontanéité évangélique. Cette attention à soi engendre toute une technique de l'introspection, une extraordinaire finesse d'analyse dans l'examen de conscience et le discernement des esprits* ». Fruit de cette discipline de vie, la notion de perfection spirituelle décrite comme *une transformation de la volonté s'identifiant à la Volonté divine* passera manifestement dans le Christianisme, notamment dans l'extraordinaire mouvement du monachisme.

LE CHRISTIANISME ET LA CULPABILITÉ

Si le Judaïsme fait dans sa Bible une large place à la culpabilité, combien plus encore est-ce le cas du Christianisme fondé sur deux mythes conjoints, indissociables, basés l'un et l'autre sur le péché : la Chute et la Rédemption. La théologie du Christianisme est en effet structurée, comme le culte qui en découle, sur cette notion fondamentale : le péché des hommes qui a conduit au sacrifice du Christ, sacrifice d'amour dont la fonction rédemptrice doit assurer pardon et salut aux hommes qui se repentent.

Le Christianisme va intégrer, dans sa théologie du péché toutes les riches notions présentes dans le Judaïsme : la *matière* et l'*intention* dans la faute, le *repentir*, l'*expiation*. Il va développer l'examen de conscience et les exercices spirituels puisés dans la tradition gréco-latine, mais il va de plus inventer et promouvoir une discipline originale : l'aveu des fautes qui, nous dit Delumeau¹²⁰, n'existe dans aucune autre religion. Un rite d'institution divine lui est consacré : le sacrement de *Pénitence*.

L'aveu des péchés, après avoir été public dans l'Église naissante, devint privé vers les IV^e-V^e siècles, sous la forme de la confession personnelle et auriculaire que le concile de Latran au XIII^e siècle rendit obligatoire. En référence au Sacrifice rédempteur et par l'intermédiaire du prêtre mandataire de Dieu, le sacrement de Pénitence, avec l'examen de conscience et l'accusation, est ainsi destiné, par l'absolution, à assurer le pardon des péchés, ces péchés représentés par *toutes les actions, paroles, pensées, omissions contre la loi éternelle, c'est-à-dire contre Dieu, le prochain ou soi-même*.

¹¹⁷ "Introduction" - *Lettres à Lucilius*, Ed. R. Laffont.

¹¹⁸ *Pensées VII*, 54 – VI, 7.

¹¹⁹ *Exercices spirituels et philosophie antique*, Institut d'Études Augustiniennes, Paris, 1993.

¹²⁰ *Le péché et la peur, La culpabilisation en Occident. XIII^e-XVIII^e siècles*, Fayard, 1983.

Engagés dans un combat continu contre leur nature pécheresse et portés vers une interrogation constante touchant la faute, les croyants, préoccupés de leur salut éternel, vont faire de la confession un exercice courant de leur vie spirituelle. Ainsi s'est développée, surtout à partir du XV^e siècle comme l'a écrit encore Jean Delumeau, une immense littérature relative à la théologie du péché et aux rites de la Pénitence. Les *Sommes*, *Manuels*, *Guides* et *Instructions* destinés aux confesseurs ou aux pénitents, les *Traité de casuistique*, les *Dictionnaires de cas de conscience*, les *Traité des Tentations* ou *des péchés*, les ouvrages de *Théologie morale* vont permettre aux confesseurs d'assurer l'interrogatoire des pénitents et d'analyser au mieux les « circonstances » qui fondent responsabilité et culpabilité. Des questionnaires détaillés, des batteries d'interrogations (qui ?, quoi ?, où ?, par qui ?, combien de fois ?, pourquoi ?, comment ?, quand ?...) sont ainsi utilisés. Les fautes sexuelles (on en distingue seize suivant leur gravité) sont, bien entendu, au premier plan.

Les *pénitences* très diverses infligées par les confesseurs obéissent le plus souvent au principe *contraria contrariis*, principe suivant lequel le *bien* prescrit s'oppose au *mal* comporté par la faute. Elles sont habituellement représentées par la prière, le jeûne, les mortifications, les privations, les pèlerinages, les offrandes, les dons... et quand la faute a lésé le prochain, par une réparation matérielle ou morale aussi juste possible.

Toute une civilisation incitée à l'introspection permanente, et vivant sous l'emprise des confesseurs investis du redoutable pouvoir d'absoudre ou de refuser d'absoudre, sera ainsi marquée par la culpabilité. Pour des générations et des générations de chrétiens, il est manifeste que cette culture de la culpabilité représentera un facteur courant de malaise, voire de névrose obsessionnelle où peur et angoisse domineront souvent le tableau clinique. Les religieux et les religieuses portés en communauté à la méditation constante du Sacrifice du Christ et tendus vers un surpassement continu en seront bien sûr les premières victimes.

Néanmoins, l'examen de conscience dit *examen particulier*, ne saurait avoir que des conséquences néfastes... Une meilleure connaissance de soi (dans la ligne du *connais-toi toi-même* de Socrate et de beaucoup de philosophes gréco-latins), un développement de l'affectivité que ni le Judaïsme ni la religion grecque n'avaient comporté, un affinement de la conscience et du sens moral, une progression de la maîtrise de soi, l'utilisation scrupuleuse du temps, font partie de ces éléments positifs pour les individus qui se soumettent à l'examen particulier mais aussi éventuellement pour la collectivité dans son ensemble.

Quant à l'aveu des fautes, à côté de ses multiples dérives tout au long des siècles, il ne peut pas ne pas comporter, lui aussi, quelques côtés bienfaisants. Si le confesseur peut être le *juge* plus ou moins impitoyable du Tribunal de la pénitence, il peut aussi être le *père* qui pardonne et le *médecin* qui panse les plaies. Avec le pardon accordé au nom de Dieu lui-même le pénitent, auparavant accablé par ses fautes mortelles et la crainte d'une sanction infernale, repart purifié de sa souillure. Soulagé, du moins momentanément, de sa charge psychologique, conforté par de nouvelles résolutions et par le paiement de sa dette, il va retrouver une énergie neuve dans l'accomplissement de son devoir quotidien. « *Il ne saurait y avoir de péché qui ne puisse être effacé par le sang rédempteur* ».

Avec l'espérance restaurée du bonheur éternel, peut-être même ce pénitent évitera-t-il certaines des perturbations psychiques caractérisées qui peuvent parfois atteindre les non-croyants... Freud¹²¹ ne dit-il pas que « *le croyant par l'acceptation de la névrose universelle (en l'occurrence la religion) se dispense de se créer une névrose personnelle* » ?

Riche héritière de l'Occident, la psychanalyse, dont la théorie et la pratique sont centrées sur la culpabilité dans une perspective d'élucidation psychologique menée conjointement par un sujet et son thérapeute, puisera largement dans l'incomparable expérience du Christianisme et son énorme production littéraire.

¹²¹ *L'avenir d'une illusion*, PUF.

Dans ces expériences, là encore, passif et actif, vices et vertus apparaissent comme intimement mêlés et difficilement appréciables. Puisque sentiment de culpabilité, lois morales et enrichissement culturel se développent et se renforcent mutuellement peut-on, en matière de responsabilité humaine et face à la complexité croissante de la vie sociale, juger plus avant du bilan de ces orientations suscitées par le mythe de la Rédemption chrétienne ?

Espérance, Amour, Souffrance, Culpabilité... telles sont sans doute les valeurs héroïques qui, issues du drame de la Rédemption au centre de la doctrine chrétienne, ont imprégné le plus profondément, avec le **dualisme**, la conscience occidentale des deux derniers millénaires... Mais qu'en est-il de leur évolution depuis le milieu du XX^e siècle avec la prise de conscience par un grand nombre du caractère mythique de la Rédemption ? Nous l'avons déjà dit : un mythe n'est pas seulement un événement légendaire, c'est un événement auquel les hommes ont donné un sens, en un temps où cet événement était considéré non comme fabuleux mais comme l'expression de la vérité d'alors, vérité toujours unique.

En ce qui concerne la pensée dualiste, si la dissociation de l'*âme* et du *corps* en provenance de la culture grecque a contribué à édifier le dogme chrétien au point de lui être absolument nécessaire, d'autres éléments en revanche (notamment le couple Foi-Raison) devaient conduire insensiblement à son effacement progressif, d'autant plus que la réflexion philosophique et les données scientifiques sont allées dans un même sens : celui de conceptions plus unitaires.

À l'amour au sein du Christianisme il convient, avons-nous dit, de reconnaître deux sources parfaitement distinctes voire opposées. La première, l'apport pastoral de Jésus représente essentiellement l'héritage judaïque ; la seconde, le mythe rédempteur, constitue la donnée originale et spécifique de la doctrine chrétienne (même si le mode de raisonnement de ses initiateurs a été fondamentalement tributaire de la pensée païenne). C'est dire que le destin de ces deux formes d'amour ne peut pas être univoque.

L'amour chez Jésus, comme chez tous les juifs ses coreligionnaires, c'est l'amour de Dieu et du prochain. Si l'on met à part l'amour de Dieu qui reste l'apanage de *croyants*, la charité envers le prochain, enseignée par l'Église et représentant aujourd'hui l'essentiel de son discours médiatique, rejoint naturellement avec le temps la *valeur* de solidarité dont sont porteuses d'autres spiritualités d'inspiration religieuse ou laïque. Cette rencontre charité-solidarité, qui vaut à l'Église de conserver légitimité et estime de la part de ceux qui n'adhèrent pas à sa doctrine, est à la base d'actions communes et exemplaires que le XX^e siècle a vu se multiplier avec une particulière ampleur.

Quant à l'amour et à la souffrance rédemptrice en tant que *valeurs* engendrées directement par le mythe de la Rédemption, après avoir apporté aux croyants pendant des siècles un dynamisme extraordinaire et inspiré l'essentiel du mysticisme chrétien, elles partagent inexorablement le déclin de la doctrine. Elles ne subsistent plus guère que dans le petit troupeau des croyants et des mystiques chrétiens fidèles à la Tradition.

C'est néanmoins la culpabilité individuelle fondée sur la Chute et la Rédemption qui, en tant que *valeur* par excellence du Christianisme, devait subir la régression la plus notable avec l'émergence dans les esprits du caractère mythique des *événements* fondateurs et l'abandon du rite sacramentel de la Pénitence. C'est ce que l'on constate particulièrement en cette fin de XX^e siècle, tandis que l'on assiste, avec la prise de conscience de plus en plus étendue des fléaux qui affligent l'humanité, à une montée de la culpabilité collective.

CHAPITRE DOUZIÈME

L'INTERPRÉTATION SYMBOLIQUE : processus de rationalisation et/ou de moralisation des mythes chrétiens

« Ce qui caractérise l'homme, écrit Vernant¹²², c'est la pensée symbolique. Chez l'homme, tout est symbolique, tout est significatif. Or, la religion, si je puis dire, c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus significatif ».

Cette activité d'interprétation *consubstantielle* à l'être humain, en s'appliquant aux traditions mythologiques s'est donnée une mission essentielle : celle de rendre plus conforme à la morale ou à la raison des événements jugés *inconvenants* à un moment donné ou, comme le dit Plutarque, « celle d'épurer le Mythe par la Raison ». Il faut y ajouter aussi un souci d'esthétisation non négligeable.

Comme nous allons le voir, là encore, les chrétiens sont les héritiers directs et privilégiés d'Athènes et de Jérusalem.

L'héritage grec

Face à leur mythologie avec ses dieux au comportement souvent scandaleux, les philosophes ne pouvaient manquer, soit d'éliminer les légendes les plus grossières, soit d'élaborer une interprétation susceptible de concilier à la fois la raison, la morale et le respect des traditions ancestrales. Cet effort pour revêtir les récits les plus étranges d'un élément spirituel est apparu très tôt chez les Grecs. Vers 560, Xénophane, au nom de la philosophie, condamne brutalement l'ensemble des récits sur les Titans, les Géants, les Centaures, y compris ceux d'Homère et d'Hésiode. Platon, en établissant dans *La République* son programme d'éducation des jeunes Athéniens, interdit la lecture des poètes en raison de l'immoralité des mythes. « Il ne faut plus permettre de pareilles fictions, de peur qu'elles ne produisent dans la jeunesse une malheureuse facilité à commettre le crime ».

Quant à Aristote, après s'être montré indulgent dans sa *Métaphysique* vis-à-vis des récits mythiques, il explique que « les dieux de la croyance commune ont été inventés pour inculquer le respect de la loi et des valeurs sociales aux esprits simples qui auraient transgressé l'une et les autres s'ils n'avaient eu la crainte de la punition divine ».

Voyons ce qu'écrivait à ce propos Marcel Simon¹²³ : « Certains philosophes, stoïciens en particulier, déconcertés ou scandalisés par le visage trop humain et les aventures souvent peu édifiantes prêtées aux Immortels, s'efforçaient de sauver la mythologie en cherchant sous les récits, même scabreux, un sens caché et derrière les figures divines soit des forces ou des éléments de la nature, soit des concepts intellectuels ou moraux. Le mythe ainsi devenait allégorie : Zeus était le principe vital, Poséidon la mer, Athéna la raison ».

Critiquer l'anthropomorphisme mythique, découvrir dans la figure des dieux de l'Olympe une signification spirituelle, dégager de leurs aventures un enseignement moral voire esthétique alors que certains récits, dit Müller, « faisaient frissonner les plus sauvages des Peaux-Rouges », telle fut l'entreprise de moralité, de raison, de poésie qui depuis lors n'a jamais cessé.

Il faut remarquer avec Seznec¹²⁴ que ces philosophes ne sont pas seulement « des raisonneurs acharnés à justifier des absurdités choquantes », mais aussi parfois « des dévots

¹²² « L'homme et les dieux » in *L'homme grec*, Seuil, 1993.

¹²³ *Les sectes juives*, PUF, 1960.

¹²⁴ *La survivance des dieux antiques*, Flammarion, 1980.

et des mystiques qui approfondissent avec respect le sens des textes sacrés » dans la perspective de mettre ces textes en accord avec leur conscience et, parallèlement, de revitaliser la religion de leurs pères, religion dans laquelle ils étaient nés et qui les avait nourris comme le Christianisme a nourri les Occidentaux. Ainsi Sallustius, l'ami de l'Empereur Julien, défendant avec ferveur la fable grossièrement immorale d'Attis et de Cybèle, prouve par l'analyse détaillée du mythe et du culte rituel qu'il faut y voir les « *vicissitudes de l'âme en quête de Dieu* ». Pour lui, l'absurdité même des mythes doit être considérée comme un stimulant pour rechercher leurs significations cachées. Il écrit : « *N'y aurait-il pas là un dessein admirable, à telle fin que, grâce à cette apparente étrangeté, l'âme tout aussitôt regarde ces récits comme des voiles et le vrai comme une chose ineffable ?* »

Ces légendes se trouvent expliquées dans un sens moral et raisonnable. Ainsi les Immortels de l'Olympe dont les attributions sont très polyvalentes vont se moraliser, s'humaniser, s'ennoblir, Minerve personnifiera la prudence, Aphrodite l'amour, Artémis la pureté... Cette ouverture à l'universel qu'apporte l'activité symbolique va, bien entendu, se répercuter dans l'ordre des relations humaines, comme nous l'avons vu notamment au chapitre de l'amour.

Cette phase interprétative pendant laquelle les philosophes se montrent foncièrement respectueux vis-à-vis des événements divins fondateurs de leur religion, cette phase où l'on parle *théologie* va s'étendre sur de nombreux siècles. C'est à une phase ultérieure que le statut de la *vérité* changera et que l'on parlera de *mythologie*.

L'héritage juif

L'exégèse symbolique a été particulièrement appliquée à Yahvé qui lui aussi se spiritualise avec le temps. Elle l'a été aussi aux personnages et aux scènes de la Bible. Les juifs ont, de tout temps, été maîtres en cet art de rechercher un sens caché sous le sens littéral, art particulièrement illustré par les juifs hellénisés d'Alexandrie préoccupés, tel Philon contemporain de Jésus, d'approfondir leur science des textes sacrés ou de répondre aux railleries formulées par les païens et les chrétiens à l'encontre de leurs pratiques religieuses.

Dès le II^e siècle avant notre ère, un document est particulièrement caractéristique de cette préoccupation à la fois rationalisante et édifiante : la *Lettre d'Aristée* concernant les prescriptions de la Loi mosaïque en matière d'alimentation, prescriptions volontiers insolites comme celle de manger exclusivement de la chair des animaux qui sont à la fois des ruminants et des porteurs d'un pied fourchu ou d'un sabot fendu. « *Le pied fourchu et le sabot fendu signifient la distinction du bien et du mal. Celui qui sait faire cette distinction a aussi une mémoire fidèle : c'est ce que symbolise le fait de ruminer. Permettre de manger la chair des ruminants qui ont le pied fourchu c'est inviter à se remémorer les bienfaits de Dieu et à distinguer en toute circonstance le bien et le mal* »¹²⁵.

De même les oiseaux que l'on peut manger sont doux et pacifiques : ils mangent exclusivement des graines, contrairement aux oiseaux de proie qui font violence aux autres. La Loi a considéré ces derniers comme impurs : elle a voulu signifier qu'il convenait de cultiver la justice et de s'abstenir de toute violence.

Ainsi les observances rituelles soumises à la *discipline* symbolique, indépendamment de leur utilité pratique et de l'obéissance à Dieu dont elles témoignent, deviennent porteuses d'un enseignement moral susceptible d'éveiller la piété, voire de forger le caractère.

Le Talmud et toute la littérature rabbinique sont des exemples particulièrement caractéristiques de cette entreprise d'interprétation perpétuelle du Livre qui, pour donner du sens aux textes et notamment à ceux de la Torah, met en jeu par ses commentaires et ses discussions sans fin, des trésors d'imagination, d'ingéniosité et de subtilité dialectique dans un exercice spirituel incomparable associant et le plaisir du jeu intellectuel et le plaisir d'ordre

¹²⁵ M. Simon, *Op. cit.*.

esthétique devant la concision d'une formule ou la perfection d'un récit illustrant telle donnée abstraite ou telle attitude morale. Sans nul doute bien des savants issus des communautés juives de par le monde, formés notamment dans ces lieux d'étude intensive que sont la *yeshiva* (pour les célibataires) ou le *kollel* (pour les hommes mariés), savants de toutes disciplines et de toutes époques, bénéficient de cet important patrimoine culturel indépendamment de toute perspective religieuse.

Jésus, en fidèle représentant de son peuple porté depuis toujours à étudier et interpréter les livres saints, parlera souvent *en paraboles* pour diffuser son message.

LE PROCESSUS INTERPRÉTATIF AU SEIN DU CHRISTIANISME et l'évolution théologique actuelle

Le Christianisme va être particulièrement réceptif à ce double héritage grec et juif cherchant, sous le sens immédiat des récits, un sens caché ou acceptable. Les multiples interprétations suscitées par son événement fondateur, la Rédemption par Jésus-Christ, ont engendré dès le début et au cours des siècles, autant de communautés séparées et différenciées. Ainsi sont nés, à partir de la petite secte primitive, les multiples Églises orientales, orthodoxes, catholiques romaines, anglicanes, protestantes et les très nombreux mouvements se réclamant aussi du Christianisme : Mormons, Témoins de Jéhovah, Adventistes du septième jour... C'est que, seul, le mythe peut admettre, non pas des hypothèses qui n'appartiennent qu'à des événements réels, mais des interprétations multiples et à jamais équivalentes en droit.

Mais revenons plus particulièrement au Christianisme romain.

Comme nous l'avons vu précédemment, les récits sacrés de la Création, du Paradis Terrestre et du Péch^é Originel sont arrivés, à partir du XVII^e siècle (mais seulement à partir du XVIII^e siècle !), à heurter la raison et, en ce qui concerne le Péch^é Originel, à heurter le sens moral. Face au double défi posé par cet événement fondateur du Christianisme, se sont élaborées dans le monde chrétien, deux seules réponses. La première, restée marginale (tout au moins dans les écrits) est celle du *mystère*, réponse particulièrement illustrée par Pascal pour qui, sans le Péch^é Originel - malgré son caractère irrationnel et amoral - « *nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes* ». La seconde réponse, la plus habituelle, fait appel au *symbole*. C'est l'exégèse symbolique que nous avons vu utiliser d'abord avec les protestants Bultmann et Ricoeur pour qui le récit du Péch^é Originel est légendaire : il s'agit bien d'un mythe, mais ce mythe est porteur d'une *valeur* utile à conserver. Nous avons vu aussi que les Évêques français, en appliquant à certains récits bibliques le qualificatif de *genre littéraire* (qui évite l'utilisation des termes tabous de *mythe* ou de *légende*), étaient arrivés discrètement, à propos du Péch^é Originel, à la même conclusion : un événement symbolique.

Qu'en est-il, à l'heure actuelle, dans la mouvance catholique, en ce qui concerne les différents événements constitutifs de la Rédemption chrétienne ?

Pour le Magistère romain, ces événements sont, bien entendu, considérés comme authentiques, c'est-à-dire *historiques* au sens propre du terme, comme le montre le *Catéchisme de l'Église catholique* publié par Jean-Paul II en 1992.

En ce qui concerne les prêtres et les théologiens chargés de transmettre le message, il n'en est pas obligatoirement de même ainsi qu'en témoigne l'analyse des textes publiés et des homélies adressées au peuple chrétien, analyse à laquelle se sont livrés certains auteurs. Traduisant une évolution remarquable, véritable dérive qui a débuté vers le milieu du siècle par rapport au contenu officiel de l'Église, la réalité d'événements mystérieux comme la Naissance de Jésus, la Résurrection, le Retour au ciel, la Virginité de Marie, la Présence réelle... s'estompe manifestement dans le discours pour laisser une place essentielle, voire exclusive, aux images et aux commentaires d'ordre symbolique, allégorique ou poétique.

Drewermann¹²⁶ écrit ainsi à propos de la Nativité : « *La naissance du fils de Dieu ne se situe pas au niveau de l'Histoire, elle se situe au niveau d'une réalité que seules les images du mythe sont capables de décrire. Il convient de lire symboliquement l'histoire de la naissance de Jésus à Bethléem* ». Pour Hans Küng¹²⁷, « *l'Incarnation signifie qu'en cet homme (Jésus), la parole, l'amour de Dieu ont pris figure humaine [...] Il a annoncé, manifesté, révélé la parole et la volonté de Dieu* ».

La Résurrection ne signifie pas, pour Joseph Moingt¹²⁸, que Jésus soit revenu avec un corps : « *c'est en quelque sorte l'éternité qui entre dans le temps, ou le temps qui accède à la dimension de l'éternité* » Quant à la Rédemption elle devient « *l'œuvre intérieure par laquelle Dieu change les cœurs et les esprits des hommes : un acte de régénération* ». De même ce théologien interprète-t-il le Salut, non pas comme l'éternité bienheureuse dans le paradis auprès de Dieu suivant la conception orthodoxe traditionnelle, mais comme « *un appel adressé à tous les hommes, à devenir "sujets" devant la face de Dieu, à se tenir libres devant Lui* ». Car, « *devenir libre c'est la même chose que de devenir immortel* ».

Lucien Fruchaud¹²⁹, évêque, écrit à l'occasion de la fête de Pâques : « *La liturgie pascale invite à laisser les saveurs de la Résurrection envahir notre vie. Ces saveurs, nous les trouvons quand nous pratiquons la justice qui est droiture et l'amour qui est vérité* ».

Pour le Père J. R. Armogathe¹³⁰ : « *La fête catholique de l'Ascension est difficile à imaginer mais simple à comprendre [...] Il fallait que le Christ disparût des regards pour que l'œil intérieur puisse le discerner [...] Loin de s'absenter, le Christ prend de l'altitude, mais non de la distance [...] Il descend dans notre cœur. Il ne s'absente pas. Il devient autrement, bien plus réellement présent* ».

Si la plupart des ecclésiastiques dont les écrits contribuent à faire de la théologie chrétienne un chapitre de la mythologie ont quitté l'Église, il faut remarquer néanmoins que quelques-uns d'entre eux ont tenu, malgré les interdits pesant sur eux, à ne pas se séparer de l'Institution ecclésiale. Chez les protestants, Bultmann qui fut dès 1941 un des premiers à montrer dans son ouvrage *Nouveau Testament et Mythologie*¹³¹ le caractère mythologique du donné chrétien a continué d'exercer sa fonction de pasteur. Pour lui il s'agit de « *démythologiser* », c'est-à-dire non pas « *de rejeter dans leur totalité l'Écriture et le message chrétien* » mais « *d'éliminer la vision biblique du monde qui est une vision périmée, inacceptable pour l'homme moderne et trop souvent conservée dans la prédication de l'Église et dans la dogmatique chrétienne* ». Chez les prêtres catholiques, tels Hans Kung et Drewermann, il en fut ainsi.

Pour ce dernier théologien, la virginité de Marie est de même un « *mythe symbolique* » et non un fait historique miraculeux. Marie a « *connu le sperme de l'homme* », mais cela ne l'empêche pas d'être vierge en esprit. De même le Diable n'est-il que : « *le composé de tout de ce qui nous appartient et que nous n'osons pas vivre... il n'est nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes* ». Contrairement à la Tradition et au dogme établi, il n'est pas une entité personnelle.

C'est dire que la véracité des événements fondateurs du Christianisme est tenue par certains, prêtres et laïcs, comme accessoire tandis que la valeur spirituelle qui leur est attribuée traditionnellement est considérée comme essentielle... Alors ?

On peut dire que cette position compréhensible chez de *simples* fidèles généreux ne l'est en aucune manière chez des personnes instruites de ce qu'est l'Institution romaine et de ce qu'elle

¹²⁶ *De la naissance des dieux à la naissance du Christ*, Seuil, 1986.

¹²⁷ *Credo*, Seuil, 1996.

¹²⁸ *La plus belle histoire de Dieu*, Seuil, 1997.

¹²⁹ *Homélie pour la fête de Pâques*, Ouest-France 18/4/98.

¹³⁰ *Une autre présence*, Le Figaro 6/5/97

¹³¹ *Jésus ; mythologie et démythologisation*, Seuil, 1968.

peut consentir ou ne pas consentir en matière de doctrine. Si l'on peut déjà considérer que l'Église, contrainte de reconnaître comme symboliques les événements de la *Genèse*, a amorcé son sabotage doctrinal, comment pourrait-elle, sans signer sa mort, faire de même avec les événements constitutifs de la Rédemption ? Qui ne voit par ailleurs que la conception divine de Jésus par exemple (événement le plus souvent contesté dans sa réalité par les auteurs précités de la mouvance chrétienne) est, pour la cohérence de la doctrine, aussi important (et aussi vraisemblable !) que la Résurrection dont la réalité, apparaissant comme le dernier *bastion* défensif, est plus rarement mise en cause ! Les événements en question n'ont-ils pas tous le même degré de crédibilité ?

Nés de l'inspiration des hommes où l'imagination, le rêve et la logique se mêlent intimement, les fruits de ce symbolisme des mythes varient à l'infini. Nous avons vu précédemment comment, à partir de la même *lettre* concernant le Pêché Originel, les juifs et les chrétiens avaient divergé profondément... On peut constater la même chose à propos de la Rédemption. L'interprétation symbolique a conduit les chrétiens à induire de la Rédemption une haute *valeur* d'amour en considérant que Dieu a sauvé les hommes de la perte à laquelle ils étaient voués. Les non-chrétiens de leur côté, en considérant comme étrange le monument théologique de la Rédemption - sacrifice d'un Fils par son Père pour la propre satisfaction de Celui-ci - voient en lui un mythe classique.

L'exégèse allégorique qui ajoute encore du *sens* au donné initial est d'une fécondité inouïe. C'est cette entreprise symbolique qui a élevé l'impressionnant monument de la théologie chrétienne... Et que seraient en Occident les arts plastiques, la littérature, la poésie, la tragédie... sans l'inspiration fabuleuse fournie par les mythologies juive, gréco-romaine et chrétienne ? « *Les religions sont fortes*, écrit le catholique Etienne Borne¹³², *parce qu'elles ajoutent des preuves d'imagination grâce auxquelles les vérités ainsi enseignées par signes n'ont plus d'aspect froid et dépouillé et s'emparent de l'homme, âme et corps*. Et il poursuit : « *Nous avons besoin de sanctuaires [...] les représentations sensibles dont se sont nourris longtemps l'imagination et le cœur des hommes, l'Enfant dans sa crèche ou le Christ en croix, il faut que nos pensées continuent à s'en engraisser* ».

Depuis deux mille ans, les générations de théologiens et de prédicateurs chrétiens, à l'instar des auteurs grecs et des rabbins, ont travaillé sans relâche à élaborer des commentaires ingénieux, voire élégants ou poétiques, à imaginer savantes analyses, comparaisons et correspondances. Dans l'étroit espace de liberté permis à la recherche théologique catholique - trouver de nouvelles formules sans changer le sens des précédentes - ils ont cherché à adapter, autant que faire se pouvait, la théologie révélée aux exigences évolutives de la raison et de la morale, ces exigences toujours mises à mal dans les événements mythiques et qui ne sauraient jamais être satisfaites.

Il faut constater aussi que cette vaste entreprise interprétative de la doctrine est toujours suivie de la création de nouveaux récits ou conceptions mythiques, tels que ceux que l'on a pu voir dans l'Antiquité chez les Grecs, à l'époque moderne dans le Christianisme romain avec les mythes mariaux, voire dans le Judaïsme récent après l'extermination massive des Juifs pour simple cause de *race*. Alors qu'une conception traditionnelle dans le Judaïsme veut que les malheurs subis par le peuple juif soient le juste châtiment de ses fautes comme en témoigne notamment la destruction de Sodome et Gomorrhe (Gen. 18 et 19), cette destruction particulière, écrit E. Lévinas¹³³, « *rend impossibles et odieux tout propos et toute pensée qui l'expliqueraient par les péchés de ceux qui ont souffert ou sont morts* ». Pour Hans Jonas¹³⁴ aussi, Auschwitz a ajouté quelque chose « *à tout qu'on a pu savoir de l'horrible quantité de*

¹³² *Propos sur Alain*, Plon, 1929.

¹³³ *La souffrance inutile*, Grasset, 1991

¹³⁴ *Op. cit.*.

méfais que des humains sont capables de commettre et ont depuis toujours commis envers d'autres humains ».

Mais alors, comment un croyant doit-il considérer cette indifférence de Dieu face aux innombrables victimes innocentes criant vers Lui *du fond de l'abîme* ?

Selon H. Jonas, juifs et chrétiens doivent, face à cette interrogation, inventer impérativement une théologie post-Shoah et ne plus se contenter de la manière traditionnelle de penser Dieu, sauf à en faire une monstrueuse divinité consentant au martyre de ses créatures. L'existence de Dieu, devant une telle démesure du mal, ne saurait pour lui se concilier avec la Toute-Puissance... « *Dieu s'est tu. Et, moi je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est point parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas* ». C'est ainsi que Jonas propose un nouveau mythe des Origines. Dans ce mythe *de son invention*, ou plutôt dans cette conception mythique (car il s'agit d'une simple conception sans événement légendaire lui servant de support), Dieu est bon, intelligible mais impuissant... Pour le philosophe juif, la Toute-Puissance, comme nous l'avons signalé antérieurement, est une notion dépourvue de sens.

De cette interprétation selon laquelle Dieu ne pouvait rien faire pour les déportés, comme du silence de Dieu face aux fléaux naturels accablant l'humanité, des implications théologiques non moins importantes et insolubles vont surgir puisque les doctrines juive et chrétienne sont tout entières fondées sur le Toute-Puissance divine. En admettant voire en suscitant pluralité de sens, la perspective mythologique prend ici toute sa signification.

Quoi qu'il en soit, cette tentative multiforme de sauvegarde qui fait appel aux symboles et qui suscite les interprétations les plus diverses, cette poésie *théologique* dont parlait déjà Platon où l'essentiel n'est pas le texte sacré lui-même mais l'usage qu'on en fait, témoigne manifestement de la prise de conscience du caractère irrationnel et éventuellement amoral d'un *événement* porteur d'une doctrine d'ordre religieux. Signant le caractère mythique de celui-ci, elle le voue lentement à son déclin dans la plupart des esprits.

Pendant très longtemps tous les événements sur lesquels s'est fondée l'Église étaient, dans l'esprit de la plupart des Occidentaux, revêtus de deux valeurs conjointes : une authenticité indubitable gage de sérénité, un riche symbolisme où la morale et l'esthétique se trouvaient satisfaites. Or, avec l'évanouissement progressif du règne de l'Invisible, l'authenticité est désormais voilée...

Quelques phrases du cardinal Ratzinger¹³⁵ dans son *Entretien sur la foi* témoignent à elles seules du problème d'ordre intellectuel posé à l'Église d'aujourd'hui. S'y trouvent à point nommé réunis les trois mots-clefs que sont pour le Christianisme : Péchés Originels, Rédemption, Évolution : « *Dans une hypothèse évolutionniste du monde, il n'y a évidemment pas de place pour le "Péchés Originels" [...] celui-ci n'est alors au mieux qu'une expression symbolique mythique servant à désigner les carences naturelles d'une créature comme l'homme qui, venant d'origines très imparfaites, va vers sa réalisation complète. Mais accepter cette vision revient à renverser la perspective du christianisme : le Christ est transféré au futur ; Rédemption signifie alors simple cheminement vers l'avenir, en tant qu'évolution vers le mieux [...] il n'y a pas eu "Rédemption" parce qu'il n'y avait aucun péché à rédimer, seulement une carence qui, je le répète, est d'ordre naturel* ».

Comment de tels propos pourraient-ils ne pas correspondre à la mutation et plus précisément au processus dramatique de dissolution doctrinale auquel est soumis le Christianisme romain en ce début de XXI^e siècle ?

¹³⁵ *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame.

CHAPITRE TREIZIÈME

L'ÉVOLUTION DES MYTHES DANS LE CHRISTIANISME ROMAIN

LES TROIS PÉRIODES DU CHRISTIANISME

La Période d'Affirmation

Pendant cette période d'environ 350 ans, le Christianisme, fort de la foi enthousiaste de ses fidèles, a su simultanément se différencier et se séparer du Judaïsme, s'inspirer dans sa doctrine de la mythologie païenne du monde méditerranéen, subir les persécutions du pouvoir en place, rivaliser et éliminer progressivement la religion païenne sous l'empereur Constantin, enfin devenir religion d'État sous Théodose. En profitant des longues périodes de tolérance religieuse que lui offraient les traditions polythéistes du monde gréco-romain au milieu desquelles il voyait le jour, le Christianisme a su parallèlement édifier un système de doctrine bien défini, où la logique héritée des Grecs est très présente. Cette doctrine, associée au contenu hautement moral de l'œuvre de Jésus et à la promesse d'une éternité bienheureuse héritée de certains philosophes et des religions à mystères, allait être le gage d'une réussite confirmée.

La Période de Certitude, d'Intransigeance, et d'Expansion

Ainsi peut être qualifiée cette seconde et très longue période. Jusqu'au XIX^e siècle, les oppositions extérieures et les divisions intérieures n'ont pas manqué au Christianisme romain mais il n'en fut guère ébranlé durablement et put poursuivre sa route avec une énergie, une détermination et une efficacité remarquables. Il a fait face à de multiples *sectes* ou *hérésies*, au grand Schisme oriental du X^e siècle, à la Réforme protestante du XVI^e siècle, à la crise des intellectuels *modernistes* du début du XX^e siècle, comme il a dû s'affronter depuis plusieurs siècles aux nombreuses données scientifiques non conformes à ses vues... Par ses ressources matérielles et intellectuelles, par la solide Institution à l'image de la société romaine dont il s'est doté, par l'utilisation du bras séculier, en maniant par l'intermédiaire de la Congrégation du Saint Office l'Excommunication des personnes déviantes, l'Index des œuvres prohibées ou les Interdits d'enseignement, en rejetant loin de lui les contestataires rebelles à la soumission (comme Lamennais, Renan, Loisy, Turmel...) ou bien en neutralisant les autres dans son sein (comme Teilhard de Chardin...) le Christianisme et sa prolongation romaine dominèrent avec assurance tous les obstacles jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Pendant toute cette période, l'Église de Rome a eu la conviction de n'être pas atteinte par le risque d'erreur. Sûre d'elle-même et de sa doctrine (« *Hors de l'Église, pas de salut* »), conquérante, elle ne douta en aucune manière de la vérité dont elle était porteuse, cette vérité que, tout au long de son histoire, elle a défini et précisé en de multiples décrets. Elle fut forte non seulement du mono-théisme hérité des juifs mais encore de sa propre Révélation, révélation qui, pour elle comme pour le Judaïsme ou l'Islam, représentait réellement l'irruption du Dieu éternel dans l'histoire humaine. Après avoir dicté ses volontés à Moïse et aux prophètes de l'*Ancien Testament*, Dieu lui-même a inspiré les Évangélistes, les Conciles s'exprimant par la majorité de leurs membres et, depuis 1870, le Pape proclamé infaillible en matière de doctrine. Le concile Vatican I dans sa constitution *Dei Filius* précise ainsi : « *C'est la foi, et non la raison, qui fait le départ entre le vrai et le faux, entre la bonne philosophie et les pseudo sagesses.* » Comment cette parole divine ne serait-elle pas pour les croyants une

parole de vérité, une parole contraignante, valable universellement, et avec laquelle on ne transige pas ?

Lors de cette même période, tout au moins pendant de longs moments, il est manifeste qu'une fraction notable de la hiérarchie ecclésiale et des théologiens privilégia l'héritage dogmatique portant à l'intransigeance au détriment, voire à l'oubli, de l'héritage pastoral. « *L'Église*, écrit Marguerite Gentzbittel¹³⁶, *comme maintes sociétés humaines, a montré, au fil des siècles, qu'on peut allégrement tuer son prochain et se sentir en pleine forme spirituelle* ». En visant cette période fondamentalement persécutrice, on peut vraiment dire, avec Rougier¹³⁷, que « *L'Église a lancé dans le monde deux mots tout gonflés de larmes et de sang, dont l'Antiquité païenne avait ignoré la signification redoutable : anathème, hérétique* ».

Mais si une pensée dogmatique conduit volontiers à des actions intolérables, il faut bien voir réciproquement que l'intransigeance et une autorité souveraine sont des conditions nécessaires à la pérennité d'une religion qui, par définition, a son fondement essentiel non pas dans des expériences, des idées ou des valeurs qui sont toujours subjectives mais dans des événements. Pour une religion (dont la vocation pastorale n'est toujours que secondaire) le fait d'admettre un doute quant à l'authenticité des événements fondateurs de sa théologie dogmatique, événements auxquels les fidèles adhèrent en leur âme et conscience et qu'ils célèbrent avec assiduité, signe obligatoirement son dépérissement progressif. Toute adaptation, tout affadissement, toute relativisation de la vérité sacrée lui est interdite. Un dogme ne suppose-t-il pas, en effet, qu'adhésion ou abandon ?

Placé devant cette alternative le Christianisme romain est ainsi parvenu à une phase nouvelle de son évolution où les certitudes vont progressivement s'ébranler.

¹³⁶ *Op. cit.*.

¹³⁷ *La genèse des dogmes chrétiens*, Albin Michel, 1972.

La Période de Doute, de Tolérance et de Déclin

Avec ses *ouvertures au monde* marquées par la bienveillance et la compréhension, cette troisième période n'est rien moins qu'une révolution lente et silencieuse. Elle répond à des attentes ; en dehors de quelques-uns de ses représentants considérés comme *conservateurs*, l'Église n'impose plus de vérités. Profondément troublée, elle semble avoir abandonné sa séculaire devise : « *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus* » qui, dictée par sa conscience de l'infaillibilité, lui apportait force et sérénité. D'une certaine manière, on peut considérer que cette période a été inaugurée en 1962 par le Concile Vatican II, événement qui, simultanément, a consacré un processus évolutif apparu avec le cataclysme mondial de 39-45 et lui a donné une accélération accrue. De cette période d'à peine quelques dizaines d'années témoignent la diminution spectaculaire du nombre de prêtres et de fidèles, la régression voire la disparition du prosélytisme et de l'esprit missionnaire, l'abandon de l'appareil répressif de l'Église dont il ne subsiste guère que l'Interdit d'enseignement, mais encore deux phénomènes particulièrement notables : l'œcuménisme et ce qui est généralement appelé l'intégrisme.

L'œcuménisme, c'est avant tout pour l'Église catholique la recherche de l'Unité doctrinale avec les chrétiens séparés : protestants et orthodoxes. « *Que tous soient un !* » Cette démarche *œcuménique* qui mise obligatoirement sur un *dénominateur commun* entre communautés différentes ou, ce qui revient au même, sur l'abandon de *ce qui sépare*, témoigne d'abord d'une relativisation quant à la valeur du *dépôt* dogmatique. Pour la première fois, l'Église de Rome laisse le doute s'introduire dans sa doctrine tandis que parallèlement, au contact de la société démocratique qui l'entoure et la presse, en présence des moyens exponentiels de communication qui rapprochent les cultures et font que tous les hommes sont mis en présence des croyances d'autrui, l'Église n'est plus libre de dédaigner ou d'ignorer les autres religions, notamment l'Islam et le Judaïsme. Or si toute démarche qui rapproche les religions chrétiennes et non-chrétiennes est une victoire de la tolérance, elle constitue en même temps un affaiblissement particulièrement notable pour l'Église catholique dont la doctrine est si structurée et définie que toute modification de détail affecte l'ensemble de l'édifice conceptuel, ceci d'autant plus que cette doctrine est prévue pour être universelle. Cette évolution inexorable conduit à une foi humanisée et *sans frontières* qui, en effaçant les disparités doctrinales mène, non plus à une religion mais, un peu à l'instar du Bouddhisme, à une certaine sagesse non spécifique basée essentiellement sur l'amour du prochain.

On peut noter que les tentatives d'*œcuménisme* ne sont pas récentes. Elles furent même nombreuses à la Renaissance. Dès la fin du XV^e siècle, un philosophe italien, Pic de la Mirandole, avait même formé le projet de réunir, non seulement les représentants des religions du Livre, mais ceux de diverses autres traditions philosophiques et religieuses afin de rapprocher leurs doctrines et d'en faire apparaître l'unité profonde. Mais le Congrès prévu à Rome à cet effet fut interdit tandis que Pic, condamné par la Curie, était contraint à la fuite pour échapper à la mort.

En fait, comme le montre particulièrement en cette fin de XX^e siècle l'expérience du dialogue inter religieux, celui-ci pour être fructueux ne peut en aucune manière porter sur des données dogmatiques, données inconciliables au départ et divergeant obligatoirement avec le temps, mais sur les valeurs spirituelles induites. Dans une démarche rejoignant les valeurs propres à la société laïque le dialogue inter religieux ne peut aboutir ainsi qu'à la simple tolérance dans une conscience religieuse pluraliste, car il est dit désormais qu'il n'y aura plus de guerre de religion entre les chrétiens, qu'on ne se battra plus pour ou contre la Trinité, la Présence réelle, la Virginité de Marie ou la Résurrection de la chair et qu'il n'y aura pas de guerre non plus avec les autres religions.

Quant au phénomène dit « **intégrisme** », encore appelé « **fondamentalisme** », contrairement à une idée couramment répandue, il ne signifie en aucune manière que la croyance se soit *durcie* ou renforcée. C'est au contraire d'un effacement massif de cette croyance qu'il témoigne avant tout. Ce n'est pas une minorité qui a changé mais une majorité. Le phénomène a simplement donné lieu au rassemblement de ceux qui *croient comme avant* dans un petit groupe minoritaire, lequel a désormais son existence à côté du groupe majoritaire aux croyances devenues incertaines voire inconsistantes. Là où il y avait unité, il y a désormais diversification et contraste entre deux communautés. De plus, le grand nombre dictant par conformisme la *normalité* à l'opinion publique, le terme péjoratif de *secte* est attribué à la petite communauté qui, au plan purement doctrinal, n'est en fait que *traditionaliste* ou *conservatrice* alors que la majorité représente en vérité le changement, changement qui pourrait, d'un certain point de vue, être qualifié de *dissidence*. Mais, bien entendu, là où il y a concentration de personnes, il y a renforcement des forces pour l'action, d'où les réactions de crispation ou de repli sur le dogme immuable et les manifestations extérieures d'intolérance, de fanatisme, voire de violence émanant des sectateurs, manifestations que l'on constate aussi dans les autres monothéismes, juif et musulman.

Parallèlement à ce phénomène de *perte de croyance*, l'Institution ecclésiale catholique est aussi devenue tolérante. Cette tolérance aux multiples facettes se manifeste vis-à-vis des théologiens pour qui les événements fondateurs du Christianisme sont contestables ou légendaires, vis-à-vis des prêtres qui préfèrent à l'exercice du ministère divin *un créneau dans le social*, vis-à-vis des hommes qui, croyants ou non, bénéficient des honneurs de sa liturgie. Excluant de sa prédication de nombreux points de doctrine qu'elle ne peut plus assumer intellectuellement devant la plupart des publics, ne condamnant plus personne pour *hérésie*, l'Église, tout au moins la grande majorité de ses représentants, est entrée dans une période de doute doctrinal. Privée de sa sérénité bi-millénaire, affaiblie par les remords de certaines de ses orientations passées qui la conduisent à des repentances tardives, concurrencée par les grandes religions et nombre de *sectes* dispensatrices d'un sacré *sauvage* de substitution¹³⁸, supplantée dans le domaine de l'humanitaire, contrainte de se rallier à la démocratie en occultant un de ses fondements doctrinaux, tiraillée entre son courant dogmatique qui la porte à l'intransigeance et son courant pastoral évangélique qui la porte vers la tolérance, le compromis et une spiritualité laïque, l'Église, dont l'audience dans la société occidentale ne peut se maintenir que par un discours autre que théologique, n'a plus la force de s'opposer au processus interne d'autodestruction. Comment en outre ne serait-elle pas à la fois accablée et désemparée par les contestations émanant d'auteurs se considérant toujours chrétiens et atteignant sa doctrine fondamentale et spécifique : le Sacrifice rédempteur ? En misant essentiellement sur les valeurs pastorales de l'Évangile, René Girard¹³⁹ n'écrit-il pas : « *Il faut que "meure" effectivement cette divinité sacrificielle et avec elle le christianisme historique dans son ensemble, pour que le texte évangélique puisse resurgir à nos yeux* » ?

Dramatique destin en vérité pour l'Église que celui-là dont les deux termes : tolérance et intransigeance sont également mortifères !

On connaît *l'effet Tocqueville* suivant lequel un régime autoritaire est victime d'une révolution, non pas quand il est au faîte de son absolutisme comme on pourrait le penser, mais seulement lorsque s'y manifestent les premiers signes de libéralisation. Ainsi l'Église catholique a-t-elle signé sa décadence lorsque sont apparues en son sein, au milieu du XX^e siècle, les premières manifestations de sa tolérance doctrinale. Sa décadence... mais non sa mort : le Catholicisme qui a toujours eu une grande plasticité pour s'imprégner des cultures rencontrées sur sa route a des atouts considérables lui permettant de s'adapter et de survivre,

¹³⁸ Delestre et coll., *Les Naufragés de l'esprit - Des sectes dans l'Église catholique*, Seuil, 1996.

¹³⁹ *Op. cit.*.

notamment le texte évangélique et sa liturgie dont la grande symbolique parlera toujours à l'esprit et au cœur dans quelque forme de religiosité.

Quant aux valeurs *humaines* d'amour, de fraternité, de solidarité que le Christianisme, parallèlement à d'autres traditions religieuses ou profanes, a particulièrement exaltées et a eu le mérite de nous apporter avec l'enseignement du juif Jésus, ne font-elles pas déjà partie du patrimoine commun de l'humanité ?

DE LA THÉOLOGIE À LA MYTHOLOGIE CHRÉTIENNE Les deux phases des mythes chrétiens

« Il fut un temps, écrit Paul Veyne¹⁴⁰, où les poètes et les historiens fabulaient de toutes pièces des dynasties royales avec le nom de chaque potentat et son arbre généalogique: ce n'étaient pas des faussaires et ils n'étaient pas non plus de mauvaise foi ; ils suivaient la méthode alors normale pour parvenir à des vérités ». Pour nos ancêtres en effet, vivant en familiarité avec les dieux, en un temps où le profane et le sacré étaient intimement liés, où tout relevait d'une intervention divine, que ce soit une vision aperçue au cours du sommeil, une parole entendue ou bien quelque événement extérieur favorable ou non-favorable, penser et écrire en mythes était la chose la plus naturelle du monde. C'était aussi la seule qu'ils avaient à leur disposition pour transmettre leur message. Et la croyance se perpétuait par le témoignage qu'aucune science ne pouvait infirmer. De même que pendant des siècles « *personne, chrétiens compris, n'a émis le moindre doute sur l'historicité des personnages d'Énée, de Romulus, de Thésée, d'Hercule voire de Dionysos* » (Veyne), de même, pendant plus d'un millénaire et demi et plus précisément jusqu'au XVIII^e siècle, la quasi-totalité des Occidentaux ont-ils pensé que les récits de la Genèse décrivant la Création, le Paradis Terrestre et le Pêché Originel étaient, au sens moderne du terme, des récits historiques. Face au châtement infligé par Dieu aux hommes désobéissants, diverses solutions devaient être imaginées pour essayer d'obtenir son pardon, rentrer en grâce avec Lui et par ce moyen retrouver le bonheur perdu. Parmi ces solutions, l'une d'entre elles, élaborée par quelques juifs profondément hellénisés de Palestine, a prévalu : face à la faute commise envers Dieu par nos premiers parents, seul le sacrifice d'un personnage divin pouvait constituer une valable compensation. Une fonction de Rédempteur s'est alors dessinée. Attribuée à un personnage historique, Jésus de Nazareth, elle devait être la donnée de base du mouvement qui, amorcé il y a bientôt deux mille ans, allait avec le temps devenir le Christianisme.

L'Histoire constate aussi que, pendant ces deux millénaires, le Christianisme, construit initialement sur la croyance en un événement historique précis, le Pêché Originel, a continué de s'édifier, non pas sur des données abstraites, mais sur des événements extérieurs considérés par les théologiens et croyants comme réels et authentiques. Les événements que, pendant vingt siècles, les chrétiens romains ont commémorés lors des fêtes de l'Annonciation, de Noël, de Pâques, de l'Ascension... ne sont pas pour eux des faits légendaires ou des données symboliques. Ce qu'ils ont adoré dans l'Hostie consacrée ce n'est pas un morceau de pain que l'on partage entre amis... Les personnages qu'ils ont priés ou implorés dans leurs sanctuaires ne sont pas à leurs yeux des personnages imaginaires... Et ce n'est pas pour des symboles ou des métaphores que les missionnaires chrétiens ont affronté les plus grands périls et que les martyrs de tous les siècles se sont sacrifiés. Ce n'est pas non plus pour des allégories que les Inquisiteurs ont perpétré leurs crimes.

Au cours de son histoire, le Christianisme a connu deux tournants particulièrement significatifs. Parallèlement au développement des sciences, le premier a été au XVII^e siècle la découverte par les Occidentaux instruits du caractère légendaire des événements de la *Genèse*, événements sur lesquels s'était édifiée initialement la religion chrétienne. Pour la première fois, quelques fidèles allaient quitter l'Église pour cette seule raison de non-historicité. À ce moment-là, la théologie hébraïque devenait de fait partie intégrante de la mythologie. Pourtant, protégée par la pensée chrétienne devenue la pensée classique dans les pays occidentaux, elle conserva son statut privilégié de *théologie*.

Quant au second tournant, il apparaît tout à fait particulier, car on peut dire de lui à la fois qu'il témoigne d'une vitalité exceptionnelle de la pensée chrétienne et qu'il conduit au déclin

¹⁴⁰ *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Seuil, 1990.

de la partie révélée de celle-ci. Après avoir été prévu dès le début du XIX^e siècle par Hegel qui voyait le Christianisme préparer lui-même les conditions de sa propre disparition - son triomphe marquant la fin de son règne - après avoir été amorcé discrètement mais savamment par quelques penseurs européens issus du Protestantisme d'abord, du Catholicisme ensuite, ce déclin commence véritablement au milieu du XX^e siècle. À la faveur d'une certaine *masse critique* de conscience collective, un grand nombre de catholiques, prêtres et laïcs, découvre peu à peu le caractère mythique, non seulement des *événements* fondateurs de la *Genèse*, mais surtout des *événements* chrétiens spécifiques qui, dans la ligne des précédents, sont le support de la Rédemption. C'est là, en définitive, avec la décrédibilisation portant sur les événements fondateurs des dogmes, que se situe pour l'Église de Rome le moment le plus crucial de son histoire, moment que le temps, sous nos yeux, développe inexorablement comme une rupture radicale, une transition tragique.

Une des caractéristiques des mythes, avons-nous dit, est de pouvoir susciter de multiples interprétations. On connaît par exemple les très nombreuses versions des mythes de Prométhée et d'Antigone et rien n'interdit de penser que l'imagination des hommes, des écrivains en particulier, créera d'autres versions. C'est dire que les mythes de la Chute et de la Rédemption peuvent, eux aussi, en susciter de nouvelles. Mais il faut bien voir que la théologie du Catholicisme ne repose que sur une seule et univoque interprétation établie au cours des siècles soit à la *majorité* soit à l'*influence* des chrétiens en charge de dire la vérité. Or, avec le processus cosmique d'individualisation croissante, ce processus de divergence dont nous avons parlé précédemment, c'est chaque personne, et donc chaque chrétien, qui tend à déterminer désormais le contenu de sa foi. Seule, une *mythologie*, peut le lui permettre.

Une évolution lente et insidieuse a ainsi progressivement transformé dans les esprits le statut des deux grands *événements* conjoints fondateurs du Christianisme : le Péch^é Originel et la Rédemption sacrificielle. Ce statut est passé de l'historique au légendaire, de l'objectif au subjectif, du réel au symbolique, du théologique au mythologique. Comme nous l'avons vu précédemment, il en est de même des divers autres éléments de l'*Univers* chrétien : les Anges, les Démon^s..., le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire, les Limbes..., les miracles..., éléments dont le Christianisme a hérité et qu'il n'a pratiquement pas modifiés. Témoin aussi de cette même évolution, le fait que l'*habitus* (vêtement, langage, mode de vie...) et l'activité des prêtres tendent, depuis la même période, à ressembler à ceux des *presbyteroi* de la primitive église. On sait que ces derniers n'avaient qu'une fonction de rassemblement et d'exhortation et qu'ils se transformèrent, avec le temps et l'élaboration de la doctrine de la Rédemption, en *sacerdotes*, personnages sacrés préposés par vocation à renouveler sur l'autel le Sacrifice du Christ. Dans le Judaïsme ancien on distinguait de même les Lévites qui n'avaient qu'un rôle subalterne et une caste à part, celle des Prêtres, qui recevaient les dons et sacrifiaient au temple les animaux offerts à Dieu. La fonction du *prêtre* est en effet fondamentalement liée à la notion de sacrifice et fait du prêtre un *séparé*. Dans le Christianisme romain, cette séparation est même définitive: l'onction sacerdotale conférée par l'évêque au prêtre marque celui-ci d'un sceau indélébile. « *Tu es sacerdos in æternum* » proclame le rituel de l'Ordination.

La désacralisation de l'état sacerdotal observé dans le Catholicisme, comme celle qui concerne les objets, les instruments, les lieux du culte et l'Eucharistie, cette spectaculaire disparition du sacré sensible qui chute dans le profane va, bien entendu, de pair avec le dépérissement dans les esprits du dogme de la Rédemption, des dogmes mariaux ou de celui de la Présence réelle, ces sommets vertigineux du Sacré chrétien. Elle est le témoin d'un processus singulier et remarquable : l'évolution d'une *vraie* religion avec ses références divines vers une simple spiritualité aux perspectives humaines tandis que s'estompe

parallèlement le pouvoir du prêtre : rendre sacré le pain et le vin pour le Sacrifice rédempteur dans le miracle de la Messe d'une part, remettre les péchés d'autre part..., pouvoir magique que le protestantisme avait déjà éliminé d'emblée comme relevant de la superstition et du sacrilège. Bien entendu cette régression de la fonction sacerdotale va être la cause de la diminution du nombre des prêtres et l'amorce d'un cercle sans fin.

Avec le recul du temps, la théologie chrétienne relayant les mythologies juive et hellénique apparaît ainsi, suivant un remarquable processus de continuité, comme un vaste chapitre de la Mythologie ou plus précisément comme une mythologie parmi les autres.

Il faut remarquer cependant que ce processus de continuité entre les disciplines du monde surnaturel est resté comme voilé après l'effondrement au IV^e siècle de la religion païenne et le triomphe prolongé du Christianisme. On a, certes, assisté depuis la Renaissance à un certain rapprochement des esprits avec l'épanouissement de l'art baroque dans le monde chrétien et plus précisément dans le monde catholique romain. Comme le remarque, par exemple, Thuillier¹⁴¹, les sculptures des dieux antiques dans le parc de Versailles et les salons de Jupiter et de Mercure dans le musée ont toujours voisiné avec les sculptures de la chapelle du Roi très chrétien. L'Iliade et l'Odyssée, à côté du Catéchisme, furent pendant longtemps étudiées particulièrement dans les collèges de Jésuites... Force est néanmoins de constater que ce rapprochement de plusieurs siècles est resté très superficiel. Comme en témoigne la sémantique courante et a priori surprenante, le terme de *mythologie* est, sauf exceptions, encore appliqué aujourd'hui, y compris par les auteurs profanes, au polythéisme gréco-latin, celui de *théologie* au monothéisme juif et chrétien. Si l'on observe que la prise de conscience initiale par quelques rares individus du caractère mythique des *événements*, des *personnages* et des *lieux* de l'univers chrétien ne date que de deux à trois siècles et si l'on considère d'autre part que cette prise de conscience est, jusqu'au XX^e siècle, restée très marginale pour ne devenir notable, puis massive, que depuis quelques dizaines d'années, on ne peut être surpris d'un tel décalage. Une telle prise de conscience bouscule des convictions ancestrales revêtues pendant longtemps du caractère sacré. La modification du langage qu'elle appelle logiquement ne peut pas ne pas demander du temps, une longue perspective de temps...

Les deux stades des mythes

Le processus de mythologisation et de dépérissement du Sacré qui est en cours dans le Christianisme après avoir affecté précédemment le paganisme gréco-latin permet de dire en somme que les mythes, au cours de leur longue évolution dans les esprits, passent par deux phases distinctes en fonction du statut - statut *de foi* ou statut légendaire - attribué aux événements qu'ils comportent. La première phase est *religieuse* ou *théologique*, la seconde est la phase *mythologique* proprement dite dans laquelle l'événement mythique, qui a perdu son autorité morale et sa valeur religieuse, revêt essentiellement une valeur culturelle.

Dans cette phase culturelle : les événements, personnages, lieux... sont désormais utilisés dans des œuvres d'ordre purement artistique : littérature, architecture, peinture, sculpture, musique cinéma..., œuvres exécutées en pratique hors de toute perspective religieuse.

Pour le paganisme, dont l'évolution nous est connue, le processus de mythologisation fut relativement simple puisque l'élément essentiel de sa doctrine, le polythéisme, a été totalement vaincu et remplacé par le monothéisme chrétien. Disparaissant, sa *théologie* est devenue naturellement *mythologie*, un bien culturel dont l'Occident a hérité.

Pour une religion comme le Christianisme il en va tout autrement car elle ne peut en aucune manière être vaincue par une religion concurrente. Elle est soumise à un processus de transformation et non de disparition. Par ailleurs sa phase culturelle seulement amorcée

¹⁴¹ "La mythologie à l'âge baroque" in *Mythes grecs au sens figuré de l'antiquité au baroque*, Gallimard.

depuis quelques siècles, ne s'est pour l'essentiel épanouie que depuis le milieu du vingtième siècle. C'est dire qu'actuellement c'est à un chevauchement particulièrement caractéristique des deux phases qu'il nous est donné d'assister. La valeur religieuse des éléments mythiques chrétiens - la croyance - subit un brutal déclin tout en persistant bien vivante ici et là, tandis que s'accélère considérablement la prise de conscience de la valeur culturelle de ces mêmes éléments. J. M. Domenach¹⁴² a bien saisi cette évolution : « *Depuis un siècle, écrit-il, la part de la mythologie antique décline et c'est la mythologie chrétienne qui sera de plus en plus chargée de figurer nos drames et nos consolations. Voilà le fait massif : le christianisme se folklorise, il se détache de la foi pour appartenir à la culture* ».

De multiples faits en témoignent : le théâtre et le cinéma renouvellent sans cesse les thèmes chrétiens près de la multitude des incroyants ; les églises hébergent concerts et réunions profanes et servent volontiers de lieux de refuge, voire de contestation ; les fêtes telles que Noël et Pâques sont célébrées par un public indifférencié ; les cérémonies du baptême, du mariage, des funérailles sont demandées le plus souvent non pas pour la liturgie qui s'y exprime mais pour leur aspect festif ; la Bible n'est plus réservée aux juifs ou aux chrétiens mais considérée comme un texte banal des temps antiques ; les expressions de *sacrifice*, de *rachat*, de *salut de l'humanité*, venant en droite ligne du mythe de la Rédemption, sont utilisés largement dans l'expression socialiste et révolutionnaire du XX^e siècle ; les prêtres, éloignés pour la plupart de leur fonction spécifique, interviennent dans toutes les discussions concernant les mœurs ou la vie civile... Bref, Jésus de Nazareth, en tant que maître spirituel, est un objet de débat, tandis que Jésus, le Christ se rapproche à grands pas de Prométhée dans la geste occidentale.

C'est dire que les données mythiques en se transformant ne perdent pas leur fécondité. Le Christianisme est devenu un réservoir inépuisable de biens culturels. À l'exemple des mythes de l'Antiquité, devenus indépendants du système religieux dont ils sont issus et suscitant un intérêt perpétuellement renouvelé, il est hors de doute que les mythes chrétiens n'ont pas épuisé leur prodigieuse puissance symbolique. Pour eux, par un processus singulier dont l'époque moderne aura été le témoin privilégié, commence même une nouvelle vie.

¹⁴² M. de Certeau et J. M. Domenach, *Le christianisme éclaté*, Seuil, 1974.

LA VISION ANTHROPOCENTRIQUE DU PHÉNOMÈNE RELIGIEUX : l'homme créateur des mythes et du divin

Si l'évolution de la notion de *vérité*, en faisant perdre aux événements fondateurs du Christianisme l'autorité dont ils furent revêtus pendant de nombreux siècles, représente sans doute la principale cause du dépérissement religieux constaté depuis plusieurs décennies, il faut remarquer néanmoins qu'un autre facteur important a joué dans le même sens : une nouvelle vision du divin.

Jusqu'aux trois derniers siècles, on peut dire que le fait religieux en Occident, porté par les mythes du Christianisme avec leur héritage grec et judaïque, est fondé exclusivement sur la croyance en une puissance supérieure intelligente qui se révèle spontanément aux hommes par l'intermédiaire de la Parole d'un messager, lors d'un événement ou à l'occasion d'un rite. Pour Descartes, l'idée de Dieu est même innée. Comme le dit Pascal dans ses *Pensées* : « *C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez en vous-mêmes les remèdes à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien* ». Les hommes sont dans une situation de dépendance vis-à-vis du divin. En apparaissant à Catherine de Sienne, Dieu lui dit : « *Je suis celui qui suis, tu es celle qui n'est pas... J'existe par moi-même, tu n'existes que par moi et c'est dans ce lien d'amour filial avec moi, ton Père, que tu peux trouver ta vérité, ta liberté et le sens de ton existence* ». Dans la plupart des civilisations, il en est ainsi. Même si les diverses religions transmettent un divin différencié, la catégorie de révélation leur est commune comme le sont les notions de sacrifice, de sacré, de rites, de traditions. Venant ainsi *du dehors* la Révélation est à la base de toute croyance religieuse.

Avec la montée des sciences au XVIII^e siècle qui apporte aux hommes un pouvoir progressivement croissant, une conception radicalement nouvelle du phénomène religieux vient bouleverser cette vision jusqu'alors unique. En considérant l'homme et non Dieu comme la référence de l'univers et l'inventeur de toute signification c'est, semble-t-il, Diderot¹⁴³ qui, le premier a jeté les bases de cette révolution spirituelle : « *Une considération qu'il ne faut point perdre de vue, écrit-il, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre, ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette [...] C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante... Pourquoi n'en ferions-nous pas un centre commun ? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions, avec plus d'avantages, faire partir les lignes immenses que nous proposons d'étendre à tous les autres points ? L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener* ».

Le romancier¹⁴⁴ n'est pas en reste pour souligner la place éminente, voire unique, de l'homme conquérant de son autonomie et de sa grandeur : « *J'ai créé beaucoup de dieux. J'ai créé, Dieu me pardonne, j'ai créé Dieu lui-même [...] C'est moi qui lui ai donné son nom [...] Gloire à moi ! Gloire à l'homme ! [...] Je n'ai pas de maître et pas de rival [...] Ce que j'ai fait déjà, et qui est prodigieux, n'est rien au regard de ce que je ferai demain. Il y a dans le tout d'innombrables merveilles. Mais la merveille des merveilles, et la seule merveille, c'est moi. Je n'ai besoin de personne. Il n'y a pas d'autre valeur que moi. Je suis la référence et le centre de l'univers qui est promis à ma domination [...] Honneur à l'homme, avenir du tout !* »

Feuerbach, pour sa part, va appliquer pour la première fois au fait religieux la perspective anthropocentrique de Diderot. Ce n'est plus l'homme qui est dépendant du divin, mais le

¹⁴³ L'encyclopédie ou dictionnaire des Sciences, des Arts et des Métiers, Art « encyclopédie ».

¹⁴⁴ J. d'Ormesson, *Presque rien sur presque tout*, Gallimard, 1996.

divin qui est dépendant de l'homme. Il écrit¹⁴⁵ : « *L'homme est le début, le point médian et le terme de la religion* » [...] *La religion est l'essence infantile de l'humanité... Ce qui dans la religion ancienne valait comme objectif est reconnu comme subjectif, c'est-à-dire ce qui était contemplé et adoré comme Dieu est à présent reconnu comme humain.* » Et il conclut : « *Le secret de la théologie est l'anthropologie* ».

Avec ce philosophe, le traditionnel discours de l'homme à partir de Dieu fait place à un discours de l'homme sur Dieu : ce qui se pensait comme *révélation* offerte est le fruit d'une pensée humaine, la conscience devient la source exclusive du sens.

Par la suite Nietzsche, Marx, Sartre, pour qui l'athéisme en se référant encore à Dieu est lui-même dépassé, viendront conforter cette dynamique anthropocentrique. Nietzsche écrit ainsi : « *Comment un homme peut-il ressentir sa propre opinion sur les choses comme une révélation ? Tel est le problème de la genèse des religions : dans chaque cas il y eut un homme chez qui ce processus était possible. La condition préalable était qu'il crut par avance aux révélations. Et un beau jour, il conçoit soudain sa pensée, et l'euphorie que procure une vaste hypothèse personnelle embrassant le monde et l'existence envahit sa conscience avec une telle violence qu'il n'ose pas se croire le créateur d'une telle félicité et qu'il en attribue la cause à son dieu, et même la cause de la cause de cette nouvelle pensée : il en fait une révélation de ce dieu* ».

Renversement phénoménal des valeurs : à la multiséculaire vision métaphysique du Divin qui fait irruption dans le champ humain en se faisant connaître à un peuple qui l'accueille, se substitue une conception centrée sur l'Homme créateur de ses mythes.

Dans cette perspective anthropocentrique, le processus de *révélation* par lequel les hommes apposent le sceau du divin sur leur propre œuvre n'est-il pas en définitive une simple modalité de leur irrépressible besoin de prendre leur vérité pour la Vérité ?

¹⁴⁵ *L'essence du christianisme*, Maspero, 1968.

LES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI DEVANT LA MUTATION DU CHRISTIANISME

Face aux *événements* fondateurs de la religion chrétienne qui les ont modelés et structurés mentalement, les chrétiens d'aujourd'hui vont diverger profondément quant à leur interprétation et à leur attitude.

Il y a tout d'abord ceux qui quittent simplement et discrètement l'Église. Après avoir découvert plus ou moins tardivement au cours de leur vie - souvent de façon plus intuitive que clairement conceptualisée - le fondement mythique du Christianisme, après avoir réalisé en somme que *là où il y a mystère d'ordre religieux, là il y a mythe*, ils estiment que *l'aspect-vérité* des événements fondateurs est primordial et que cet aspect prévaut sur les valeurs attachées à ces événements, valeurs qui de plus leur parviennent par d'autres courants spirituels. Alors que leur raison n'adhère pas à ce qui fait l'essence du Christianisme, ils ne sauraient se dire *chrétiens*. Cette démarche est faite par un nombre considérable de laïcs et de prêtres. Aboutissement honnête et logique d'une simple *erreur*, elle est relativement facile pour les premiers dont certains garderont même pour l'Église une certaine tendresse. Elle est fort difficile, voire héroïque pour les autres qui, après s'être engagés dans leur jeunesse et dans *la simplicité de leur cœur*, à croire et à enseigner une doctrine, ne peuvent plus en conscience y adhérer, quittent l'Église et refont une nouvelle vie. C'est le drame spectaculaire ou intime de ceux-là dont, comme celle de Turmel¹⁴⁶, « *la vie au service de la vérité est brisée à jamais* » !

En opposition aux précédents, il y a ceux dont la foi reste ferme sur le fond et sur la forme du message chrétien. Ces croyants, fidèles témoins du Christianisme des deux premiers millénaires, croient à l'historicité des événements s'appliquant à la personne de Jésus et à l'existence dans le monde surnaturel du Dieu Trine, des personnages spirituels que sont la Vierge Marie, les anges, les démons et les âmes des défunts. Ils adhèrent à toutes les données contenues dans le *Credo* ou définies, sous l'inspiration du Saint-Esprit, par les Conciles ou le Pape dans son infaillibilité. Gens instruits et gens qui le sont moins se retrouvent dans ce groupe. Vivant douloureusement la décadence de leur spiritualité, l'effondrement du Sacré chrétien et la *déconstruction* des vérités dogmatiques définies par l'Église de Rome, conscients que le Catholicisme ne peut survivre sans des prêtres pour présider au cérémonial sacrificiel de la Messe, choqués par le laxisme doctrinal d'une partie notable de la hiérarchie et des autres chrétiens, assumant avec courage la continuité de la foi traditionnelle et l'impopularité attachée aux minorités, ils forment, ici ou là, de petites communautés ardentes, intransigeantes et volontiers missionnaires.

D'autres chrétiens illustrent bien par ailleurs le fait que « *le sentiment religieux correspond à un besoin de communication ou de non-solitude et peut parfaitement persister malgré l'effondrement des certitudes dogmatiques* »¹⁴⁷. Ils forment le groupe le plus nombreux. Par indifférence ou plus souvent méconnaissance vis-à-vis du contenu doctrinal (la *grammaire* élémentaire du Christianisme n'est plus guère enseignée et connue que dans les milieux traditionalistes), parfois par méfiance vis-à-vis de toute considération intellectuelle, ces chrétiens opérant des choix dans les pratiques et les croyances retiennent essentiellement les perspectives sociales ou les données éthiques de la religion chrétienne. Pour ces pragmatiques volontiers généreux et gardiens d'une certaine religiosité qui ont généralement abandonné pour eux-mêmes le qualificatif de *catholiques* pour celui de *chrétiens* sont primordiales les valeurs à visée charitable issues avant tout du courant pastoral et de l'*Évangile*, telle l'action

¹⁴⁶ dans Henri Poullat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Albin Michel, 1996

¹⁴⁷ H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Colin, 1908.

près des pauvres, des déshérités, des exclus... Sont essentielles aussi les valeurs communautaires de soutien apportées par le culte et son extraordinaire richesse tout au long de l'année liturgique ou lors des grandes étapes de l'existence : naissance, mariage, mort... Peuvent encore être attirantes pour certains les valeurs d'ordre festif ou émotif (comme dans les Communautés charismatiques qui rejettent parallèlement tout intellectualisme), celles que l'on peut constater autour de personnages religieux médiatiques tels que Jean-Paul II, sans oublier les valeurs d'ordre mystique ou esthétique, toutes valeurs qui se substituent insensiblement aux expressions doctrinales traditionnelles.

Enfin, actuellement comme à toutes les époques, il y aussi quelques théologiens, prêtres ou laïcs, qui, conscients de la gravité de la crise du Christianisme, se veulent *refondateurs*. Leur œuvre écrite - à l'instar de celle des philosophes de l'Antiquité face à leurs mythes - témoigne tout d'abord d'une gêne contestataire vis-à-vis des dogmes du Christianisme tels qu'ils ont été enseignés et compris jusqu'ici par l'ensemble des chrétiens. Elle atteste aussi d'une recherche intellectuelle visant à revêtir d'une présentation nouvelle adaptée aux mentalités modernes les événements que sont notamment la Chute et la Rédemption, ces événements majeurs qu'ils estiment mal interprétés ou franchement mythiques. Ils se divisent schématiquement en deux groupes.

Le premier, le plus nombreux, est fait de ceux qui, après un long combat épuisant et vain, ou bien quittent courageusement l'Église par honnêteté intellectuelle ou bien se laissent marginaliser par elle quand ils n'ont pas la force de recouvrer une totale liberté d'esprit. Un malaise dramatique en est parfois la conséquence.

Le second est représenté par ceux qui, malgré tout, ne désespèrent pas de la recherche théologique. Si certains, oubliant leur libre engagement se montrent des procureurs injustement sévères pour l'Église et la hiérarchie ecclésiale, d'autres, au contraire, revêtus d'une foi sans faille vont œuvrer avec discrétion et fidélité dans la conscience aiguë de l'immensité de la tâche à entreprendre. À ce propos, comment ne pas citer Tresmontant¹⁴⁸ ? Constatant en 1965 que « *l'incarnation, selon la traduction française du Credo la plus récente, est un mythe* », constatant aussi qu'« *il faut chercher longtemps, très longtemps, pour trouver un Révérend Père capable de vous expliquer ce qu'est exactement le Péch^é Originel, ce que signifie exactement le dogme de Nicée ou celui de Chalcédoine, ce que signifie le mot « personne » dans la définition du dogme trinitaire, ce que signifie exactement la présence réelle et la transsubstantiation*, le théologien précise le chemin à parcourir. « *Il faut, dit-il, reprendre le problème de la connaissance naturelle de Dieu [...] refaire un traité de la Révélation [...] repenser les grands traités de la Dogmatique [...] faire la toilette des notions fondamentales de "péch^é", de "chute", de "sacrifice", de "rédemption", de "salut" [...] refaire le traité du Péch^é Originel [...] refaire le traité des sacrements...* »

Visant à la sauvegarde du grandiose monument chrétien en péril, l'œuvre généreuse de ces *refondateurs* cherchant à rendre acceptable ce qui aujourd'hui ne l'est plus à leurs yeux et à ceux du grand nombre ne va certes pas sans naïveté et illusions... Comment l'Église romaine pourrait-elle abandonner la théologie du Péch^é Originel et du Sacrifice rédempteur, théologie centrale à la base de tout son culte, édif^{ée}, écrite et définie sous l'inspiration du Saint-Esprit, décrétée comme Vérité irréversible et rappelée sans cesse par la liturgie et le Magistère dans son infaillibilité ? Et accepterait-elle ce reniement que surgiraient obligatoirement de nouvelles dissidences. La *théologie* catholique n'est-elle pas fondée sur l'univocité ?

¹⁴⁸ "Tâches de la pensée chrétienne aujourd'hui", Esprit juillet-août 1965

Il reste néanmoins que cette œuvre pathétique d'une petite élite désintéressée, fidèle *perinde ac cadaver* et espérant envers et contre tout, est rarement dépourvue de quelque grandeur.

CONCLUSION

PASSENT LES ÉVÉNEMENTS MYTHIQUES... RESTENT LES VALEURS

Si, pour aller à l'essentiel, on veut résumer le corpus doctrinal du Christianisme, on peut dire de lui qu'il possède deux composantes : une spiritualité dogmatique d'une part, une spiritualité pastorale d'autre part. Intimement imbriqués dans la littérature et le culte chrétiens ces deux courants de pensée demandent à être clairement distingués tant leur inspiration et leur implication culturelle sont souvent différentes voire opposées.

Comme nous l'avons vu dans ces propos qui lui sont exclusivement consacrés, la spiritualité dogmatique avec sa filiation juive et surtout païenne gréco-latine est le fruit d'une *révélation* divine reçue au cours des siècles par le peuple et les théologiens chrétiens, révélation introduisant dans un sur-monde et gage de vérité absolue. Elle se rapporte à des événements considérés comme authentiques par les croyants, d'ordre mythique pour les autres : la Chute originelle et la Rédemption sacrificielle. C'est cette spiritualité qui fonde la religion chrétienne dans sa spécificité.

Quant à la spiritualité pastorale, elle découle en droite ligne de l'enseignement de Jésus, tel qu'il se dégage des écrits du *Nouveau Testament* après avoir été distingué et séparé du donné mythique édifié autour de la personne de Jésus et présent dans ces mêmes écrits. Excellent témoin du progrès de l'esprit humain, pur produit du Judaïsme avancé, son contenu est essentiellement moral. Cette spiritualité engendre respect de l'autre et tolérance. Elle est tournée avant tout vers les œuvres de justice, de charité, de fraternité et d'assistance. Ce qui est véhiculé par ce courant pastoral chrétien est en somme une Sagesse, celle de Jésus en tant que « *Maître de vertu* » et « *Phare de l'Humanité* » (E. Renan), sagesse humaine directement accessible aux hommes qui le désirent.

Le texte du Credo auquel adhèrent les croyants catholiques permet particulièrement de cerner les deux courants de pensée en question et de voir comment les données d'ordre historique qui relèvent du savoir sont intimement mêlées à celles d'ordre mythique qui relèvent de la croyance :

Je crois

- en Dieu-le-Père Tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ;

- en Jésus-Christ, fils unique de Dieu-le-Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, **qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, qui a été crucifié, qui est mort, qui a été enseveli, qui est descendu aux enfers, qui est ressuscité de morts le troisième jour, qui est monté au ciel, qui est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant d'où il viendra juger les vivants et les morts ;**

- au Saint-Esprit.

Je crois

- à la Sainte Église catholique,

- à la communion des saints,

- à la rémission des péchés,

- à la résurrection de la chair,

- à la vie éternelle.

Si, en héritant d'une clef qui s'est forgée lentement en quelque trois siècles, cette fin du deuxième millénaire permet de distinguer le contenu propre de chacune des deux spiritualités en question, elle permet aussi de juger de leur devenir respectif : la première, *divine*, a amorcé un déclin inexorable comme en témoignent les multiples tentatives des théologiens modernes

de trouver un nouveau sens aux événements fondateurs, la seconde, *humaine*, capable de susciter de nouvelles formes de croyance et de religiosité, est bien vivante.

Suivant une évolution reproduisant à l'identique celle de la religion païenne gréco-latine, la religion chrétienne, en changeant de statut dans la conscience du grand nombre, est arrivée après une phase *théologique* qui aura duré près de deux millénaires, à sa phase proprement *mythologique*. Avec le temps, le *religieux* s'est métamorphosé en *culturel*. Comme l'écrit Veyne¹⁴⁹ : « *l'humanité fut longtemps enfant, maintenant elle est devenue grande et ne se raconte plus de mythes : elle est sortie ou va sortir de sa préhistoire. Notre philosophie a toujours pour mission de réconforter et de bénir, mais c'est la (r)évolution qu'il faut maintenant conforter. À nos yeux le mythe a cessé de dire vrai ; il passe, en revanche, pour n'avoir pas parlé pour rien : il a eu une fonction sociale ou vitale, à défaut d'une vérité* ». Car les mythes ne sont pas seulement des *événements* qui, avec le temps, apparaissent légendaires et s'estompent dans les mémoires. Avec leur incomparable puissance symbolique ce sont aussi des *valeurs* spirituelles induites, des valeurs qui modèlent les hommes et imprègnent durablement les civilisations et les cultures. Détachées lentement de l'événement qui les a vu naître - tel un individu qui, avec le temps, arrive obligatoirement à oublier ses ancêtres et à ne plus se reconnaître en eux - ces valeurs perdent leurs caractères spécifiques et deviennent progressivement autonomes. Confrontées alors à d'autres traditions, elles ne concernent pas seulement les *croyants* confessant le caractère divin de l'événement fondateur, mais les hommes de toutes conditions et de toutes origines qui, après en avoir jugé en pleine liberté, décident de les adopter ou de les refuser.

Avec l'évanouissement dans les esprits de l'événement primordial qui l'a engendrée cette spiritualité perd sans nul doute la charge émotionnelle et l'autorité rassurante qui découlaient de la référence divine. Après avoir *porté* des générations et des générations, elle a laissé la place au silence, à la solitude, voire à l'angoisse que les hommes, par la grâce et la présence des dieux, n'avaient pas eu à affronter depuis le début de leur aventure. Une foule d'entre eux privés de leurs repères est maintenant en désarroi, condamnée à la recherche d'un nouveau *sens*, de nouveaux rêves, d'une nouvelle sagesse... Néanmoins - après qu'auront été écartés le pessimisme, le scepticisme, voire le nihilisme tendant aujourd'hui à remplacer l'optimisme paradisiaque des idéologies effondrées - restera toujours ouvert l'accès à de nouvelles transcendances fondées sur l'homme et sur une nouvelle forme du sacré, ce Sacré inhérent à la nature humaine.

Qui connaît aujourd'hui l'histoire fabuleuse de Prométhée ? Qui bientôt connaîtra celle de la Chute et de la Rédemption ? Quelques individus sans doute ! Pourtant qui, en Occident, n'aura hérité à son insu des valeurs pérennes transmises par ces mythes ?

¹⁴⁹ *Op. cit.*.

Bibliographie

- Augé Marc, *Génie du paganisme*, Gallimard, 1985.
- Baffoy Thierry, Delestre Antoine, Sauzet Jean-Paul, *Les naufragés de l'Esprit. Des sectes dans l'Église catholique*, Seuil, 1996.
- Barreau Jean-Claude, *Biographie de Jésus*, Plon, 1993.
- Bosc Jean, *La foi chrétienne*, PUF.
- Bottéro Jean, *Naissance de Dieu. La bible et l'historien*, Gallimard, 1986.
- Bottéro Jean, Ouakin Marc Alain, Moingt Joseph, *La plus belle histoire de Dieu*, Seuil, 1997.
- Bro Bernard, *L'homme et les sacrements*, Cerf, 1967.
- Bultmann Rudolf, *Jésus ; mythologie et démythologisation*, Seuil, 1968.
- Challiol-Gillet Marie-Christine, « Schelling. La formation de la conscience à travers la mythologie ». Arch. de phil., 1995, 58, 123.
- Cullmann Oscar, *Des sources de l'Évangile à la formation de la théologie chrétienne*, Delachaux Niestlé, 1968.
- Damasio Antonio, *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1994.
- Daniélou Jean, *Théologie du judéo-christianisme*, Desclée 1958.
- de Benoist Alain, *Comment peut-on être païen ?* Albin Michel, 1981.
- Debray Régis, *Critique de la raison politique ou l'inconscient religieux*, Gallimard, 1981.
- Delumeau Jean, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident*, Fayard, 1983.
- Delumeau Jean, *Une histoire du paradis*, Fayard, 1992.
- Delumeau Jean, *Mille ans de bonheur*, Fayard, 1995.
- Delumeau Jean, *L'aveu et le pardon*, Fayard, 1990.
- Detienne Marcel, « L'Orphisme » in *Encyclopédie Universalis*, 1989.
- d'Ormesson Jean, *Presque rien sur presque tout*, Gallimard, 1996.
- Drewermann Eugen, *La peur et la faute*, Cerf, 1992.
- Drewermann Eugen, *De la naissance des dieux à la naissance du Christ*, Seuil, 1986.
- Dubarle André-Marie, *Le Péché Originel*, Seuil, 1983.
- Eliade Mircea, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Payot, 1987.
- Ferry Luc, *L'homme-Dieu*, Grasset, 1996.
- Feuerbach Ludwig, *L'essence du Christianisme*, Maspero, 1968.
- Flusser David, *Jésus*, Seuil, 1970.
- Ganoczy Alexandre, *La doctrine catholique des sacrements*, Desclée, 1988.
- Gauchet Marcel, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.
- Gentzbittel Marguerite, *La foi du charbonnier*, Seuil, 1995.
- Gibert Pierre, *Bible, mythes et récits de commencement*, Seuil, 1986.
- Gide Charles, *La Solidarité*, PUF, 1932.
- Girard René, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978.
- de Glasenapp Henri, *Croyances et rites des grandes religions*, Payot, 1966.
- Goldberg Jacques, *La culpabilité axiome de la psychanalyse*, PUF, 1985.
- Grelot P., « Théologie biblique du péché » in *Vie spirituelle*, N° 60, 1er trim. 1962.
- Guitton Jean, Boganov Grichka et Igor, *Dieu et la science*, Grasset, 1991.
- Hartmann Eduard von, *L'autodestruction du Christianisme et la religion de l'avenir*, Presses Universitaires de Nancy, 1989.
- Jonas Hans, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Payot/Rivages, 1994.
- Küng Hans, *Credo*, Seuil, 1996.
- Kramer Samuel Noah, *L'histoire commence à Sumer*, Arthaud, 1957.
- Lamboy Bernadette, *La mort réconciliée*, Séveyrat, 1989.
- Le Goff Jacques, *La naissance du Purgatoire*, Gallimard, 1981.
- Lévêque Pierre, Séchan Louis, *Les grandes divinités de la Grèce*, A. Colin, 1990.
- Loisy Alfred, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Nourry, 1930.
- Loisy Alfred, *Essai historique sur le sacrifice*, Nourry, 1920.
- Martelet Gustave, *Libre réponse à un scandale. La faute originelle, la souffrance et la mort*, Cerf, 1986.
- Mehl Roger, *La théologie protestante*, PUF, 1966.
- Mucchielli Roger, *Le mythe de la cité idéale*, PUF, 1960.
- Neyton André, *Les clefs païennes du Christianisme*, Les Belles Lettres, 1979.
- Neyton André, *L'âge d'or et l'âge de fer*, Les Belles Lettres, 1984.
- Neyton André, *Le merveilleux chrétien dans l'Antiquité*, Letouzey et Ané, 1991.
- Pauwels Louis, *Entretien avec J. Biès*, Retz, 1979.
- Quesnel Michel, *Aux sources des sacrements*, Cerf, 1977.

Rahner Hugo, *Mythes grecs et Mystère chrétien*, Payot, 1954.
 Ratzinger Joseph, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame.
 Reik Theodor, *Mythe et culpabilité*, PUF, 1979.
 Reinach Salomon, *Cultes, mythes et religions*, Laffont, 1996.
 Renan Ernest, *Vie de Jésus*, Calmann-Lévy, 1956.
 Renan Ernest, *Judaïsme et Christianisme*, Copernic, 1977.
 Renan Ernest, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann-Lévy.
 Revel Jean-François, *Histoire de la philosophie occidentale*, Nil éditions, 1994.
 Ricœur Paul, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Seuil, 1969.
 Ricœur Paul, « Culpabilité tragique et culpabilité biblique » in *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, 1953.
 Rituel romain, *Livre des bénédictions*, Ed. Chalet-Tardy.
 de Romilly Jacqueline, *Pourquoi la Grèce ?* de Fallois, 1993.
 Rougier Louis, *La genèse des dogmes chrétiens*, Albin Michel, 1972.
 Rougier Louis, *Le conflit du Christianisme et la Civilisation antique*, Copernic, 1977.
 Sachot Maurice, *L'invention du Christ. Genèse d'une religion*, Ed. Odile Jacob, 1998.
 Saintyves Paul, *Les Saints successeurs des Dieux*, Nourry, 1907.
 Schmidt Jean-Claude, « Christianisme et Mythologie » in *Dictionnaire des Mythologies*, Flammarion, 1981.
 Scheler Max, *Le sens de la souffrance*, Aubier.
 Séchan Louis, *Le mythe de Prométhée*, PUF.
 Seznec Jean, *La survivance des dieux antiques*, Flammarion 1980.
 Sibony Daniel, *Les trois monothéismes*, Seuil, 1992.
 Simon Marcel, *La civilisation de l'Antiquité et le Christianisme*, Arthaud, 1972.
 Simon Marcel, *Les sectes juives au temps de Jésus*, PUF, 1960.
 Solé Jean, *Les mythes chrétiens de la Renaissance aux Lumières*, Albin Michel, 1979.
 Teilhard de Chardin Pierre, *L'avenir de l'homme*, Seuil, 1959.
 Teilhard de Chardin Pierre, *Cahiers. N° 3*, Seuil, 1962.
 Testard Alain, *Des mythes et des croyances. Esquisse d'une théorie générale*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1991.
 Thuillier Jean, « La mythologie à l'âge baroque » in *Mythes grecs au sens figuré de l'antiquité au baroque* de Serge Georgoudi et J.P. Vernant, Gallimard, 1996.
 Traduction Œcuménique de la Bible, *Ancien et Nouveau Testament*, Cerf, 1975 et 1972.
 Tresmontant Claude, « Tâches de la pensée chrétienne aujourd'hui » in *Esprit* juillet, 1965.
 Vergely Bertrand, *La souffrance*, folio essais, 1997.
 Vernant Jean-Pierre, *Entre mythe et politique*, Seuil, 1996.
 Vernant Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Ed. de la Découverte, 1994.
 Vernant Jean-Pierre, *L'homme grec*, Seuil, 1993.
 Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Seuil, 1983.
 Wackenheim Charles, *La théologie catholique*, PUF, 1977.
 Walter Gérard, *Les origines du communisme - judaïques, chrétiennes, grecques, latines*, Payot, 1975.
 Walter Philippe, *Mythologie chrétienne. Rites et mythes du moyen âge*, Ed. Entente, 1992.

Je veux exprimer ici ma reconnaissance aux collègues universitaires nantais qui ont bien voulu lire ce travail : Maurice Touchefeu (in memoriam), Odette Touchefeu-Meynier, Joël et Madeleine Barreau. Leurs pertinentes suggestions et leurs encouragements amicaux m'ont été particulièrement précieux.